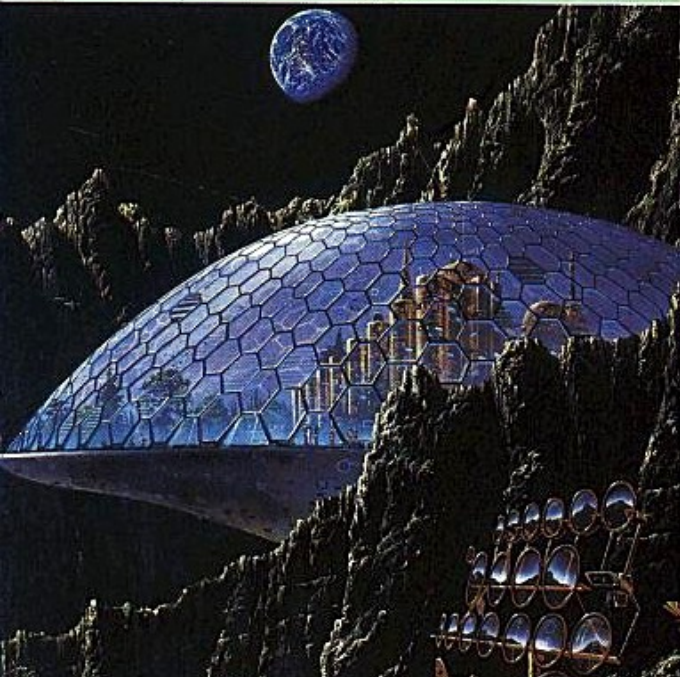


G.-J. ARNAUD

NETWORK-CANCER

La Compagnie des Glaces



Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 12

NETWORK-CANCER

(1983)



CHAPITRE I

Pas possible de donner à ce vieux wagon pourri un air plus présentable. Le vieux Pavie en convenait avec regret. Il avait lavé le plancher, essayé de ranger un peu, d'ôter la poussière, de cacher tout ce qui était ébréché, abîmé, si bien qu'il ne restait pas grand-chose dans le compartiment principal. Il avait aussi soigneusement isolé l'étable de la chèvre avec du papier collé dans l'embrasure de la porte, mais l'odeur sourdait malgré tout.

Depuis le réveil matinal, l'enfant essayait d'apaiser la nervosité de l'ancien mineur en agissant sur son système nerveux où, mentalement, il injectait des ondes euphorisantes, mais Pavie restait inquiet.

— J'aurais pas dû t'écouter, fiston... Y vont me

foutre dans un train-pénitencier ou dans un train-asile. Tu les connais pas, ces gens-là. Y a déjà quatre types de la Police du Rail qui surveillent le wagon. Les voisins y vont se dire que le vieux Pavie c'est un tueur ou un obsédé sexuel qu'a enlevé un môme dans de sales intentions. J'aurais pas dû téléphoner comme tu m'as dit. T'étais pas bien ici ? Avec la chèvre et moi ?

Jdrien était sagement assis sur une banquette noire de voiture de troisième classe récupérée par le vieux dans un cimetière de wagons. Il souriait tranquillement.

— Vont jamais me croire, ces salauds... Et puis si des fois y découvraient que je suis un Rénovateur du Soleil et que j'ai provoqué par la Magie ce qu'ils appellent une catastrophe mondiale ? Parce que le Soleil a réapparu quelque part et a fait fondre deux centimètres de cette foutue glace... Les Rénovateurs y les zigouillent... Ouais, fiston... S'y fouillent mon baluchon, s'y trouvent le grimoire des Incantations ? Cui qui permet de faire revenir le Soleil, la chaleur, les fleurs et les petits zoizeaux.

Il ne tenait pas en place. Il avait sorti de vieux vêtements propres et ne se sentait pas à l'aise dedans. Pour l'instant il n'avait pas chaussé ses

bottes et marchait les pieds nus dans des chaussons. Le poêle était bourré de charbon et diffusait une bonne chaleur. Trop forte pour l'enfant métis qui ne supportait pas cette élévation de température.

— D'accord, c'est une belle fille qui va s'amener pour te récupérer, mais y sont rusés... Y peuvent t'envoyer un commando de policiers qui nous sépareront.

Jdrien se leva soudain et s'approcha de la fenêtre du wagon. La petite Station Y connaissait une grande animation depuis la veille. On ne savait pas grand-chose, juste que ce vieux fou de Pavie avait retrouvé cet enfant que l'on recherchait sur tout le territoire de la Compagnie Panaméricaine. On s'étonnait, on jalousait. La récompense promettait d'être juteuse. Le vieux Pavie, usé par quarante ans de mine et la silicose, ne saurait qu'en faire sinon aller finir sa vie dans un luxueux « dotage-train », littéralement un train pour gâteaux.

— Elle arrive.

Pavie commençait de s'habituer lentement aux dons multiples de Jdrien. L'enfant lisait dans les têtes, savait à l'avance certains événements, devinait les autres, calmait la douleur. Par

exemple, le soir où le vieux s'était plaint de ses rhumatismes et de ses poumons rongés par la silicose, Jdrien avait promené ses mains au-dessus de son corps et l'avait soulagé pour plusieurs heures, recommençant dès que les douleurs reprenaient.

— Tu es meilleur magicien que moi, disait-il à l'enfant. Moi je me trompe souvent. J'suis pas le seul, remarque, vu que la dernière fois on s'est tous trompés avec le soleil. On l'a fait lever à l'ouest alors qu'on l'attendait à l'est. Mais après trois siècles de crépuscule c'était pardonnable, hein ?

Un train particulier entrait sous la verrière de la petite Station Y. Une loco-vapeur, deux wagons. Le grand chic, quoi ! La vapeur classait le propriétaire du convoi dans l'élite de la Compagnie. En dessous on n'avait droit qu'à l'électricité des rails comme tout un chacun, même si on possédait un loco-car personnel.

Du wagon-salon noir et or descendit une créature de rêve. Tous les cheminots de la station étaient là, casquette basse, et le chef de station, pourtant plein de morgue d'habitude, se répandait en courbettes mais la Créature passait dans ses belles fourrures blanches, se dirigeait droit vers le

vieux wagon qui achevait de pourrir sur la plus minable des voies de garage en compagnie de quelques autres.

— Comment sait-elle que nous sommes ici ? dit Pavie... Suis-je bête. Tu l’as appelée mentalement, hein, fiston ? La voilà qui accourt... Quelle belle garce, dis donc !... C’est un peu comme ta mère ?

Il alla ouvrir la porte, retira son vieux bonnet de mineur de fond.

— La bienvenue, Lady, la bienvenue. Il est là, votre mignon... Tout content lui aussi.

Yeuse souleva Jdrien dans ses bras et le serra sauvagement contre elle :

— Enfin. Nous pensions que Lady Diana t’avait fait disparaître à jamais.

Jdrien lisait en elle, découvrait sa joie après tant d’inquiétudes mais aussi les principaux événements de ces dernières semaines. Il cherchait le souvenir de son père dans l’esprit de la jeune femme, apprenait qu’il était toujours là-bas dans la Compagnie de la Banquise auprès du Kid, qu’il travaillait sans relâche pour réparer les graves dommages provoqués par la réapparition, durant huit jours, du soleil.

— Lady Diana tient parole, murmurait Yeuse. Elle t’autorise à venir avec moi. Tu es libre et je

peux te ramener auprès de ton père quand tu le voudras.

Elle regarda le vieux Pavie avec un sourire chaleureux :

— Vous avez mérité une belle récompense, savez-vous ?

— Oh, j'ai rien mérité... L'est venu vers moi et c'est tout. Y voulait pas que je parle de lui, je m'suis tu. L'a voulu téléphoner, j'ai téléphoné... V'la, c'est ben tout.

— Lady Diana a offert cent mille dollars pour qui le retrouvera, vous l'ignoriez ?

— Ça non, mais je préférerais rester avec lui ici que d'empocher ce tas de fric... Moi j'avais déjà la chèvre et ensuite le gosse, j'avais pas besoin de ces dollars.

Soudain Yeuse parut écouter ce que l'enfant lui expliquait mentalement. Ils restèrent ainsi plusieurs minutes et Pavie pensa qu'il ferait mieux d'aller traire la chèvre qui attendait depuis le matin.

C'est dans l'étable qu'ils le rejoignirent et il remarqua que, malgré ses fourrures, ses jolies bottines en cuir fin, la belle créature ne fronçait pas les narines.

— Jdrien veut vous emmener, vous et la chèvre.

Il désire que nous rejoignons la banquise ouest.

— C'est dans son idée en effet, dit le vieux accroupi devant la chèvre.

— Vous n'avez pas d'attache ici ?

— Ce vieux wagon qui achève de se pourrir ? Les roues sont tellement rouillées qu'elles sont soudées aux rails et que j'suis en infraction avec la loi puisqu'y peut plus rouler. On peut m'obliger à le quitter...

— Avec cent mille dollars vous pouvez vous offrir une résidence luxueuse, un wagon confortable qui sera installé sur une voie de garage plus agréable dans une station-jardin par exemple avec des fleurs, des arbres.

— Y voudront jamais la chèvre, j'les connais, ces salauds... et moi je garde la chèvre...

— Bien, dit Yeuse, je vais arranger ça.

— Z'êtes pourtant pas de la Concession, vous ? Plutôt Transeuro, hein ?

— Vous voyez juste.

— On dit que les dames Transeuro sont les plus belles... Pas difficile de viser juste... Et dans la vie c'est quoi, votre occupation principale ?

— Je représente une compagnie nouvelle, celle de la Banquise.

— Je vois, dit Pavie qui en fait ne situait pas du tout cette compagnie-là. Ça a dû faire du dégât là-bas ?

— Pas mal... Des trains ont été engloutis dans l'océan Pacifique et...

Jdrien gémit. Il venait de lire dans son cerveau que Miele qui, à la suite de Yeuse lui avait servi de mère adoptive, avait péri dans une de ces catastrophes et gisait au fond de l'océan. Il cacha son visage dans les fourrures de Yeuse. Le vieux Pavie bouleversé se tourna vers lui, secoua la tête.

— Il a du chagrin pour quelqu'un qui est mort.

— À cause du soleil, murmura le vieux avec effroi.

— À cause des Rénovateurs... Ces fous qui ont fait revenir le soleil sans prendre des précautions. Heureusement ils sont morts et leur laboratoire a été détruit là-bas en pleine banquise. Justement par le père de l'enfant. C'est pourquoi Lady Diana se montre si généreuse. Sans Lien Rag, le père de Jdrien, le monde entier aurait connu la pire des catastrophes. Les glaces auraient fondu et à l'heure actuelle seuls quelques rescapés flotteraient sur des glaçons se rétrécissant chaque jour ou s'accrocheraient dans la boue des plus hauts sommets.

Pavie acheva de traire sa chèvre. Il était bouleversé par le ton haineux de cette jolie fille. Tout le monde accablait les Rénovateurs. Personne ne souhaitait le retour du soleil. La seule chose rassurante était cette croyance que des savants seuls avaient pu crever un instant, l'espace de huit jours, cette croûte épaisse qui empêchait l'astre de réchauffer la Terre. Ces imbéciles ignoraient la puissance de la Magie, ne se doutaient pas que depuis trois siècles les adeptes de la société secrète faisaient des incantations dans ce but sans jamais se décourager. Ils avaient failli réussir, mais quelque chose avait quand même cafouillé quelque part.

— Miele est morte, cria soudain Jdrien à l'adresse du dos de Pavie.

Le vieux ressentit une douleur atroce au niveau de la nuque et crut qu'il allait rester paralysé. Mais une seconde plus tard l'enfant s'excusait avec tendresse, toujours par télépathie, approchait ses mains pour calmer l'atroce névralgie.

— Je suis d'accord pour que vous veniez avec nous, dit Yeuse, mais je dois demander un wagon spécial pour vous installer avec l'animal.

— Je comprends, dit Pavie encore traumatisé par l'agression de Jdrien fou de chagrin.

L'enfant né d'un Homme du Chaud et d'une femme du Froid ne pouvait comprendre ce que représentait le soleil, un monde sans glaces. Il n'avait vu qu'une chose : à cause de gens comme lui une femme qu'il aimait tendrement avait péri dans des conditions épouvantables. Le vieux aurait aimé lui expliquer ce qu'il recherchait depuis toujours, lui faire admettre ce monde idéal où le soleil brillerait, où comme autrefois il y aurait des plantes, de la chaleur, des fleurs ailleurs que dans les serres, des gens sans fourrures, sans combinaison isotherme, qu'il ferait bon s'allonger dans l'ombre d'un arbre, un brin d'herbe entre les dents. Pavie avait lu des centaines de livres anciens où les auteurs décrivaient un monde disparu pour laisser place à un crépuscule en guise de jour et à une obscurité épaisse en guise de nuit. Une nuit sans lune, sans étoiles, avec cette chape croûteuse au-dessus des hommes.

Jdrien suivit chaque image qu'il créa dans son cerveau et lui fit comprendre qu'il admettait cet idéal, que Pavie avait le droit de regretter un monde aussi agréable mais que le retour vers ce paradis ne pouvait s'effectuer dans la brutalité et la terreur. Savait-il combien de gens étaient morts à cause de ces huit jours fous où le soleil avait brillé à travers une lucarne sur un quart de

l'humanité ?

— Non, je ne sais pas, dit Pavie.

— Pardon ? demanda Yeuse.

— Je répondais à Jdrien qui m'a interrogé à sa façon.

— Vous savez, fit Yeuse inquiète. Je vous en supplie, n'en soufflez mot à personne... Si jamais Lady Diana se doutait qu'il est télépathe... Qu'il peut communiquer par la pensée, agir sur les esprits, les choses...

— Z'inquiétez pas, belle Dame, je sais me taire... Depuis toujours j'me tais. À propos du wagon spécial, paraît que le train-nursery d'où le fiston s'est sauvé avait un wagon avec une étable, un poulailler. Ça suffirait peut-être ben, non ?

— Je vais appeler Lady Diana, demander qu'il soit amené ici. Je ne veux plus vous quitter. Je n'ai pas confiance. Cette femme peut nous tromper maintenant que les conditions climatiques sont redevenues normales.

Pavie emporta son lait à côté et le mit à bouillir. Des conditions climatiques normales ! Ce qu'il fallait entendre tout de même. Le normal, c'était donc les glaces sur toute la planète depuis trois siècles bientôt et les compagnies ferroviaires qui dominaient les hommes. Dans celle-ci, la

Panaméricaine, c'était quinze degrés de chaleur, quinze cents calories le minimum vital. En principe tout le monde y avait droit à condition de filer doux et de ne pas avoir des idées différentes. Il fallait aussi bouger constamment dans les trains de la Compagnie, jamais se fixer trop longtemps en un endroit : « La mobilité c'est la vie, l'immobilisme la mort. » Un slogan bien simple, pas compliqué et qu'il fallait respecter plus que sa propre vie si on ne voulait pas d'histoire.

— Je vais téléphoner depuis mon train. Voulez-vous venir avec nous, monsieur Pavie ?

— Faut que je reste encore pour mes petites affaires... Ne vous inquiétez pas pour moi.

Il y avait toujours des policiers du rail, près du wagon délabré, d'autres un peu partout dans la station. Jdrien, une fois dans le wagon-salon, demanda à prendre un bain pendant que Yeuse entraînait en communication avec Lady Diana.

— C'est d'accord, expliqua-t-elle à son retour. Le train-nursery stationne toujours à proximité et dans deux heures le wagon sera là. Le vieux Pavie pourra s'y installer royalement... Oui, je sais que tu veux aller jusqu'à la banquise occidentale... Tu sais donc qu'une grande troupe de Roux l'ont traversée pour venir jusqu'en Panaméricaine ?

Jdrien le savait. Il savait aussi que les jours de soleil avaient fait de nombreuses victimes et que partis vingt mille les Roux n'étaient plus que huit à neuf mille.

— Lady Diana s'inquiète de leur venue. Mais elle a de graves problèmes. Certaines voies, des réseaux entiers sont à reconstruire. Je me demande comment le Kid et ton père vont pouvoir faire pour parer au plus pressé. Là-bas, sur la Banquise du Pacifique tout doit être détruit.

L'enfant essayait d'imaginer Kamenepolis, la Grande ville de la Banquise, la seule en fait.

CHAPITRE II

En certains endroits, les rails s'étaient enfoncés de soixante centimètres dans la glace de la Banquise mais en moyenne Lien Rag et le Kid estimaient à vingt centimètres la profondeur de l'incrustation. Il fallait soulever la voie sur de grandes distances grâce à une machine spéciale déjà utilisée avant la catastrophe, remplir les ornières d'eau qui gelait en quelques instants.

— Le travail est rapide, disait le Kid satisfait qui se démenait comme un lutin sur ses jambes trop courtes.

À côté de Lien Rag, il avait la taille d'un enfant de cinq ans.

— Cent kilomètres par jour, répondit le glaciologue, et dans deux jours nous aurons un meilleur rendement. Mais il faut combler les

fissures. Certaines sont énormes.

La température était à nouveau voisine des moins cinquante Celsius. La mer gelait très vite et pour obtenir le niveau ancien il fallait pomper l'eau en profondeur et la répandre en couche mince pour rétablir une surface unie. Ensuite on rebâtissait un viaduc-remblai dans lequel on incorporait des bulles d'air pour aller plus vite en consommant moins d'énergie.

Pour l'instant, tous les efforts étaient consacrés au réseau ouest, à partir de Kamenepolis. C'était le plus important, celui qui permettait les échanges commerciaux avec la Fédération Australasienne des petites compagnies. On recommençait à exporter de l'huile et de la viande de baleine. Les troupeaux avaient repris leur migration habituelle avec le nouvel effacement du soleil. Mais on n'avait toujours pas atteint la production antérieure de trois mille tonnes-jour. À peine deux mille et on en consommait les deux tiers sur place pour faire face aux destructions. Ensuite il y aurait le réseau est à restaurer jusqu'à Titanpolis. On y travaillait mais avec moins de moyens qu'ici. Lien Rag espérait rejoindre la frontière australasienne avant une semaine puis le matériel repartirait vers l'est.

— La centrale devrait arriver dans quinze jours, disait le Kid, si elle quitte la Panaméricaine dans les délais prévus. Il faudra que le réseau soit solide pour supporter son énorme masse.

— Vous pensez que Lady Diana tiendra ses promesses ?

— En permettant à Yeuse de récupérer Jdrien elle a déjà prouvé sa bonne volonté.

— Oui, mais pourquoi l'enfant reste-t-il là-bas ? Qui l'influence ? demanda Lien avec amertume.

— Vous ne connaissez pas les facultés de Jdrien, remarqua le Kid choqué. Personne ne peut agir sur sa volonté et lui peut par contre influencer discrètement la vôtre, vous amener à faire ce qu'il désire.

— Il ne vous a jamais forcé à me le rendre, fit remarquer Lien.

— Ce ne fut pas faute d'essayer.

On pouvait déjà rouler sur une seule voie jusqu'à Amertume-Station, la bourgade hétéroclite installée de l'autre côté de la frontière, là où, avant le dégel brutal, attendaient les candidats à l'immigration. La plupart s'étaient enfuis vers la Glace Dure, plus résistante disait-on, des inlandsis, le plus proche étant celui de l'ancien continent australien. Depuis quelques jours ils

revenaient, ainsi que des centaines d'habitants de Kamenepolis qui avaient fui avec leurs fortunes. Le Kid n'était pas très bien disposé à leur égard d'autant que la plupart étaient moralement douteux, trafiquaient ou dirigeaient des établissements suspects. Il pensait profiter de ce bouleversement pour remettre de l'ordre dans sa ville.

Sur cette voie unique ne roulaient que des convois prioritaires, des wagons-citernes remplis d'huile de baleine.

— Je vais filtrer sévèrement les entrées, dit-il plus tard à Lien. Je veux me débarrasser d'une certaine caste de gens trop riches, trop pourris. Ils ont dû abandonner une partie de leur compte en banque et je vais négocier leur retrait avec cet argent.

— Vous allez vous faire des ennemis puissants, le prévint Lien.

— Sans doute, mais j'ai besoin de gens qui créent des moyens de production nouveaux. Pas de profiteurs. Dix prostituées, ou une table de jeu en plus ne me rapportent que des ennuis.

— Des impôts également.

— On pourrait s'en passer si nous produisons assez d'énergie à bon marché.

C'était son dada.

Leouan voyageait avec Lien sur le réseau ouest, habitant leur train privé confortable. Lien pensait qu'elle s'ennuyait mais elle prétendait le contraire.

— J'étudie l'histoire des Roux. Grâce à l'université de Kamenepolis je dispose d'ouvrages passionnants. D'après mes déductions, on doit trouver dans certaines bibliothèques transeuropéennes des documents rares et importants. Par exemple dans celle de Vatican II. Tu es déjà allé dans la Nouvelle Rome ?

— Non, jamais. Mes rapports avec les Néo-Catholiques ont toujours été étranges. Ils m'ont utilisé pour parvenir à leurs fins à plusieurs reprises. Même lorsque je travaillais pour Lady Diana, ils espéraient se faire reconnaître officiellement par elle en échange de renseignements sur les Rénovateurs du Soleil.

— Crois-tu qu'elle va poursuivre son horrible projet de tunnel nord-sud sous la glace ?

— Je l'ignore. Pour l'instant elle fait comme nous, elle panse ses plaies et il lui faudra des mois pour se remettre de cette terrible alerte. Sois certaine qu'elle va faire en sorte qu'il ne reste plus aucun Rénovateur du Soleil sur la planète.

— Ceux de Jarvis Station sont-ils morts, à ton

avis ?

— Ils ont fui vers le nord, sur ce réseau ancien mal connu.

— En Sibérienne ?

— Je ne crois pas. Vers un lieu secret où ils tenteront de recréer leur laboratoire. Dans quelques années ils recommenceront à s'attaquer à la couche de poussières lunaires qui cache le soleil, obtiendront à nouveau une lucarne peut-être plus grande...

— Nous serons toujours menacés alors ? s'écria Leouan.

Il la regarda, perplexe. Son cœur comprenait la jeune métisse, sa terreur du soleil. Jdrien était lui aussi un Enfant des Glaces qui ne supporterait pas un retour de la chaleur à moins de vivre dans les zones polaires avec les autres tribus de Roux. Mais en même temps il ressentait une nostalgie sourde pour ce monde disparu depuis trois siècles, ce monde sans glaces où l'on pouvait vivre nu à la latitude où ils se trouvaient en ce moment.

— Ils ont tué des millions de gens, dit Leouan comme si elle devinait ses contradictions.

— Non, pas des millions... Cent mille peut-être en tout.

— Tu les défends, fit-elle avec une pointe de

colère.

— Non, mais je regrette leur impatience. Si nous étions sensés, nous pourrions établir un plan progressif de retour à un rythme solaire. Sur cinquante années. Au départ. Avec possibilité d'accélération si les êtres s'adaptent, hommes et animaux.

— Tu condamnes les Roux qui ne peuvent vivre dans un climat proche du zéro. Jusqu'à moins dix ils le peuvent mais ensuite ils meurent.

— Tu ne penses pas qu'ils pourraient s'adapter ?

— A-t-on jamais effectué des analyses, des recherches précises sur leur biologie, leur métabolisme ?

— L'important serait de savoir d'où ils viennent. Ils n'ont commencé à devenir nombreux que depuis moins d'un siècle mais parce que l'Homme du Chaud a eu besoin à cette époque d'esclaves pour nettoyer le toit transparent de ses villes et pour des besognes très dures... Je pense qu'ils existaient depuis plus longtemps. J'ai moi-même recherché leur origine, cru qu'ils étaient issus de manipulations génétiques. L'éternelle sornette du savant fou. J'y ai cru. Parce qu'on avait tout fait pour cela.

— Tu as retrouvé ce fameux laboratoire mais les Néo-Catholiques l'ont incendié ?

— Étrange coïncidence, non ?

— D'où viendraient mes ancêtres ? demanda-t-elle alors. Ils ne sont quand même pas nés du Froid ? La génération spontanée, ça n'existe quand même pas.

Très souvent ils devaient reprendre ce thème de discussion. En même temps Lien devenait préoccupé par le sort de son fils Jdrien. Yeuse envoyait, quand c'était possible, des renseignements rassurants mais il éprouvait de plus en plus le besoin de l'avoir auprès de lui.

Enfin le réseau atteignit la frontière et le Kid vint assister aux derniers efforts de remise en état. On avait même ajouté quelques voies supplémentaires pour accroître le trafic et permettre à de gros convois multi-essieux de rouler sur trente-deux lignes, soit soixante-quatre rails. La mini-acierie de Titanpolis fournirait par la suite de quoi renflouer les stocks de rails que cette opération avait vidés.

Le Kid avait dû augmenter ses effectifs de cheminots pour la surveillance de la ville-frontière qu'il avait baptisée Limitpolis. Les immigrants et les anciens habitants qui voulaient revenir

assiégeaient nuit et jour la station et il avait envoyé une force spéciale pour mettre fin aux violences.

— Maintenant je dois prendre une décision, dit-il à Lien. Les convois vont rouler normalement et je ne veux pas de voyageurs clandestins. Certains sont prêts à payer mille dollars pour retrouver leurs beaux mobil-homes et leurs occupations de jadis.

— Vous avez une liste de ceux qui se sont enfuis ?

— Il en existait mais curieusement elles ont disparu, ce qui autorise les trafics. Aucun cheminot ne résistera à la tentation de se faire mille dollars pour cacher un émigré dans sa propre cabine ou dans un lot de marchandises.

Lien cherchait comment lui annoncer qu'il allait peut-être partir puisqu'il avait mis en route les équipes de réparation, établi des plans de restructuration, modifié certaines machines pour obtenir un meilleur rendement.

— Mon associé le Mikado est toujours furieux. On a dû démolir son train-temple hindou pour le remettre sur ses vingt-quatre rails et, en attendant, il doit habiter ailleurs. Il a juré de ne plus jamais revenir sur la banquise.

— Ça vous arrange, dit Lien en riant.

— Oui et non. Il est capable de revendre ses parts et je n'ai pas les moyens de les acheter. N'importe qui pourra se porter acquéreur. Et vous savez qui je crains le plus ?

— Lady Diana ?

— Exactement.

CHAPITRE III

L'avisso panaméricain *Kim* roulait avec prudence sur ce très vieux réseau de la banquise ouest du Pacifique où ne s'aventuraient plus que des pêcheurs, des fous ou des évadés de train-pénitencier. L'avisso était un garde-côte de six hommes dont la mission consistait à vérifier les stations de pêche, poissons, phoques et baleines. L'enseigne de vaisseau Miller éprouvait quelques inquiétudes sur l'état de la voie qui avait subi de grandes détériorations lors du réchauffement criminel un mois plus tôt. Elle ne s'était pas enfoncée dans la glace au cours de la fonte mais avait subi des distorsions. L'avisso, heureusement pourvu d'essieux à effet compensateur, pouvait affronter des différences d'écartement à condition de rouler à faible allure.

Le réseau s'appelait Cancer Network et suivait approximativement le tropique du même nom. Miller compulsait fiévreusement ses Instructions Ferroviaires pour lire et relire les renseignements sur ces quelques voies vétustes qui paraissaient abandonnées depuis des siècles. La construction remontait à cent quatre-vingt-quatre ans et on ne l'utilisait plus depuis près de cent ans pour le grand trafic inter-inlandsis. À la suite de nombreuses ruptures de banquise, disait laconiquement le manuel, Cancer Network, croisait en pleine banquise le Réseau du 160^e méridien. Du moins autrefois. « Tout laisse à supposer, disaient les instructions, que Cancer Network est coupé en plusieurs endroits sur de très longues distances à la suite d'effondrements locaux de la banquise. » La dernière station signalée comme habitée était un centre de pêche à la baleine de peu d'importance, à peine cent tonnes d'huile par semaine.

Une station qui s'appelait Igloo. Par sens de la dérision ou parce qu'elle était construite sous une imitation d'igloo.

— Station en vue, dit la vigie installée dans le mât tripode de l'avisos comme le voulait le règlement.

Miller n'était jamais allé aussi loin sur la banquise et il n'arrivait pas à maîtriser sa terreur. Surtout la nuit. Ses hommes avaient plus d'expérience que lui, avaient même affronté le dégel du mois dernier. Ils avaient perdu des camarades mais prenaient l'événement avec philosophie.

C'était bien une sorte d'igloo, certainement constitué d'une armature solide avec d'immenses hublots pour le jour. Plusieurs cheminées fumaient et Miller trouva leur panache bizarre. Le timonier lui expliqua que c'étaient des fonderies de gras de baleine et qu'on utilisait des déchets d'huile comme combustible.

— Préparez-vous à endurer la puanteur, lieutenant. C'est pas croyable ce que ça renifle dans ces endroits. Vaudra mieux se tenir à l'extérieur et envoyer la chaloupe-draisine.

— Nous n'y resterons qu'une heure ou deux, le temps de savoir si l'on peut continuer vers l'ouest.

— Pour moi, on peut. Je me souviens avoir roulé plus d'une journée avant que la voie devienne vraiment trop dure. Des montagnes sur la banquise.

À Igloo Station, le chef de gare était aussi responsable de l'industrie baleinière. Il affirma

que l'avis pouvait continuer mais qu'il n'y avait plus rien.

— Juste des phoquiers et des baleiniers qui chassent au large.

— Pas de station clandestine ? D'implantations non déclarées ?

— Pas à ma connaissance...

— Merci. Nous allons essayer d'aller le plus loin possible.

Comme l'enseigne s'éloignait, le Chef de station le rappela :

— À propos, faites attention. Tous les bâtiments au large sont des voiliers et ils ont du mal à gouverner une fois la cale pleine de phoques ou de quartiers de baleine. Méfiez-vous quand vous en verrez un toutes voiles déployées. Faudra peut-être changer de voie ou sinon mettre en fuite, le temps qu'il casse son erre.

Les voiliers des rails n'étaient autorisés que sur les banquises. Dans les zones les moins fréquentées, car ils ne pouvaient manœuvrer comme des trains ordinaires. Puissamment gréés avec des voiles énormes, ils filaient douze nœuds avec une dépense quasi nulle d'énergie. Juste un moteur à huile de baleine pour les jours sans vent et les manœuvres.

Le *Kim* roula jusqu'à la nuit et sagement Miller le dirigea sur une voie de garage. Le vent soufflait en tempête et roulait des blocs de glace en forme de boule ou de cylindre qui venaient parfois s'écraser contre l'avisos avec un bruit terrible.

L'avisos ne ressemblait nullement à un train avec sa forme basse, allongée, ses superstructures centrales, sa machinerie arrière et son armement. Deux lance-missiles, un canon-mitrailleuse et un petit laser plus fait pour les congères que pour l'affrontement guerrier.

Au matin il reprit le réseau vers l'ouest. Miller avait avalé quelques euphorisants pour calmer son angoisse et il ne quittait pas la salle de veille. En même temps que l'avertissement de la vigie il vit le voilier qui surgissait de l'horizon avec ses voiles énormes, membrurées, déployées au vent arrière. À lui seul il occupait les deux tiers du vieux réseau du Cancer et Miller hésita avant de prendre une décision. Une chance, le voilier passerait sur leur droite sans dommages. D'ailleurs l'équipage commençait à serrer la voilure pour l'abattre, signe que le capitaine comptait s'immobiliser à côté de l'avisos garde-côte facile à identifier.

C'était un baleinier énorme que ce navire et le capitaine monta à bord, une fois son bâtiment

immobilisé par deux ancrs-harpons fichées dans la banquise à l'arrière.

— Capitaine Horla... Je viens de très loin. On court avec ce vent depuis deux jours. C'est-à-dire qu'on a effectué près de mille *miles*... Nous avons quatre cents tonnes de viande de baleine tronçonnées. Une jolie pêche mais nous aurions pu tuer d'autres baleines pour les laisser sur place et revenir sans cette horde immense. Mes hommes ont pris peur, ont voulu retourner à Igloo Station.

— Mais de quelle horde s'agit-il ?

— Certainement des Roux. Ils arrivent de l'ouest et ils sont des milliers. Jamais vu un tel rassemblement. D'habitude je ne les crains pas mais là, j'avoue que j'ai eu peur.

— Vous êtes certain de ce que vous avancez ? C'est très important.

— Demandez à mes hommes, répliqua le capitaine vexé.

Miller invita Horla à boire de la bière et de l'alcool tandis qu'il rédigeait un rapport qu'il lui faisait signer.

— Je suis en mission spéciale, avoua l'enseigne. On s'attend sûrement à quelque chose de ce genre en haut lieu puisqu'on a décidé de risquer la perte d'un bâtiment sur la banquise encore fragile.

— Vous pouvez rouler encore un jour sans risques, affirma Horla. Vous allez voir ces monstres. On dirait des phoques velus. Et ma foi, je ne suis pas fâché de rentrer. Bonne route, lieutenant.

— Il y a d'autres voiliers des rails ?

— Je les ai prévenus. Mais j'ignore s'ils m'ont cru. Soyez sur vos gardes, surtout la nuit. Ils filent comme l'éclair et se signalent à peine. Vous comprenez, en temps ordinaire, on sait qui est sur le réseau. Ce n'est pas souvent qu'un garde-côte s'aventure au-delà d'Igloo Station.

La nuit suivante, le radar signala un voilier qui passa comme une flèche sur le réseau à côté de leur voie de garage. Ils n'entendirent que le sifflement strident des bogies et le hurlement du vent dans la mâture. Quelques lampes tempête le signalaient à peine.

Au matin il y eut également un phoquier plus petit, plus trapu, plus lent. Il roulait quand même assez vite malgré son ventre plein. Mais comme la tempête menaçait, il ne fit même pas mine de s'arrêter. Il était caparaçonné de glace et avait quelque chose de fantomatique.

Au plus fort de la tempête, ils en trouvèrent un autre en difficulté. Il avait perdu un de ses mâts et

encombraient une partie du réseau. Malgré les vents de deux cent cinquante kilomètres heure, le *Kim* le tira jusqu'à une voie de garage et Miller leur fournit de quoi réparer leur mât. Il était rempli de phoques et les marins eux aussi avaient vu les Roux. En étaient impressionnés au point d'affirmer qu'ils leur avaient porté malheur et qu'ils avaient failli se renverser sur les voies.

Miller avait essayé d'envoyer des messages radio pour signaler que des Roux en assez grand nombre semblaient avancer vers l'est, mais personne ne collationna son avertissement et il pensa que pas une station n'avait pu relayer son émission pour la faire parvenir jusqu'au conseil d'administration de la Compagnie.

La tempête se calma dans la nuit et au petit matin ils aperçurent deux autres voiliers qui eux avaient du mal à remonter un vent qui soufflait du nord-est. Miller admirait ces gens-là pour leur science des voiles. L'un des phoquiers avait les siennes parfaitement réglées et semblables à des lames de couteau. Le phoquier gîtait légèrement et son chargement eût pu être fatal s'il n'avait été solidement amarré et judicieusement réparti.

Puis ce fut le no man's land avec seulement les voies, les glaces, les congères mouvantes que le

vent déplaçait sans cesse, qu'il fallait détruire à coups de laser. Comment se débrouillaient les matelots des voiliers du rail ? À coups de harpon explosif ou carrément avec des pioches ? Une vie rude dans tous les cas pour quelques tonnes d'huile et de viande.

— Dans une heure nous stopperons ici, sur cette plate-forme tournante et nous attendrons le temps qu'il faudra, expliqua-t-il à son équipage.

On ne discutait pas ses ordres et il s'installa un instant dans sa cabine pour prendre son thé avec quelques biscuits. Le coq était bon cuisinier et servait d'abondants repas.

— Lieutenant, on croit voir quelque chose.

La nuit arrivait, mais l'horizon restait assez clair. Blême mais net. Miller pensait à ces horizons rouges que le monde avait connus au cours de ces huit jours de folie solaire et frissonna sans savoir s'il regrettait, s'il éprouvait de la terreur à ce souvenir.

— L'horizon tremble, lieutenant.

C'était exact. L'horizon tremblait. Sa ligne ondulait.

— C'est peut-être un troupeau de baleines qui rampent sur la banquise.

— La nuit arrive vite et nous ne verrons plus

rien.

— Marchent-ils durant la nuit ? demanda un jeune gabier très anxieux.

— Non, ils s'enterrent dans la glace, lui répondit un vieux de la vieille qui en avait vu d'autres sur la banquise.

Il se mit à raconter des histoires, celles de mirages. Il prétendait qu'on pouvait voir apparaître des îles anciennes avec des palmiers et des plages comme dans les vieux films d'autrefois.

Au petit matin, Miller était déjà dans le poste de vigie. L'horizon était encore obscur mais le jour glaireux se levait peu à peu. Et alors l'horizon ondula. Si c'étaient les Roux, ils se levaient pour reprendre leur marche.

— Dans combien de temps seront-ils ici ? demanda le seul homme qui se trouvait dans le poste.

— Ce soir, répondit Miller.

— Lieutenant... On ne va pas les attendre ?

— Non. On va aller au-devant d'eux pour savoir s'il s'agit bien de Roux. Une fois que nous aurons pris des clichés nous rentrerons.

C'étaient bien des Roux qui marchaient vers l'est. Ils s'étiraient sur des kilomètres sur un front

nord-sud. Mais il y en avait encore plus qui venaient derrière. Miller fit prendre des dizaines de clichés. Il ne pouvait évaluer leur nombre exact et ne pouvait courir le risque de rouler parmi eux. On les disait pacifiques, mais ceux-là, qui venaient de nulle part, l'étaient-ils vraiment ?

CHAPITRE IV

C'était net. Aucune autorisation n'était accordée pour emprunter les réseaux de la Banquise. Yeuse avait beau faire état de sa qualité de diplomate, les autorités de San Diego Station ne voulaient rien savoir. Toute circulation était interdite depuis le dégel qui avait failli provoquer une catastrophe effroyable.

— Seuls les occupants habituels de la banquise sont autorisés à circuler, mais on n'admet plus de touristes ou de chasseurs amateurs.

— Je ne suis ni l'une ni l'autre, disait Yeuse. Je fais une enquête sur les méthodes de pêche dans cette zone pour essayer de créer des pêcheries chez nous.

Bien sûr, on souriait d'un air entendu. On savait que ce n'était pas la vraie raison. Lady

Diana avait dû donner des ordres très stricts.

Inquiète des réactions de Jdrien, elle rejoignit son train privé. L'enfant était avec le vieux Pavie dans le wagon spécial où la chèvre, la vache et les volailles cohabitaient sans trop d'ennuis. Le vieux mineur de fond paraissait heureux de s'occuper de ces animaux.

— Ils refusent que nous passions, dit Jdrien à voix haute dès qu'elle entra dans l'étable chaude et à l'odeur surprenante mais pas forcément désagréable.

— Ils refusent en effet, dit Yeuse. Non seulement pour Cancer Network mais pour tous les réseaux.

— C'est parce qu'ils arrivent, dit Jdrien.

— Qui arrive ? demanda Pavie.

— Des Roux, fit Yeuse.

— Des Roux et aussi ma mère, murmura l'Enfant.

Yeuse sursauta. C'était la première fois que l'enfant faisait état de sa mère. Comment avait-il appris qu'elle se trouvait là-bas avec les tribus ?

— Sa mère, fit Pavie ébahi... Il va revoir sa mère.

— Elle est morte, dit l'enfant, et les Roux ont

traversé la Grande Banquise, la plus effrayante de toutes, pour m'apporter son cadavre.

— Que le diable me châtre, dit le vieux, si j'ai jamais entendu une histoire pareille. Mais d'où sort-il ces choses-là, ce fiston ?

Yeuse ne pouvait même pas lui faire de signe discret pour l'inviter à parler d'autre chose. Jdrien voyait, devinait tout.

— Elle est belle, sur une peau de phoque qu'ils tirent chacun leur tour. Ils seront là dans quinze jours.

Pavie secoua la tête et alla s'asseoir entre la chèvre et la vache d'un air abasourdi.

— Il faut qu'on aille sur la banquise, dit Jdrien. S'ils ne veulent pas on ira quand même.

— Ils nous barreront le chemin.

— Comment ?

— Eh bien, nous ne pourrions pas quitter cette voie de garage par exemple.

Jdrien secoua ses boucles dorées.

— Tu paries qu'on y arrive ? Va dire au chauffeur de se mettre en route. Nous irons tout droit vers la banquise. Je vais aller dans la motrice.

— Mais attends... Il n'y a presque plus de

charbon liquide. Il nous faut faire le plein, prendre des provisions. Et puis non, c'est de la folie. Cette banquise est encore dangereuse après ce qui s'est passé.

Pavie massait sa barbe avec un air craintif. La banquise ! Voilà que ce gosse voulait les entraîner sur la banquise qui pouvait craquer à n'importe quel moment sous le poids de leur train.

— Demain alors, dit Jdrien. Et surtout ne va pas t'imaginer que tu peux me mentir. Demain je me mettrai dans la motrice et nous ferons sauter tous les aiguillages, toutes les barrières électroniques.

— C'est de la folie, dit Yeuse. En tant que diplomate je ne peux m'associer à un tel acte. Lady Diana ne me le pardonnera jamais.

— Tu as toujours peur de quelque chose, lança Jdrien avec colère. Je veux aller au-devant de ma mère. N'est-ce pas normal ? Pourquoi Lady Diana s'y oppose-t-elle ? Je la déteste.

— Si tu satures les aiguillages, les barrières électroniques, elle découvrira tes dons et tout sera perdu. Il faut savoir ruser avec cette femme. Je vais essayer d'entrer en communication avec elle.

— Bien, mais demain, quoi qu'elle t'ait répondu, nous partirons vers la banquise.

Le vieux Pavie regarda Yeuse s'éloigner,

regarda l'enfant et secoua la tête.

— Tu en fais trop, fiston. Y vont te contrer, fais-moi confiance. Si t'es pas un peu plus malin y vont te foutre dedans.

— Toi, tu as peur de la banquise, dit Jdrien.

— C'est foutrement vrai. T'as envie qu'on passe à travers et qu'on descende dans l'océan ? Paraît qu'il est sans fond et qu'on n'arrête pas de tomber.

— Tu racontes n'importe quoi, lui répliqua Jdrien.

Yeuse ne put entrer en communication avec Lady Diana et confia à un employé le soin de rappeler jusqu'à ce qu'elle accepte la communication. Sa situation devenait extrêmement embarrassante et elle devait rendre des comptes au Kid. Mais il ne serait mis au courant que dans huit jours, les relais-radio ayant été endommagés. En attendant elle devait prendre ses responsabilités.

Lady Diana la rappela alors qu'elle se préparait à se coucher.

— Que voulez-vous aller faire sur la banquise ?

Ainsi cette femme omnipotente savait tout. Yeuse dit la vérité.

— L'enfant veut aller à la rencontre des Roux,

ses frères de race.

— Mais comment sait-il qu'ils approchent de notre inlandsis ? Nul n'a pu trahir le secret. Nous ne sommes pas cent à le savoir sur la concession.

— J'ignore comment, mais il le sait.

Comme c'était maladroit et bien fait pour alerter l'esprit toujours à l'affût de la principale actionnaire de la Panaméricaine, pour ne pas dire la maîtresse.

— C'est étrange, ne trouvez-vous pas ? Me cacheriez-vous quelque chose au sujet de l'enfant ?

— Mais non. Je ne suis pas très emballée à l'idée de partir sur cette banquise.

— Pourtant vous appartenez à une compagnie dont la concession est uniquement composée de banquise. N'essayez pas de jouer à la plus fine avec moi. Que se passe-t-il exactement ?

— Eh bien, je n'en sais pas plus que vous, fit Yeuse avec colère.

— L'enfant n'imaginerait pas, par hasard, qu'il peut rejoindre son père à Kamenepolis par le Cancer Network puis par celui du 160^e méridien ? On peut lire sur les vieilles Instructions ferroviaires du siècle dernier qu'ils étaient reliés. Comment aurait-il pu l'apprendre ?

Comment un si jeune esprit pourrait concevoir dans sa complexité l'enchevêtrement des réseaux innombrables construits sur la planète en trois cents ans ?

Yeuse ne répondit pas.

— Ce vieux mineur qui a refusé la récompense pour suivre l'enfant, n'est-il pas étrange ? Êtes-vous certaine qu'il n'influence pas Jdrien ?

— Ce serait plutôt l'inverse, dit Yeuse amusée. Ce vieux marche à la baguette pour satisfaire la moindre volonté de son protégé.

— Je trouve tellement étrange qu'il l'ait trouvé, recueilli et pas déclaré sur-le-champ à la police du rail. Vous ne pensez pas qu'il avait une idée derrière la tête ?

— Pas une rançon en tout cas, puisqu'il ne veut pas de vos cent mille dollars.

— Je déteste les gens qui refusent mon argent, répliqua Lady Diana avec rancœur. Ils me sont terriblement suspects. Vous devriez surveiller ce vieux. Que cherche-t-il exactement avec Jdrien ?

— C'est un homme paisible, un mineur dont vous pouvez facilement retracer la carrière. Je ne pense pas qu'il y ait du mystère dans sa vie.

— Je ne peux vous laisser aller sur la banquise, décréta Lady Diana brusquement. Si jamais il

arrivait quoi que ce soit, Lien Rag m'en tiendrait rigueur. Je traite de grosses affaires avec le Kid et je n'ai pas besoin de compliquer la situation.

C'était l'impasse. Jdrien se servirait de ses facultés surhumaines pour neutraliser les obstacles électroniques et Lady Diana découvrirait son secret.

CHAPITRE V

Le vieux Jdrui avait eu l'idée de se faire tirer sur une peau de phoque par les plus jeunes peu de temps après la disparition du Démon de feu et Ram, son ami, en avait fait autant. Depuis des jours ils ne se fatiguaient plus à essayer de marcher aussi vite que les plus jeunes et il y avait toujours quelqu'un disposé à tirer. Jdrui avait rappelé ses liens avec Jdrou, la mère de l'Enfant-Dieu, fait comprendre qu'il restait le seul témoin de la naissance de l'enfant. On avait admis qu'il soit traîné sur une peau de phoque et il avait demandé que son compagnon Ram ait droit à la même faveur. Ram avait reçu les Roux par milliers sur le Dépotoir de Kamenepolis, les avait nourris d'huile et de viande de baleine.

En général, ils allaient paresseusement allongés

en devisant agréablement tandis que les plus jeunes peinaient à tirer la peau par les nageoires. Parfois ils se dégourdisaient les jambes une heure ou deux mais retournaient vite sur leur peau.

On approchait de la Glace Dure parce qu'on avait à nouveau rencontré ce chemin étrange que les Hommes du Chaud avaient étiré sur la banquise un peu dans tous les sens. Jdruï, qui avait vécu en Transeuropéenne, et Ram, qui avait cohabité avec des voies ferrées pendant des mois, savaient qu'il s'agissait de rails. La plupart des Roux redoutaient les réseaux et ne pouvaient se résoudre à les traverser tant que les deux vieux n'avaient pas donné l'exemple. Jdruï et Ram s'entendaient fort bien pour exploiter la situation. Ils franchissaient l'horrible obstacle mais ensuite exigeaient d'être traînés et nourris.

Ram-Ou, le fils de Ram, allait devant avec le cadavre de Jdrou, la déesse morte. Mais parfois il laissait la masse remonter autour de lui pour se retrouver avec son père et lui demander des conseils. Ram ne savait rien de l'inlandsis américain et affirmait qu'il avait besoin de réfléchir. Mais la panique l'envahissait au fur et à mesure qu'on rencontrait d'autres rails, d'autres signes de la présence proche des Hommes du Chaud. Depuis leur départ un nouveau mot s'était

répandu pour les désigner, ces Hommes du Chaud, on les appelait les Gouks et nul ne pouvait expliquer pourquoi.

Tant bien que mal, on se dirigeait vers l'est à distance d'un gros réseau qui canalisait en quelque sorte la foule des Roux. C'est alors qu'ils aperçurent un voilier des glaces, un soir que le vent faisait rage et qu'ils avançaient dans la tempête avant l'étape de nuit.

Cet animal fabuleux aux nageoires fantastiques les terrorisa et ils se couchèrent dans la glace pour ne plus bouger et essayer de demeurer invisibles aux yeux du monstre.

Jdrui et Ram en discutèrent une partie de la nuit, installés sur leur peau de phoque. Autour d'eux chacun essayait de dormir avec la crainte d'horribles cauchemars. Le monstre pouvait revenir à chaque instant pour les dévorer.

— Pourquoi se servirait-il du chemin de fer des Gouks ? fit Jdrui après une longue réflexion alors qu'il mâchait une couenne de phoque très coriace.

— Voilà, dit Ram. C'est étrange. Les Gouks auraient domestiqué des sortes de baleines à immenses nageoires pour se déplacer sur leur réseau.

Jdrui mâchait, l'œil ouvert sur la nuit épaisse.

Le vent soufflait et roulait d'énormes congères qui pouvaient écraser un homme et le tuer. Mais il y avait toujours de nouveaux Roux pour veiller sur les deux vieillards.

— Je n'en ai jamais entendu parler, dit Jdrui. Mais c'est un spectacle insupportable.

Le lendemain, ils aperçurent trois autres monstres et la foule fut terrorisée, jusqu'à ce que les deux vieillards fassent remarquer que ces baleines ailées fuyaient toutes vers l'est alors qu'ils approchaient. On voulut bien les croire et quand on aperçut un quatrième monstre on essaya de rester courageux et de marcher comme si de rien n'était. Le monstre s'enfuit lui aussi.

Ils marchèrent quelques jours sans en avoir vu d'autres lorsque ceux qui allaient en tête rebroussèrent chemin pour avertir Ram-Ou et ceux qui s'occupaient du cadavre de la Déesse morte.

— Il y a un monstre non loin. Il paraît blessé. Il y a des Gouks autour qui doivent le dépecer.

— Ce serait le pays des baleines ailées, dit Ram-Ou. Je n'ai jamais entendu rien de tel. Il faut que nous attendions que mon père et Jdrui nous aient rejoints.

— C'est fort possible, déclara Jdrui allongé sur

sa peau de phoque. Nous avons tellement marché depuis si longtemps que nous avons atteint les limites du monde, là où tout est différent de ce que nous avons vu.

Personne ne parut apprécier l'explication et on fit un grand détour pour éviter le monstre que les Hommes du Chaud dépeçaient. Mais des curieux allèrent quand même voir et essayèrent de dire que les Gouks ne le dépeçaient pas mais tentaient de le remettre en état. Ils furent très mal accueillis et Jdruï affirma qu'ils racontaient n'importe quoi.

CHAPITRE VI

Après une réunion de travail qui s'était prolongée assez tard, Lien Rag s'attarda alors que tout le monde prenait congé.

— Vous avez quelque chose à me dire ? demanda le Kid. Allons chez moi boire quelque chose. Le Mikado m'a offert quelques bouteilles d'un très vieil alcool il appelle ça du cognac et pense qu'elles datent de plus de trois cents ans.

Désormais le Train Blanc du Kid stationnait en pleine gare des voyageurs sur une voie de garage quelconque. Dans la draisine particulière ils traversèrent une partie de Kamenepolis. La ville se remettait lentement de ses destructions. On avait dû relever avec des vérins la coupole centrale qui s'était profondément enfoncée d'un seul côté dans la banquise. On reconstruisait les quais, les voies

ferrées pour de nouveaux mobil-homes. Le Kid avait fait réquisitionner les belles demeures sur rails de tous ceux qui avaient fui la ville lors du dégel et de ce fait les émigrés n'étaient plus aussi pressés de rentrer. D'autant plus que leur compte en banque était bloqué et qu'on leur proposait de les indemniser en Calories, à raison de cinq cent cinquante pour un dollar panaméricain.

— Plusieurs bordels ont fermé, ainsi que quelques boîtes de nuit, disait le Kid. J'arriverai à purifier cette ville dans un délai plus ou moins long.

Comme Lien Rag ne réagissait pas, il eut un rire grinçant.

— Je sais ce que vous pensez. Moi, l'ancien aboyeur d'un cabaret pornographique, moi qui m'exhibais sur scène avec des jolies filles, je tombe dans un puritanisme étriqué. Ne croyez pas que c'est un état d'esprit. Mais je ne veux pas que cette ville devienne le plus grand lupanar du monde ni le plus grand tripot. Nous arrivons.

La draisine était d'un modèle récent, pouvait se déplacer dans tous les sens sans utiliser de plateforme tournante par exemple. On l'appelait le Crabe car effectivement elle pouvait se déplacer sur le côté. Elle fonctionnait grâce à deux moteurs

électriques mais possédait un petit diesel autonome utilisant l'huile de baleine.

— Venez... Je ne comptais pas me coucher car je dois étudier un rapport de la Guilde des Harponneurs. Malgré leurs efforts, la production d'huile stagne. Les troupes de baleines paraissent désorientées depuis cette semaine de dégel. Elles passent plus à l'est. C'est très préoccupant.

Ils dégustèrent le très vieux cognac qui avait conservé un parfum inconnu.

— Il s'agit de Jdrien, dit le glaciologue. Je suis très inquiet pour lui. Le voila happé par sa pseudo-divinité. Il reste en Panaméricaine pour attendre ses Frères Roux et surtout le cadavre de Jdrou, sa mère. Le processus de divinisation va s'accélérer et je crains que Jdrien ne sombre dans un mysticisme qui en fera une sorte de pantin.

— Vous avez peur de le perdre ?

Lien Rag regarda son alcool ambré qui paraissait huiler le rebord du verre :

— Je l'ai perdu il y a trois ans et je ne l'ai jamais revu. Je suis partagé entre plusieurs sentiments et dans le fond je crains peut-être de le retrouver vraiment. Il m'est impossible d'aller là-bas, de veiller sur lui, d'organiser son culte et autres

stupidités.

— Vous n’avez aucune religiosité ?

Lien secoua la tête :

— Je crains que non. Et je ne crois pas au caractère divin de Jdrien. Je me suis souvent rendu à l’université et j’ai rencontré le professeur Ikar. Nous avons discuté ensemble, étudié des documents de diverses origines. Nulle part il n’est fait mention d’une quelconque prophétie et le professeur estime que ce n’est pas dans la logique spirituelle des Hommes du Froid. Les Roux prient plusieurs dieux, une foule même. On a cru qu’ils étaient limités à une dizaine mais en fait chaque tribu a les siens. Une seule constante, les ethnies. La plus importante est celle du Sel, vous ne l’ignorez pas. C’est tout de même curieux, ne trouvez-vous pas ?

— Je n’ai jamais eu le temps d’y réfléchir, dit le Kid en versant à nouveau de l’alcool. Qu’est-ce qui est troublant ?

— Le sel. Le seul élément qui lutte contre la glace, qui la fait fondre. Les Roux devraient craindre le sel, le rejeter, le considérer comme leur ennemi principal. Au lieu de quoi ils l’utilisent dans leurs rites mais aussi dans la vie de tous les jours. Un Roux qui dispose de beaucoup de sel

l'utilisera pour creuser l'alvéole qui lui sert de couche, pour ouvrir la banquise jusqu'à l'eau de mer. Les deux tiers des Roux appartiennent à cette ethnie. Et le tiers restant, s'il n'adore pas le sel, ne le tient pas non plus en suspicion.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je ne sais pas mais voilà la seule constante chez les Roux. Les documents parlent du sel.

— D'où viennent-ils ?

— Des universités, bibliothèques publiques et privées des petites compagnies australiennes et de la compagnie Africa. Ceux des autres compagnies sont excessivement rares. Je sais pour y avoir vécu qu'en Transeuropéenne toutes les études, les recherches ethnologiques sur les Roux sont formellement interdites. Pour avoir enfreint cette défense je me suis retrouvé poursuivi par la Sécurité Militaire, obligé de devenir un clandestin. En Panaméricaine c'est également interdit, mais, de toute façon, les intellectuels et scientifiques panaméricains ne sont absolument pas préoccupés par le sujet. Ils ont une fois pour toutes classé les Roux dans une catégorie intermédiaire entre l'homme et l'animal. Regardez cette équipe de Rénovateurs du Soleil qui a failli faire fondre les Glaces, ils savaient que vingt mille Roux

nomadaient sur la banquise. Est-ce que ça les a arrêtés ? À quelques exceptions près, ils sont indifférents et on ne trouve presque aucun document chez eux.

— Vous envisagez des recherches ?

— En Transeuropéenne.

Le Kid resta silencieux mais son visage exprima son inquiétude :

— Vous allez me quitter ?

— Il faut que je songe à Jdrien. Pour empêcher cette sottise de déification, je dois remonter toute l'histoire des Roux, retrouver les documents que l'on m'a cachés autrefois. Nous étions une petite équipe bien décidée à faire toute la lumière. Il y avait même avec nous un ethnologue de grande envergure qui avait consacré sa vie aux Roux, qui avait été persécuté, destitué, transformé en directeur de zoo par une sorte de dérision du pouvoir mais qui avait continué ses recherches. Lui aussi avait été aiguillé sur de fausses pistes à l'époque et j'aimerais connaître son actuelle position.

— Vous pensez accumuler assez d'arguments pour détourner Jdrien de son rôle, de sa mission d'Enfant-Dieu ? Et si vous découvriez que Jdrien était prédestiné ?

— C'est impossible.

— Soyez prêt à toutes les vérités et celle-là est aussi du domaine du possible.

Lien Rag ne voulut pas répondre. Il pensait à cette légende qui courait dans la Compagnie de la Banquise. On prétendait que c'était le Kid qui avait fabriqué cette fausse prophétie pour se concilier les Roux puis pour les chasser pacifiquement de la concession. Mais on racontait n'importe quoi sur le nain. Qu'il avait des perversions horribles, qu'il cachait des fillettes rousses dans son Train Blanc pour se faire caresser par elles, qu'il était une femme en réalité. N'importe quoi. Mais cependant quelqu'un avait eu intérêt à transformer Jdrien en petit Messie. Il n'en démordrait pas facilement.

— Soit, admettons que vous prouviez qu'il s'agit d'un canular, d'un coup monté, vous accumulerez les preuves et vous irez les montrer à Jdrien ? Il n'a pas tout à fait quatre ans et bien qu'il soit très avancé, qu'il possède l'esprit d'un enfant de huit à dix ans, comment lui ferez-vous admettre qu'il n'est plus un petit Dieu ? Comment le ferez-vous admettre par les milliers de Roux qui commencent à l'adorer ? Vous vous sentez prêt à une bagarre qui risque de durer des années et qui vous laissera vaincu, amer, épuisé ?

— Pourquoi êtes-vous contre ce projet ? Y avez-vous un intérêt quelconque ?

Le sourire du Kid fut à peine méprisant.

— Je sais ce qu'on dit sur moi. J'aurais fabriqué de toutes pièces cette prophétie... Je n'ai aucun intérêt... Me débarrasser des Roux ? Mais c'est à cause de cette prophétie qu'ils sont devenus chaque jour plus nombreux. Avant, leur nombre était accepté et personne ne songeait à leur disputer le Dépotoir ou les déchets des fonderies d'huile de baleine. Tout s'est aggravé ensuite.

— Je ne vous quitte pas à la légère et je reviendrai ici car je crois à la grandeur de ce que vous entreprenez. J'ai envie d'y participer. Je laisse mes directives. Le Réseau Ouest est réparé, doublé. Celui de l'Est sera bientôt rétabli et Titanpolis reliée. On poursuivra sur la banquise avec mon procédé. On atteindra d'abord deux kilomètres par jour puis cinq. Dix d'ici un an, du moins je l'espère.

— Le réseau du 160^e méridien ? Il y a des possibilités énormes. D'abord la pêche de la crevette Krill, celle de l'Agar-agar et l'exploitation de certains plateaux sous-marins. Ce réseau doit être entièrement refait, élargi. Et les voiliers des Rails ? Vous pensiez créer une compagnie mixte.

Je vous en garde l'exclusivité mais pas plus d'un an.

— Je pense être de retour avant.

— Avec Jdrien ?

Lien Rag hésita à peine :

— Avec lui.

— Et Leouan ?

— Elle retourne chez les Roux évolués de la Zone Occidentale, va essayer de se faire nommer ambassadrice ou responsable de mission commerciale ici même.

— Je vais me trouver bien seul, murmura le Kid, et Lien en fut profondément touché. (Naguère ils étaient ennemis et le Kid aujourd'hui regrettait sa décision. Il avait perdu sa femme dans la catastrophe générale, vivait seul, n'avait que le travail et toujours le travail pour s'empêcher de penser à sa destinée d'homme difforme.)

— Ce voyage en Transeuropéenne risque d'être très dangereux pour vous. Vous êtes recherché, accusé de plusieurs crimes. Je peux vous nommer ambassadeur exceptionnel pour cette Compagnie.

— Inutile.

— Vous aurez au moins un de nos passeports.

— Je préfère en obtenir un de l'Australienne, de

la Compagnie du Mikado par exemple. Une petite compagnie discrète et méconnue. La vôtre devient célèbre et l'on sait que je suis venu vous rejoindre.

— Comme vous voudrez, dit le Kid, mais je vais trembler pour vous. Vous ne pourrez pas me donner de fréquentes nouvelles.

— Par l'intermédiaire du Mikado. C'est ma seule chance de récupérer mon fils et vous le comprenez, n'est-ce pas ? S'il devient un Dieu, il est perdu pour moi, mais aussi pour les Hommes du Chaud et les Hommes du Froid. Il peut servir de trait d'union une fois débarrassé de son rôle messianique. Sinon les Hommes du Chaud ricaneront de cette nouvelle superstition qu'ils trouveront ridicule.

— Mais l'enfant ne vous pardonnera jamais de le faire descendre au rang d'un simple mortel. Il vous considérera comme un père despotique, jaloux.

— C'est un risque à courir. Je ne veux pas qu'ils l'embaument vivant.

Il retourna chez lui avec une draisine-taxi que le Kid avait appelée. Leouan ne dormait pas lorsqu'il pénétra dans son train privé stationné à l'autre bout de la gare immense de Kamenepolis.

CHAPITRE VII

Le personnel du train privé de Yeuse était originaire dans sa totalité de la Compagnie de la Banquise. Venant de plusieurs compagnies, ces gens-là étaient fortement attachés à leur nouvelle concession et très dévoués au Kid. Ce dernier avait fourni à son ambassadrice auprès de la Commission d'application des accords de NY Station l'élite de ses cheminots.

Le chauffeur se nommait Dsang et venait d'une région au nord de la Fédération Australasienne. Ce matin-là il astiquait son poste de pilotage lorsque la jeune femme entra en compagnie de l'enfant.

— Nous pouvons partir rapidement ? demanda-t-elle.

— La vapeur est toujours sous pression. J'ai fait tous les pleins. Nous retournons à NY Station ?

— Absolument pas, répondit Yeuse, nous allons nous diriger vers la banquise et le Cancer Network.

— Vous avez obtenu une carte de priorité spéciale ?

— Pas du tout, dit Yeuse, mais nous passerons.

— Mais voyons, la signalisation électronique est inviolable et tous les aiguillages seront verrouillés. Nous ne ferons pas dix mètres sans être paralysés et vous verrez accourir un maître-aiguilleur furieux. Dans cette compagnie ils ne se prennent pas pour rien.

— Nous passerons, inutile de vous inquiéter.

— Nous n'avons même pas un schéma à glisser dans le décodeur.

Mais il s'installa aux commandes. Leur voie de garage se raccordait à une voie secondaire qui confluaient avec le réseau principal de California. Plus bas, on rencontrerait les aiguillages en direction de la banquise. Dsang ne discutait jamais un ordre donné par la jeune femme mais il savait qu'au bout de quelques tours de roues le système de freinage sophistiqué indépendant de sa volonté se déclencherait et que les employés viendraient aux nouvelles. Il pourrait toujours dire qu'il essayait précisément le fonctionnement du système en espérant qu'ils admettent cette

explication.

Normalement il aurait dû ressentir déjà les effets du freinage. L'aiguillage approchait et il éprouva une peur atroce. Mais le bip d'ouverture ainsi que la lumière verte signalèrent que la voie était libre. La loco vapeur passa auprès de cheminots indifférents. Aucun n'avait été alerté et du moment que l'aiguillage venait de donner la voie ils n'avaient aucune raison de s'inquiéter.

— Je crois que je ne sens plus mes jambes, dit-il en essuyant la sueur de son visage.

À côté de lui, Jdrien fixait la boîte du schéma avec intensité mais Dsang n'y prêta qu'une médiocre attention. Un enfant était toujours intéressé par les installations de la cabine.

— Je dois rouler à soixante, dit-il la voix rauque.

— Eh bien, roulez à soixante, dit Yeuse.

— Si le freinage se déclenche nous serons malmenés... Moi j'ai ma ceinture mais vous...

— Il n'y aura pas de freinage, dit Yeuse avec une assurance qu'elle était loin d'éprouver.

Si jamais l'enfant commettait une erreur, si jamais il ne parvenait pas à saturer le mécanisme d'un seul aiguillage ils couraient à la catastrophe.

— Bien, soixante. On va aborder le réseau California puis le sas-écluse sud. C'est un énorme échangeur avec des contrôles tatillons.

Yeuse jeta un coup d'œil à Jdrien qui fixait toujours la boîte décodeuse des schémas. Il était calme. Il devait se fatiguer énormément. Yeuse, effrayée par la complexité du réseau, d'une simple boîte ordinateur de petit aiguillage, n'arrivait plus à voir le jeune enfant comme tel. Jdrien la gênait, la mettait mal à l'aise.

— Les autorités vous ont ouvert la route à une heure donnée ? demanda Dsang.

Puis il aperçut un convoi de marchandises brutalement freiné pour leur laisser le passage et commença à froncer ses sourcils clairsemés.

— C'est pas normal... On dirait que quelque chose ne fonctionne pas en totalité. Nous avons la voie mais les autres trains paraissent l'avoir aussi. Ce n'est qu'au dernier moment qu'ils ralentissent violemment, le temps de nous laisser les quelques secondes pour passer.

Il calculait que chaque opération demandait entre cinq et quinze secondes vu leur faible encombrement. C'était comme si leur train se faufilait en volant trois secondes à l'un, quatre à l'autre, comme si les aiguillages réagissaient avec

une lenteur de trois ou quatre dixièmes, ce qui était absolument inimaginable. On pouvait l'admettre pour un, se dire qu'il avait besoin d'être révisé, que la mécanique s'usait mais lorsque quatre, cinq, dix donnaient la même impression de mollesse il y avait une explication qui manquait.

— On approche de l'écluse. Nous passerons sur les sauts de mouton puisque nous sommes plus légers. Ils ne pourront quand même pas nous conserver la priorité absolue.

Dsang y croyait à cette priorité accordée sans carte perforée spéciale. Il admirait Yeuse de s'être merveilleusement débrouillée. La Banquise ne l'effrayait pas. C'était la même qu'à Kamenepolis et les Panaméricains possédaient la meilleure technique au monde.

— Ça alors !

Sous le nez de convois énormes, tractés par plusieurs machines, des aciéries, des usines, des bâtiments de guerre, le petit train privé roulait toujours, sautait d'un aiguillage à l'autre avec une aisance guillerette, roulait sur des viaducs puis soudain se faufilait dans un passage inférieur. Mais il laissait tout le monde sur place. Dsang aperçut les silhouettes d'Aiguilleurs dans une tour de contrôle et il lui sembla que ces hauts

personnages avaient le visage menaçant.

Et puis le haut-parleur nasilla.

— Convoi TYP 1771, s'il vous plaît. Mille excuses, mais pouvez-vous nous donner l'indicatif de votre priorité absolue ? Celle-ci n'a pas été mémorisée suffisamment tôt par le Grand Ordinateur Central et nous aimerions la connaître.

Dsang allait répondre mais Yeuse lui mit sa main sur la bouche. Elle regarda Jdrien qui secoua imperceptiblement la tête. Il refusait de répondre et c'était lui qui donnait des ordres. La main d'Yeuse s'éleva, coupa la communication après avoir tâtonné.

— Vous n'y songez pas, fit Dsang dépassé par les événements. Si vous refusez de les écouter ils vont nous paralyser dans une minute, nous diriger sur une voie de garage. C'est absolument interdit, surtout au cours du franchissement d'une écluse, de suspendre les communications.

— Ne vous inquiétez pas.

— Si, je m'inquiète ! Nous ne sommes pas mémorisés, vous avez entendu ? Il suffit d'un rien pour que nous entrions en collision avec un gros cul de cinq ou six mille tonnes. Je ne parle pas des trains blindés et des croiseurs qui font cinq fois plus. Je vous en prie, madame, que se passe-t-il ?

— C'est juste l'expérimentation d'un procédé nouveau, dit-elle.

— Mais qui est prévenu ? Pas le chef de station de San Diego ?

— C'est exact.

— Vous êtes sûre qu'il s'agit d'un système fiable ?

— Justement nous allons voir.

— Mais nous nous conduisons en ennemi en l'expérimentant sur le réseau d'une compagnie étrangère. Cela ne se fait pas. Nous sommes tous bons pour le train-pénitencier.

Yeuse frissonna. Elle avait passé des mois dans un train-bagne sibérien. Lien Rag l'en avait sortie à grand-peine et elle ne souhaitait pas y retourner. Elle regarda l'enfant, faillit esquisser une caresse sur ses boucles blondes mais retint son geste. Était-il encore un enfant ? Pouvait-elle risquer de le déconcentrer en ce moment critique ?

Le miracle fut qu'ils jaillirent de l'écluse à grande vitesse et qu'ils roulèrent sur une voie prioritaire dépassant les autres convois, les draisines de surveillance, les petits blindés de la circulation.

— Je n'y croyais pas, répétait Dsang. Il m'a fallu vingt ans de conduite vapeur pour voir une chose

pareille.

— Dans quelques instants ce sera la bifurcation vers Cancer Network.

— Jamais ils ne nous ouvriront la voie. Hier au soir j'étais dans un bar de la station et les gens disaient que le trafic était désormais entièrement paralysé. Même l'huile de baleine et de phoque n'arrive plus et des chasseurs sont coincés sur place. Et nous, nous passerions ?

Le vieux Pavie, inquiet de l'absence de Jdrien, remontait depuis le wagon-étable et les trouva dans la cabine de pilotage :

— Ah z'êtes là ? Ben ça filoché, les gars... On va se retrouver où avec tout ça ?

Personne ne répondit et il remarqua leur air tendu, continua de mâcher son brin de paille synthétique en regardant les voies qui se précipitaient vers eux. Des dizaines et des dizaines de rails. C'était un des plus beaux réseaux de la Concession. Plus au sud il rejoignait le Réseau Central et le Réseau Est pour n'en former qu'un énorme qui descendait vers le Réseau Antarctique avec des ramifications nombreuses vers l'est principalement. Beaucoup moins vers la banquise ouest. Il y avait de grandes étendues sauvages.

— On approche de Cancer Network.

Ils aperçurent un blindé qui paraissait immobilisé sur leur voie, à deux kilomètres environ. Un homme, installé sur la tourelle du lance-missiles braqué sur eux, agita deux drapeaux à bout de bras.

— Drapeaux rouges, faut stopper, dit Pavie innocemment.

— Il y a déjà les signaux qui essayent de nous stopper mais ils s'éteignent dès que nous sommes en vue. Le servo-frein a des velléités d'obéissance, je vois le témoin qui clignote une fois pas plus... C'est un sacré système que vous avez là, disait Dsang. Mais ce blindé va nous poser un problème.

Le convoi privé glissa sur la droite le long d'un aiguillage qui desservait une douzaine de voies et, avant que le chef de véhicule ait pu réagir, ils étaient loin et venaient de quitter le Réseau California pour le Cancer Network.

— Chancre, dit le vieux mineur, on fonce sur la banquise à présent, mais où nous conduisez-vous ?

Dsang faillit lui répondre quelque chose mais garda les dents serrées.

CHAPITRE VIII

Lorsqu'elle fut prévenue, Lady Diana était en train d'examiner des échantillons de glace prélevés dans le grand tunnel nord-sud, des carottes qu'on venait de lui apporter à cause de leur étrange composition. La glace était d'une couleur rouge et les ingénieurs émettaient comme première hypothèse qu'une sorte de lac de rouille se trouvait en face d'eux.

Le télex lui fut apporté sur-le-champ et, dans la demi-heure qui suivit, il y en eut une dizaine. Les chefs de stations, les chefs de postes d'aiguillage, de tours de contrôle, les responsables des écluses, les toutes petites stations échelonnées sur le grand réseau, les directeurs de la sécurité, les ingénieurs du Grand Ordinateur opérationnel, la Police du Rail, le Service secret des trains de voyageurs, bref

tout le monde s'affolait et les télex étaient tous dirigés vers le Quartier Général de la principale actionnaire.

Elle lut les rapports, relut certains passages et son diagnostic fut rapidement établi.

— L'enfant. Je m'en doutais, mais cet enfant peut agir à distance sur n'importe quel ensemble électronique, l'obliger à lui obéir. À lui tout seul il a imaginé un schéma d'itinéraire pour gagner la banquise, fait sauter les verrous, les interdictions. Bref, il est en train de saccager joyeusement un complexe délicat et sophistiqué tel que cent ingénieurs ne pourraient aisément le réaliser à nouveau.

Elle ferma les yeux. Un enfant de quatre ans, pas tout à fait, beau, blond, bien portant, né d'une mère Rousse et d'un père du Chaud, Lien Rag, bon ingénieur, très intelligent mais ne possédant cependant pas des dons surnaturels. Sa mère était une Femelle Rousse très jeune, qui n'avait pas eu qu'un seul amant. Elle devait se faire sauter par toute la tribu, pensa Lady Diana avant de se faire apporter le dossier de Jdrien. Son homme de confiance récemment promu, un certain Aloyin, le déposa sur sa table, demanda s'il fallait aussi solliciter l'ordinateur.

— Non, juste sa photographie.

— Que décidez-vous ? Ce petit convoi ridicule bafoue notre puissance. Il s'éloigne de l'inlandsis à plus de cent à l'heure et bientôt dépassera la concession de la Pacific Company pour atteindre des zones moins fréquentées.

— Je sais tout ça. Vous savez ce qu'ils font ?

— Ils cherchent à quitter le territoire ? Mais de ce côté le Cancer Network n'est plus en état.

— Ils vont à la rencontre des Roux.

Aloyin alla chercher les photographies prises par l'enseigne de vaisseau Miller à bord du garde-côte *Kim*. Elles étaient saisissantes. Des milliers de Roux sur l'horizon blême.

— Passez-moi les hologrammes.

C'était encore plus fantastique et Aloyin frissonna dans ses vêtements sombres de fonctionnaire de classe exceptionnelle. Il avait le grade de Capitaine-Aiguilleur, ce qui était assez rare.

— Ils arrivent, dit Lady Diana.

— On doit les stopper.

— Comment ? En les liquidant ? Nous aurions les autres compagnies sur le dos. Elles ne se privent pas d'exploiter, de liquider les Roux qui les

gênent mais il y en a trop. Entre huit et douze mille. Ils étaient vingt mille au départ de Kamenepolis. Nous devons une fière chandelle à ce Kid mais il aurait pu garder ces Roux chez lui.

— Que décidez-vous, Lady Diana ?

— Foutez-moi la paix, je dois réfléchir.

Il préféra disparaître et elle alla examiner ses échantillons de glace. Un lac de rouille ? De quelle importance ? Que pouvait-on faire de cet oxyde, de cette sorte de crasse ? Les travailleurs, les mineurs de glace s'effrayaient, disaient que c'était le sang de milliers de gens sacrifiés dans ce lac subglaciaire qui avait été congelé. Ils passaient leur vie à nourrir des fantasmes successifs et arrêtaient le travail pour des riens. Pour un cadavre de jeune fille, l'autre fois. Une fille très belle trouvée en pleine glace, même pas écrasée. Intacte avec sa robe longue à rayures, son col en dentelles. Une tenue encore plus ancienne que celles qu'on portait au moment de la formation des glaces.

Elle retourna à son bureau, fit réapparaître les hologrammes des Roux. Il y en avait tout près d'elle dans la pièce, à un mètre. Elle frissonna, les fit disparaître.

Un enfant de quatre ans la tenait en échec, elle,

la toute-puissante actionnaire de la Compagnie. Il la défiait et elle n'éprouvait aucun dépit, aucune haine. Un simple désarroi.

Déjà à bord de ce train-nursery, où elle l'avait enfermé avec une fausse grand-mère et un faux grand-papa, il avait fourbi ses armes. Un jour il avait saturé un aiguillage pour forcer le train à prendre une autre direction. Et il avait poursuivi ses expériences, si bien que les meilleurs électroniciens de la Compagnie n'y comprenaient plus rien.

Un enfant de quatre ans. Surdoué. Non, c'était autre chose. Il possédait des pouvoirs. Télépathie, télékinésie.

L'Enfant-Dieu. Et s'il était vraiment le petit Messie de ces Roux ? Un messie à l'image de ce monde ferroviaire conditionné. L'Autre marchait sur les eaux, Jdrien faisait obéir les aiguillages.

Une autre brassée de télex et Aloyin qui se glissait à nouveau dans le bureau.

— Ils manqueront bien de carburant d'ici peu, annonça-t-il.

— Ils avaient fait un plein général.

— Oui, mais ils roulent vite et les Roux sont encore loin. Ils risquent d'être paralysés en pleine banquise.

Si seulement elle avait pu entrer en contact avec le Kid à l'autre bout du monde, mais les relais ne fonctionnaient toujours pas depuis ce dégel catastrophique. Il fallait réinstaller des stations mobiles. En trois siècles, on n'avait jamais pu retrouver cette maîtrise des ondes que connaissaient les ancêtres. Les poussières lunaires faisaient des interférences, empêchaient les communications à longue distance. Parfois elles perturbaient le réseau électronique des voies. Mais Jdrien allait encore plus loin, lui.

— Il faut prévoir, disait Aloyin... Ils risquent de tomber en panne à proximité d'Igloo Station... Une fonderie de gras de baleine.

— Je sais.

Elle réfléchit deux secondes.

— Envoyez le *Kim*. Il s'est bien comporté dernièrement. Ce Miller a fait du bon travail.

— On les ramène ?

— Je ne sais pas encore. Je ne sais pas.

Elle était tenue par ses promesses au Kid au sujet de l'enfant. Elle ne savait toujours pas ce qu'il avait fait des Rénovateurs du Soleil. Peut-être gardait-il ces fous en réserve comme moyen de chantage.

CHAPITRE IX

Le petit convoi avait dépassé plusieurs stations au cours de la journée, par l'extérieur. Des stations assez misérables ou consacrées à la pêche, à l'huile de baleine. Tout autour s'entassaient des ossements que des loups disputaient aux rats et à des albatros.

— Nous devons réduire la vitesse, annonça Dsang. Nous dépensons trop de charbon liquide. Si seulement on pouvait acheter de l'huile de baleine. Le brûleur s'en contenterait.

— Plus loin, dit Yeuse après avoir reçu cette recommandation de Jdrien.

L'enfant n'avait pratiquement pas quitté son poste sauf pour avaler un peu de nourriture et du lait de chèvre que le vieux Pavie lui avait apporté. Dsang se doutait que l'enfant était au centre de ces

mystères mais n'osait pas poser de question. Il ralentit encore.

Jdrien reposait dans un fauteuil casé dans un coin tant bien que mal. Il n'y avait plus guère d'obstacles sur le Réseau du Cancer et les aiguillages étaient rudimentaires, toujours bien orientés. Ils desservait quelques stations, quelques fermes d'élevage. Certaines devaient regrouper des centaines de rennes sous des serres-igloos opaques. Elles devaient vivre en autarcie avec le fumier pour produire le méthane, la chaleur, la lumière.

— Regardez... s'écria Dsang.

Yeuse aperçut le voilier des rails qui venait à leur rencontre, voulut prendre Jdrien dans ses bras pour le lui montrer, mais il était trop épuisé. Pavie, l'œil larmoyant, surveillait l'enfant avec inquiétude. Au début il avait cru mourir de peur à la pensée de rouler sur la banquise mais depuis il était habitué et l'état de Jdrien l'inquiétait bien plus. Insensiblement la vitesse décroissait et l'enfant ne s'en rendait même pas compte, plongé dans un sommeil étrange. Yeuse avait la certitude qu'il n'était plus parmi eux, qu'il s'était en quelque sorte projeté vers l'ouest, vers le Peuple des Roux qui avançait par milliers en traînant le cadavre de

sa mère. Yeuse se souvenait de la passion de Lien Rag pour cette adolescente rousse qu'il avait suivie dans des conditions effroyables. Elle ne supportait pas une élévation de température et lui affrontait les plus basses pour lui faire hâtivement l'amour. On l'avait taxé de pervers, de détraqué sexuel. Mais combien de fois avait-il pu s'unir avec Jdrou, le malheureux ? S'il n'y avait eu que perversion, obsession, aurait-il supporté cette épreuve ?

— Je vous en prie, dit Dsang... Ne continuons pas ainsi. Ça ne mène nulle part... Autrefois le Cancer Network rejoignait certainement le 160^e méridien mais il y a si longtemps... Nous allons nous perdre, ne plus jamais revenir.

— Vous avez peur, fit-elle surprise.

— Le Kid m'a demandé de veiller sur vous... Il y a le personnel à côté qui ne comprend pas notre folie.

— Bien, arrêtez-vous sur la prochaine voie de garage.

Cinq minutes plus tard le train s'immobilisa mais le changement de rythme n'éveilla pas Jdrien. Pavie le prit dans ses bras et le transporta dans sa chambre-cabine. Le chef de train, le personnel attendaient dans la première voiture, essayant de cacher leur perplexité.

— Madame Yeuse, où sommes-nous ? On se croirait chez nous.

— C'est tout droit, dit Yeuse ironique, mais à des milliers de kilomètres.

Pavie s'assit à côté de l'enfant et sortit son grimoire.

Désormais il avait quelque méfiance envers la magie telle qu'on pouvait la pratiquer grâce à ce bouquin. La magie de l'enfant était bougrement plus efficace et impressionnante. Il avait vu ces signaux, ces aiguillages obéir sans hésitation à l'enfant et soudain il réalisait la fragilité de cet empire ferroviaire face à un si petit être.

Profitant du calme revenu après cette course insensée jusqu'à ce point éloigné dans la banquise, Yeuse essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Elle venait de commettre une faute impardonnable vis-à-vis de la Panaméricaine et tout risquait d'être remis en question, la fourniture de la centrale électrique, des prêts que le Kid attendait de banques intercompagnies. Les catastrophes allaient se succéder mais qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Jdrien la dominait, dominait tout le monde. Il se révélait dans sa plénitude capable de soumettre les gens et les choses.

Elle s'allongea sur sa couchette, ferma les yeux.

Pensa à Lien Rag. Qu'espérait-il de cet enfant ? Qu'allait-il faire pour le ramener auprès de lui ?

Elle se réveilla la nuit venue et frissonna d'être dans le noir, alluma et partit vers les autres. L'enfant était réveillé et lisait dans le salon en compagnie de Pavie.

— Il a mangé comme un ogre, dit le vieux.

— Vous avez pris votre repas ?

— Je vous attendais.

Jdrien lui sourit :

— Elle approche, tu sais ? Demain elle sera ici.

CHAPITRE X

Dans cette zone frontière entre l'Africana et la Transeuropéenne, c'était une section spéciale de la caste des Aiguilleurs qui effectuait les contrôles douaniers et de police. Ils étaient trois à pénétrer dans le très ancien compartiment pullman du train, immobilisé depuis des heures dans cette station désolée de l'inlandsis d'une île ancienne que Lien Rag croyait être la Crète. À moins que ce ne soit Chypre.

Évidemment ils ne connaissaient pas la Mikado Company qui avait délivré les deux passeports et ne tenaient aucun compte des différents cachets d'authentification apposés sur le document. Le dernier était celui de l'Africana qui commerçait avec la Mikado.

— Vous venez de très loin, fit remarquer le

Maître-Aiguilleur. (L'homme portait l'uniforme de parade du Corps, noir et argent, et à lui tout seul symbolisait la morgue et le sentiment de supériorité de cette élite ferroviaire.)

— Oui, dit Lien Rag. Nous venons chercher de nouveaux débouchés pour notre compagnie, essayer de conclure des traités. Nous pouvons exporter des marchandises appréciées ici et en échange vous acheter vos surplus.

— Avez-vous un correspondant commercial ?

— Très certainement. Joy Norvik de Kross Station. C'est un marchand de viande de toutes origines. Nous pouvons fournir certaines qualités, certaines quantités.

— Voulez-vous nous accompagner ? Oui, tous les deux. Nous allons faire descendre vos bagages. Vous pourrez prendre le prochain demain matin.

— Demain matin, protesta Lien Rag, mais c'est inadmissible.

— Vous ne pouvez obtenir un visa sans présenter des garanties, répliqua le Maître-Aiguilleur.

Ils furent conduits dans un train-bureau sinistre, où régnait une température presque glaciale. Leouan s'y sentait à son aise mais Lien retenait à peine un claquement de dents. Ils

attendirent deux heures avant d'être appelés dans un bureau où se tenait le Maître-chef Aiguilleur Mostar.

— Nous avons retrouvé le nom de votre compagnie sur la Nomenclature de la Fédération Australienne, dit ce gros homme chauve aux yeux verts. C'est une petite compagnie, n'est-ce pas ?

— Si on la compare à la Transeuropéenne effectivement, répondit Lien Rag sur ses gardes.

— Mais, grâce à un signe de renvoi, je me suis reporté au Bulletin des Informations Ferroviaires inter compagnie, et j'ai appris que la Mikado était associée à la création d'une nouvelle compagnie qui veut occuper la Grande Banquise ?

Lien Rag inclina la tête. Le Maître-chef Aiguilleur regarda son adjoint, le maître qui avait pénétré le premier dans leur compartiment.

— Cette Compagnie de la Banquise a des frontières communes avec la Sibérienne contre laquelle nous menons une guerre de résistance farouche.

Lien fut soulagé. C'était donc cela. Il avait craint autre chose, qu'on l'ait reconnu par exemple. À côté de lui, Leouan commençait à avoir chaud. Elle ouvrit son manteau sur une robe rouge qui montait jusqu'à son cou.

— Avez-vous des relations avec la Sibérienne ?

— Non. La Mikado est au sein de la Fédération, avec la Compagnie de la Banquise comme voisine à l'est. Mais mon travail ne me conduit que rarement sur la Banquise. Pour tout vous dire je ne me sens pas en sécurité sur cette zone avec l'océan en dessous. Il y a eu dernièrement des accidents assez graves...

— Vous exportez du soufre ?

— La Compagnie de la Banquise, pas la Mikado, dit Lien avec patience.

Mostar paraissait buté dans son idée.

— Vers quelles compagnies ?

— L'Australasienne, je veux dire la Fédération, l'Africana et peut-être la Panaméricaine. Mais encore une fois je ne suis pas très documenté sur le commerce extérieur de cette compagnie-là.

— Pourquoi n'exportez-vous pas de soufre chez nous ? Avez-vous un accord avec la Sibérienne qui vous l'interdit ?

— Je ne suis pas à même de discuter des affaires de la Compagnie de la Banquise, dit Lien Rag.

— Mais au besoin, pourriez-vous nous aider à signer un contrat pour l'achat de ce soufre ?

Lien Rag flaira le piège :

— Je peux avertir mon président-directeur et vous mettre en relation avec lui.

— Je vous reverrai plus tard.

Il faisait nuit et Lien avait le plus grand désir de boire et de manger, de se reposer.

— Nous aimerions repartir demain matin.

— Plus tard si vous voulez bien. Vous avez un hôtel dans la zone franche. Nous allons vous y conduire.

Un train-hôtel très vieux, très mal commode. Encore des wagons récupérés dans le fond des glaces. Des wagons en bois qui suintaient d'humidité dès qu'on chauffait un peu. Le bois avait été gelé trop longtemps. On leur attribua un compartiment à quatre couchettes. Une ampoule, si faible qu'on pouvait voir rougeoyer le filament, éclairait le réduit. Leouan s'assit avec un sourire.

— Ça commence mal, hein ? Je t'avais prévenue, la Transeuropéenne n'est pas un paradis. Nous allons subir des tracasseries de toute nature. Ensuite il y aura la Sécurité Militaire.

Mais il n'en dit pas plus. Peut-être qu'on écoutait leur conversation. Ils purent prendre une douche avant de se rendre au wagon-restaurant. Il n'y avait que trois tables occupées dont la leur et

ils venaient à peine de passer commande lorsque le Maître-Aiguilleur vint les chercher.

— Le Maître-chef vous attend.

— Mais notre repas ?

— Vous le prendrez plus tard.

Mostar paraissait avoir, lui, très bien soupé car il achevait de mastiquer quelque chose et son haleine sentait la bière. Il les regarda avec un sourire bonasse, reprit leur dossier.

— Que venez-vous acheter chez nous ?

— Ce que l'on pourra nous vendre. Par exemple de la viande fossile que l'on retrouve sous la glace. Nous avons un marché actif pour ce produit.

— Et des Roux, vous achetez ou vous vendez des Roux ?

Le Mikado qui cachait avec soin son origine rousse, il était métis, refusait ce genre de trafic et cette particularité avait dû parvenir à ce gros homme sans que l'on puisse comprendre comment.

— Nous n'effectuons pas ce genre de transactions, dit Lien sèchement.

— Comment nettoyez-vous la glace sur les dômes et les verrières des stations ?

— Il y a plusieurs procédés.

— On dit qu'il y a eu un grand rassemblement de Roux dans la capitale de cette Compagnie de la Banquise. Vous avez vu ces milliers de Roux ?

— Je vous l'ai dit, je ne m'intéresse que de loin à la Compagnie en question. Je préfère rester sur la concession de la Mikado et faire mon travail tranquillement. Les activités commerciales sont très encouragées. Moyennant des royalties je fais ce que je veux en fait.

— Ici le commerce est plus sévèrement contrôlé. Le Conseil d'Administration a son droit de regard et de veto. Si vous arriviez en nous proposant des Roux, une certaine quantité chaque mois, vous auriez de plus grandes chances de réussir. Puisqu'il y en avait cent mille à Kamenepolis, vous pouviez les vendre très cher, plusieurs centaines de dollars.

Lien faillit se trahir mais Leouan lui sourit discrètement et il se garda bien de rectifier ce chiffre de cent mille Roux. Toute précision sur le nombre réel aurait prouvé que contrairement à ses affirmations il se tenait au courant des événements de la Banquise.

— Nous avons besoin de Roux pour le toit des villes, pour les mines, les travaux pénibles. Une partie des hommes valides sont sur le front

oriental pour repousser l'invasion des Barbares sibériens.

En Sibérienne on traitait les Transeuropéens d'envahisseurs féroces. Personne n'aurait pu dire qui avait un jour commencé cette guerre interminable qui absorbait toute l'énergie, toute la nourriture et faisait le jeu de la Panaméricaine et accessoirement de l'Africana.

— Je vais étudier la situation, dit Lien prudent. Voir comment les échanges peuvent être effectués. Mais si vraiment la Transeuropéenne n'encourage pas la venue d'hommes comme moi, je n'ai aucunement l'intention de passer outre et j'accepte de retourner en Africana. Bien que nous ayons déjà bien progressé avec cette compagnie.

Mostar arrêta d'aspirer des débris de nourriture entre ses dents et parut plongé dans une soudaine rêverie. Il finit par prendre les deux passeports, regarda Leouan :

— Vous accompagnez votre mari ?

Leur nom actuel était Cadwell, John et Lona Cadwell.

— Oui. Je lui sers de secrétaire. Je pense également m'intéresser à l'industrie du vêtement qui est prospère chez vous. La Mikado importe absolument tout pour s'habiller.

— Très bien. Vous vous rendez directement à Grand Star Station ?

— Nous voudrions faire halte dans la Nouvelle Rome, oh, quelques jours seulement. Notre Président-directeur a quelques litiges avec le Néo-Vatican et nous allons essayer de régler ces différends.

Les Aiguilleurs étaient farouchement anticléricaux et Mostar ricana :

— Ils vous envahissent également ? Même là-bas au bout du monde ? Ils sont donc partout ?

— C'est leur mission, n'est-ce pas ? Mais elle doit rester dans des limites raisonnables.

Lien Rag sut que c'était gagné. Mostar détestait les Néo-Catholiques et la pensée de leur envoyer un homme venu de si loin pour les contester le mettait en joie. Il apposa le visa et sa signature.

— Méfiez-vous de la Nouvelle Rome. Ces gens-là ont plus d'un tour dans leur sac.

CHAPITRE XI

Depuis sa cabine, Yeuse pouvait voir cette tache sombre sur le bleu de la banquise, au-delà du Cancer Network. Juste cette tache et plus loin, en demi-cercle, des milliers de Roux qui achevaient de se regrouper. Mais elle ne cessait de fixer cette tache sombre. Le cadavre d'une jeune fille rousse sur une peau de phoque neuve.

Elle retrouva Pavie dans la petite salle à manger. Il buvait un café d'orge. Il ne parvenait pas à s'habituer au véritable café que l'on faisait à bord du train privé. Toute sa vie il avait bu du café d'orge ou du thé. Enfin ce que l'on appelait le thé. Du lait de chèvre depuis qu'il était à la réforme.

— Voilà, dit-il. Y m'auraient dit ça y a des mois, j'aurais jamais voulu le croire. Pourtant, hein ? La voilà sur sa peau et le fiston qui regarde depuis sa

cabine sans broncher...

Personne n'avait osé pénétrer chez lui. Ils attendaient, très angoissés. Au-dehors, le demi-cercle de Roux paraissait figé lui aussi. Pourtant des milliers de corps qui respiraient, bougeaient sur place, auraient dû être remués de vagues, de mouvements profonds. Rien de tel, juste ce demi-cercle avec des taches de fourrures plus claires.

— Que va-t-il faire, sortir ? Aller s'incliner sur la dépouille mortelle ? Un Enfant-Dieu, ça peut s'agenouiller et pleurer ? demanda Pavie avec une gouaille qui sonnait faux.

— Il faudra bien qu'il sorte. Pour l'instant il doit communiquer avec eux.

— Tous à la fois ?

— Des pensées très simples, répétitives. Puis il ira certainement contempler le visage de sa mère.

— On sortira avec lui ? On va quand même pas le laisser tout seul face à ces millions de Roux ?

Yeuse ne savait que répondre, n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire. Le personnel du train devait lui aussi se poser des questions. La présence de cette multitude d'Hommes et de Femmes du Froid les effrayait certainement. Ils allaient découvrir que Jdrien était l'un des leurs, que feraient-ils une fois revenus à Kamenepolis ?

Pourrait-on exiger d'eux le secret absolu ?

— Z'avez remarqué, y a pas un train qui passe... D'accord, c'est pas un réseau très fréquenté que çui-là mais tout de même...

Désormais Lady Diana connaissait la vérité, savait que le fils de Lien Rag et Jdrou possédait des pouvoirs surnaturels et l'on pouvait parier, sans risque de perdre, qu'elle réfléchissait à toutes les possibilités qu'offrait un enfant aussi doué pour une femme aussi ambitieuse qu'elle. Manigançait-elle de le dévoyer lentement pour se l'attacher et servir ses intérêts ?

— Faudrait peut-être aller dire deux mots aux autres. Le chauffeur qu'a jamais compris ce qu'on venait bien foutre dans le coin, le chef de train, les employés de maison, quoi...

— D'accord, dit Yeuse, j'y vais.

Ils s'étaient réunis dans la cuisine, à l'exception de Dsang qui ne quittait qu'exceptionnellement sa cabine de pilotage. Ils regardaient par le hublot et se retournèrent au dernier moment.

— Que nous veulent-ils ? demanda une très jeune fille qui aidait à la cuisine et au ménage. Ils ont quitté Kamenepolis et nous les retrouvons ici... Quel cauchemar... Des milliers... Je ne peux pas supporter leur vue.

— Calmez-vous, dit sèchement Yeuse, ils ne vous feront aucun mal. Ils n'ont pas traversé la plus grande banquise de la planète pour le seul plaisir de vous violer ou de vous tuer.

La jeune fille resta interdite, puis rougit violemment.

— C'est très simple, dit Yeuse. Ce que vous voyez entre nous et eux sur la banquise, vous avez pu distinguer de quoi il s'agit ?

— J'ai des jumelles, dit le chef de train comme pris en faute.

— Donc vous savez. C'est une Femme Rousse, assez jeune, seize ans je crois. Pour nous une adolescente, pour eux une femme déjà à la moitié de sa vie. Elle se nommait Jdrou. Un Homme du Chaud l'a aimée. Passionnément aimée.

Sa voix resta ferme malgré l'émotion qu'elle ressentait. Lorsqu'elle dansait au cabaret *Miki* on disait que c'était une sentimentale, une néo-romantique et l'on n'avait pas tort. À une époque elle était friande de ces romans très anciens que l'on retrouvait sous les glaces et qui se vendaient comme curiosité d'antiquaire. Elle les lisait, pleurait sur les amours malheureuses, les belles jeunes filles abandonnées par des séducteurs cyniques.

— Un enfant est né. C'est Jdrien, et cet enfant est considéré comme un dieu par les Roux. À tort ou à raison, mais c'est ainsi.

La cuisinière, une jeune femme charnue et raisonnable, se mit à gémir :

— Je le savais. Il me faisait peur. Plusieurs fois il a guidé ma volonté. Toujours quand je voulais lui servir des saucisses de viande de bœuf. Il n'aime pas ça et m'obligeait à lui donner du jambon ou des côtelettes...

— Je vous en prie, dit Yeuse. C'est un enfant comme les autres.

— Non, dit le chef de train. J'ai parlé avec Dsang. Nous avons roulé jusqu'ici sans que rien puisse nous stopper. Et nous n'avions aucune carte de priorité, aucun schéma d'itinéraire. C'est de la magie...

Il se signa.

Zut, un Néo-Catholique certainement. Ils n'étaient pas si nombreux à Kamenepolis, pourquoi avait-il fallu que celui-là embarque dans son train privé ?

— Le Froid est l'œuvre du Diable qui pour se moquer de nous a créé ses propres créatures, les Roux, les Hommes du Froid. Elles n'existaient pas autrefois quand les Glaces n'étaient pas encore sur

la Terre. Cet enfant est l'émanation du Diable et je ne suis pas forcé de rester à bord de ce train en sa compagnie. Il y a dans les contrats que nous signons une clause d'immoralité. Nous ne sommes pas tenus d'exécuter certaines choses si nous pensons qu'elles vont à l'encontre de notre morale. J'estime que cet enfant qui appartient au démon...

— Vous êtes libre de quitter le train, fit Yeuse ironique. Nous ne vous retenons pas, mais si vous restez gardez vos paroles et ne jetez pas la panique dans les esprits.

Elle désigna les Roux.

— Ces gens-là sont rassemblés pour fêter déjà une chose très belle, très émouvante. Vous devriez avoir honte de vos sentiments médiocres. Jdrien va revoir enfin sa mère. Sa mère morte mais intacte et j'estime que c'est un événement merveilleux. Je ne pense pas qu'il soit un Dieu et lui-même ne le croit pas. Ni Dieu ni démon, ajouta-t-elle à l'adresse du chef de train. C'est un enfant, un tout petit enfant. Je vous demande, sinon de la tendresse pour lui, du moins un peu d'indulgence.

— Vous pouvez compter sur nous, dit soudain le mécanicien du convoi, un garçon malingre au visage ingrat.

Il se nommait Wark et passait pour un technicien de génie.

— Je vous remercie, dit Yeuse.

— Nous restons sur cette voie de garage ?

— Nous attendons ce que l'enfant va faire. Je ne suis au courant de rien. Comme vous, j'attends.

Elle se retourna et vit que Pavie était dans l'embrasure de la porte. Il la suivit jusqu'au salon où elle se jeta sur un divan.

— Z'avez été dure avec le personnel. C'est pas parce que le chef de train est un Néo qu'il faut estimer que le reste est hostile. Moi aussi j'ai peur. Je connais la magie, moi... Je sais où ça peut mener des fois... On croit faire lever le soleil à l'est et il apparaît à l'ouest pendant huit jours et fout tout en l'air, menace de noyer le reste de l'humanité.

Les yeux soudain grands ouverts, Yeuse comprenait enfin :

— Vous seriez...

— Oui, Madame Yeuse, je le suis. Je fais partie de ces fous du Soleil, des Rénovateurs... Je suis un démon, moi aussi... Tout juste bon à égorger et à jeter dans un foyer de locomotive, comme ça s'est passé dernièrement dans certaines stations.

— Jdrien le sait-il ?

— Sûr qu'il est au courant. On était faits pour être ennemis tous les deux et vous voyez bien. Moi, maintenant, je ne sais plus. Il faut attendre tranquillement.

Yeuse soupira :

— J'aimerais avoir votre philosophie.

Elle sourit malgré elle. Ce vieux fou s'imaginait avoir fait réapparaître le soleil par ses invocations sans savoir qu'un groupe de savants avec ses appareils était seul à l'origine de ce phénomène. Du moins elle le pensait. Mais Jdrien, lui, pouvait agir sur les objets et les êtres. Pourquoi pas les incantations d'un vieux fou comme Pavie ?

— Ça risque d'être long, dit-il... Les Roux ne sont certainement pas tous arrivés pour la cérémonie et, ça, le fiston doit le savoir.

CHAPITRE XII

La Nouvelle Basilique Saint-Pierre se dressait orgueilleusement bien au-delà du dôme transparent de la ville et sa flèche principale paraissait vouloir égratigner le ciel croûteux. C'était la seule ville qui échappait aux lois des Accords de NY Station par ses constructions fixes en glace. Outre la basilique il y avait plusieurs églises ainsi conçues, des bâtiments divers. Mais le long des quais urbains on trouvait les mêmes maisons mobiles qu'ailleurs.

— C'est une ville riche, dit Leouan en désignant les vitrines de ce quai qui traversait la Nouvelle Rome dans toute sa longueur.

Vatican était un mélange de bâtiments fixes en glace et de matériel pouvant rouler. Le palais du pape était sobre mais très vaste et on avait

reconstitué en partie la célèbre place Saint-Pierre pour les pèlerins qui accouraient de partout.

Lien et Leouan venaient de visiter la basilique et surtout la célèbre crypte des Papes glaciaires dans le sous-sol. Les corps des pontifes étaient conservés dans des tombeaux de glace transparente. Le premier de la liste était un certain Pie XV élu pape en 2080, mort en 2088. Il avait eu dix-sept successeurs et le pontife actuel était Léon XVIII. Le guide leur avait expliqué qu'il y avait eu quatre papes entre le moment où les Glaces commencèrent à envahir la terre et l'élection de Pie XV mais qu'on n'avait jamais retrouvé leurs corps et qu'on ne possédait guère de renseignements sur eux.

— C'était l'époque de la Grande Panique et l'Église était dispersée, ne pouvait faire front à toutes les agressions, climatiques et humaines... Des papes imposteurs essayaient de profiter de la situation pour rassembler autour d'eux de pauvres crédules qui les nourrissaient, les chauffaient et subissaient leurs lois iniques, devaient satisfaire leurs caprices, leurs vices. Ce fut un temps très confus. Lorsque Pie XV fut normalement élu en 2080 il ne restait plus que trois cardinaux survivants. Ils avaient formé des prêtres, nommé des évêques mais le collège n'était plus que de

vingt membres. Néanmoins, ils représentaient l'Église dans son éternité.

Rien que pour retrouver l'emplacement de Rome on avait dû attendre l'an 2118. Le corps du premier pape avait été conservé ainsi que ceux des suivants. On creusa pour retrouver l'ancien Vatican et on construisit le nouveau exactement à la verticale.

— Pie XV a été canonisé dès que l'emplacement fut découvert car il avait laissé un message qui donnait la position de la vieille Rome.

Leouan, une fois dehors, lui demanda s'il espérait toujours accéder aux secrets du Vatican pour connaître la véritable origine des Roux.

— À moins de devenir évêque et cardinal, je ne vois pas comment faire sinon, se moqua-t-elle.

— Ceci n'est qu'une première visite. Je reviendrai plus tard. Il doit exister des failles, des possibilités.

— Pourquoi soupçonnes-tu les Néo-Catholiques de dissimuler les secrets des Roux ?

— Dès le début ils m'ont aiguillé sur une fausse piste, celle du savant généticien à moitié fou. Il aurait conçu ses créatures un peu au hasard avec des erreurs, des monstruosité.

— Mais, dit Leouan, il existe des monstres,

surtout les garous. Nous en avons dans le grand nord de la Zone Occidentale. Des chiens à tête d'homme avec des mains au lieu de pattes, des êtres encore plus impressionnants.

— Lorsque je recherchais l'ancien laboratoire de ce professeur fou j'ai rencontré de telles créatures, mais je me demande si je n'ai pas été victime des Néo-Catholiques, des missionnaires. Ils m'avaient peut-être fourni des vivres qui contenaient des hallucinogènes. J'ai trouvé l'ancien labo alors qu'ils l'incendiaient sous prétexte qu'une nouvelle religion pouvait se répandre à partir de cet emplacement.

— Tu ne les crois plus ?

— Ils m'ont masqué la vérité, m'ont habilement manipulé. Non seulement moi, mais aussi le lieutenant Skoll qui vit dans votre territoire désormais, et l'ethnologue Harl Mern dont je t'ai déjà parlé.

— Tu es sûr de ce dernier ?

— Mais oui. C'est un brave homme qui a été persécuté et qui...

— Peut-être cherchait-il à rentrer en grâce.

— Il travaillerait pour les Néos ?

Ils approchaient de leur hôtel, un train fabuleux de confort et d'extravagance avec des patios

fleuris, des piscines, des restaurants. Un train qui malgré ses roues n'aurait jamais pu rouler sur un réseau. Les Néo-Catholiques en prenaient à leur aise avec les Accords.

— Je meurs de faim. Il y a plein de religieux ici et ils louchent sur mes formes. Tu crois qu'ils observent vraiment le vœu de chasteté ?

Ils se rendirent au bar où l'on servait de l'alcool, n'importe quel alcool pourvu que l'on puisse payer. La Nouvelle Rome rapportait environ la moitié du budget de Vatican. Une excellente affaire. Les fidèles ne lésinaient jamais. Certains préparaient ce voyage depuis toujours et dépensaient en huit jours les économies de toute une vie.

— Je veux avoir une idée précise de l'administration du Vatican afin de ne pas frapper à n'importe quelle porte.

— Qu'as-tu à offrir ?

Lien Rag sourit et avala sa vodka coupée d'un jus de citron. On disait que les serres de la ville étaient merveilleuses et couvraient des kilomètres carrés. Des centrales nucléaires installées au cœur des glaces pour un refroidissement meilleur fournissaient l'énergie mais le bruit courait que l'une d'entre elles avait surchauffé et s'était

enfoncée à travers les centaines de mètres de l'inlandsis.

— Je peux leur ouvrir les portes de la Compagnie de la Banquise ; les faire reconnaître par Lady Diana.

— Tu es sûr de ça ? Lady Diana est-elle d'accord ?

— Tout peut se négocier.

— Ils ne vont quand même pas te révéler ce qu'ils cachent depuis des siècles avec une persévérance troublante.

— Je n'irai pas droit au but. Je ruserai mais je finirai par approcher de la vérité. Il y a des archives quelque part, une mémoire, qu'elle soit composée de livres, documents, bibliothèques ou d'enregistrements sur microprocesseurs, bandes magnétiques ou disques. S'ils ont retrouvé l'ancien Vatican ils disposent de tout cela.

— On peut visiter précisément. Il y a des trains de pèlerins à heures fixes. On passe la journée là-dessous à visiter le tombeau de Saint-Pierre, les basiliques ou les musées.

— Mais comment sais-tu tout ça ?

Elle lui fourra un prospectus sous le nez et il le lut avec attention.

— Tu crois que notre secret est là-dedans ? fit Leouan, lui rappelant qu'elle avait du sang de Roux dans les veines.

CHAPITRE XIII

L'attente se poursuivait. On avait dépassé le milieu du jour. La lumière crépusculaire apparaissait vers huit heures pour s'obscurcir vers quatre heures. Yeuse n'en pouvait plus, ne supportait plus que Pavie continue à boire son café d'orge et à tailler des morceaux de pain et de fromage de chèvre. Il trayait celle-ci régulièrement mais il était le seul à manger de ces fromages avec Jdrien. Les autres les trouvaient trop forts.

— Il n'a rien mangé, rien bu, il est peut-être malade.

Pavie fit claquer ses mâchoires. Il était si édenté que ses gencives produisaient un bruit mou déplaisant.

— C'est la purification. Comme dans le grimoire.

— Le diable a besoin de pureté, ricana Yeuse.

— Z'allez pas vous mettre contre moi à votre tour. Pour réussir certains charmes, vaut mieux être à jeun et léger, au bord de l'évanouissement.

Yeuse se leva, fixa le corps de Jdrou sur sa peau de phoque, le demi-cercle des Roux. Combien avaient réussi à traverser la grande banquise ? Le Kid lui avait écrit que vingt mille Roux avaient quitté Kamenopolis un beau matin. Combien en restait-il maintenant après trois mois de marche ? Dix mille ?

— Il se prépare, sûr, et il va sortir... Vous connaissiez sa mère ?

— J'aurais pu la connaître. Je vivais dans la même concession qu'elle.

Une rivale. Ce n'était qu'une rivale et, lorsqu'elle avait compris le sentiment de Lien Rag pour cette Rousse, Yeuse s'était éloignée. Avec le cabaret *Miki*, Miele, le Kid qui n'était alors que le Gnome et faisait rire les clients en faisant mine de s'accoupler sur scène avec les filles nues.

— Toujours pas de train, grommela Pavie. On dirait qu'y z'ont tout arrêté d'un bout à l'autre. Même pas de voiliers des rails. Y en a pas mal dans le coin qui chassent le phoque et la baleine. Même que j'ai vu un reportage dans un vieux magazine et

que je me disais que puisqu'on allait sur la banquise on en verrait peut-être des tas.

— Écoutez.

Dans le wagon il y avait un bruit léger qui paraissait venir de la cabine de Jdrien. Elle était sûre que l'enfant venait de sortir dans le couloir et qu'il se dirigeait vers le sas de sortie. Il passa devant la porte du salon mais ne marqua pas la moindre hésitation. Pavie alla coller son nez rond au hublot et commença de respirer bruyamment. En fait, son souffle faisait du bruit en frappant la vitre épaisse, mais il devait être très ému.

— Voilà fiston. Il est sur la glace. Z'inquiétez pas pour lui. Y porte une fourrure épaisse et des bottes fourrées. Comme y peut se balader à poil par presque zéro c'est suffisant. Vous ne voulez pas regarder ?

Yeuse essuya ses yeux et s'approcha. Minuscule, il était minuscule et il marchait sans hâte vers la morte.

— Ben alors, renifla le vieux... J'espère que la glace l'a gardée intacte... Des fois y a des pressions, des mouvements... C'est pas toujours beau à voir.

— Elle était belle et l'est encore, d'après ce que je sais.

— Mais comment y sait que c'est sa mère ?

Il n'obtint pas de réponse. Jdrien approchait du cadavre, ralentissait. Il en fit lentement le tour.

— R'gardez les Roux.

Ils se prosternaient tout simplement. Yeuse aurait souhaité ne pas voir ce spectacle. Il la gênait, lui paraissait indécent.

— Pas croyable, commentait Pavie en mordillant ses joues, ce qui les rendait encore plus creuses. Ce petit merdeux qui s'amène et dix mille espèces d'animaux à deux pattes qui se foutent à plat ventre, qui n'en bougent pas une, qui se feraient plutôt tuer sur place... Ça me fait mal au cœur, tiens... C'est vrai que ça me fait mal au cœur... Personne devrait s'agenouiller devant personne, si vous voulez mon avis.

Elle voulait lui dire de se taire, elle qui suspendait son souffle, qui étouffait d'émotion, d'angoisse et de tant d'autres sentiments.

— V'là qu'y s'assied. Va se geler son p'tit cul.

Jdrien était assis, leur tournant le dos, à côté de la morte. Yeuse avait l'impression qu'il avançait le bras vers le visage de Jdrou.

— Il la caresse ?

— Il a mis sa p'tite main sur ses cheveux... Tiens voila deux guignols qu'approchent.

Yeuse alla chercher des lunettes d'approche et regarda les deux Roux qui venaient de se relever et marchaient vers l'enfant assis. Elle reconnut Ram, le porte-parole du Dépotoir, parce que le Kid allait souvent lui rendre visite. C'était un vieil homme, trente à quarante ans, mais pour ce Peuple une sorte de patriarche. Il y avait un autre vieux avec lui, un manchot. Ils approchaient avec respect, s'inclinaient puis s'asseyaient de l'autre côté de la morte.

— V'là la conférence de presse, gouailla Pavie.

— Arrêtez de faire de l'esprit, répliqua-t-elle outrée.

— Scusez mais j'aime pas. Et quand j'aime pas je fais le pitre. Ça m'aide à digérer des trucs trop difficiles à faire passer.

— Et votre magie, elle passe bien alors ? fit-elle remarquer venimeuse mais le regrettant aussitôt.

— La Magie c'est pas une croyance... C'est une manière de connaître ce qui est confus, dissimulé. C'est notre façon de pénétrer dans les secrets. D'autres appellent ça la science, la foi, pour moi c'est la magie.

— Bon, d'accord, oubliez ça.

Ils étaient toujours là-bas, les deux vieillards et l'enfant. Et puis il y eut un autre Roux pour quitter

le demi-cercle des dix-huit mille.

— Qui c'est, ce pingouin ? L'a l'air plus jeune... Il vient au Conseil d'administration. C'est pas autre chose.

— La nuit tombe, frissonna Yeuse... On ne peut quand même pas laisser un enfant de quatre ans au-dehors par ce froid dans la nuit.

— Fait bien moins cinquante et paraît que la météo annonce du vent et par ici il doit souffler fort, le salaud. Voulez pas quelque chose ? Ne restez pas là, voyons. Y reviendra, y risque rien, y sont dix mille à le surveiller.

Il alla à la cuisine et trouva les autres silencieux, stupides. Mais la cuisinière avait les yeux pleins de larmes. Elle fit du café, prépara un plateau complet que l'ancien mineur rapporta dans le salon.

— On ne les voit plus.

— Juste des taches, dit le vieux. La fourrure blanche du fiston. Allez, mangez quelque chose et buvez du café. Je crois que la nuit va nous paraître longue.

— Vous croyez qu'ils vont rester ainsi jusqu'au jour ?

— C'est parti pour.

— Mais il est à jeun... Il va tomber malade et je suis responsable de...

— Hé, voulez-vous bien rester là. Z'allez pas courir là-bas avec un cache-nez et un Thermos de lait chaud.

Elle commença à se débattre et il eut le plus grand mal à la maîtriser. Puis elle se calma, se jeta sur le divan et ferma les yeux. Quand il vit qu'elle frissonnait, il prit une couverture en peau d'ours blanc et l'étendit sur elle. Elle la rejeta en disant que Jdrien n'avait pas le loisir de se vêtir plus chaudement.

— Y peut supporter le coup. Du calme.

La nuit commençait et elle allait être longue, effectivement. De temps en temps, elle ou Pavie allait essayer de voir quelque chose à travers le hublot mais en vain. La jeune fille vint demander si on préparait un repas comme prévu et Pavie répondit qu'il valait mieux le retarder de deux heures. Il alla voir la chèvre et la vache, les poulets, passa une heure avec les animaux avant de retourner dans le salon où il ramena l'odeur de l'étable.

— Je me souviens, dit Yeuse les paupières closes... Nous habitons une petite station bien pauvre avec mes parents. Il n'y avait même pas de

dôme mais une verrière qui laissait souvent passer le vent et le froid. Mes parents élevaient des vaches avec des cultures hydroponiques. Des casiers énormes sur des étagères et vingt ou trente étagères. Ça sentait comme maintenant... Le fumier de vache, le moisi... On ramassait chaque morceau de bouse pour en nourrir le digesteur. Gare à celui qui oubliait un peu de ces excréments. Déjà que le méthane était rare... Et en bout de ligne on recevait juste du courant électrique pour y voir un peu la nuit. Je ne me souviens pas avoir eu quinze degrés de chaleur et quinze cents calories à manger tous les jours. Mais ça sentait bon dans notre station-étable.

CHAPITRE XIV

Lorsqu'ils quittèrent La Nouvelle Rome, Lien Rag n'était pas mécontent de son séjour. Il avait pu visiter les fouilles au sol, voir que les musées, les bibliothèques étaient toujours en place, compris comment on pouvait y accéder. Mais une partie secrète n'était accessible qu'avec l'accord du pape lui-même. On disait que la plupart des secrets de l'humanité y avaient été regroupés depuis le début de l'ère chrétienne mais que certains documents avaient l'âge de l'humanité elle-même.

— On a toujours dit que certains mettaient en doute la Bible, les Évangiles et jusqu'à l'existence même du Christ.

— Tu ne pourras jamais y accéder, murmura Leouan.

Ils occupaient un compartiment privé dans ce train de luxe qui roulait vers Grand Star Station la capitale de la Compagnie. Lien Rag passait des heures devant son miroir à se demander si on ne reconnaîtrait pas son visage. Il avait laissé pousser sa barbe, et décoloré ses cheveux. Il y avait des années qu'il ne s'était pas rendu dans la grande ville mais appréhendait tout de même les premiers contacts.

— Si l'on retrouvait les papes disparus... Au moins Grégoire XVII qui était sur le Saint-Siège au moment de la Glaciation et qui a disparu peu après... Je suis certain que les Néo donneraient cher pour récupérer son corps.

— Ce serait une enquête trop longue, dit la jeune femme. Rends-toi compte. La Grande Panique, les foules, des millions de gens qui croyaient qu'au sud la température resterait clémente alors que la glace remontait également de l'Antarctique.

Le train fut immobilisé toute une journée en pleine solitude sans que personne daigne fournir une explication.

— Je constate que rien n'est changé, dit Lien Rag fataliste. La guerre justifie tout. Même un train aussi prestigieux que celui-là n'échappe pas à

la règle. Pendant ce temps, on fait circuler des rames privées de hauts personnages, des locos à priorité. Il n'y a qu'une poignée de très gros actionnaires qui se partagent le gâteau et agissent comme bon leur semble.

— C'est mieux qu'en Panaméricaine où une seule a le pouvoir.

— Oh, mais il y a des luttes intestines sauvages pour accaparer les places, les privilèges. De temps en temps on réunit les petits actionnaires, on leur en met plein la vue. Il arrive aussi qu'on en fasse disparaître. Les actions ne sont pas perdues pour tout le monde. Et la guerre explique tant d'accidents malheureux. Il arrive quelque fois qu'un train de petits porteurs d'actions s'égare dans la zone des combats.

Il avait appris que la Compagnie avait ouvert un front dans le sud, là où autrefois on trouvait la Turquie et la mer Noire. On avait attaqué les lignes sibériennes en espérant retrouver d'anciens gisements pétroliers. Depuis quelque temps les chercheurs en histoire, les rats de bibliothèques obtenaient des avantages fabuleux et Lien Rag comptait là-dessus pour pénétrer plus en avant l'histoire des Roux. Ces chercheurs ayant par hasard retrouvé l'existence des puits pétroliers

d'Arménie, la Compagnie avait décidé d'ouvrir un autre front, là où précédemment ne se déroulaient que quelques escarmouches peu meurtrières.

Ils virent passer les fameuses forteresses sur rail, la plus énorme devant mesurer un kilomètre de long sur deux cents mètres de large. Elle s'articulait très bien sur un réseau de vingt voies environ. Leouan était pétrifiée d'épouvante à la vue de ce monstre d'acier, de verre armé qui pointait ses missiles comme des dards menaçants. Des milliers d'hommes travaillaient à bord et deux moteurs nucléaires la propulsaient. On disait que chaque bâtiment de cette classe diminuait d'un degré la chaleur fournie aux habitants et de quarante calories leur ration journalière. Ils purent constater dans une station de moyenne importance qu'il n'y avait plus grand-chose à vendre dans les boutiques et que la viande fossile naguère interdite faisait son apparition. Mais elle était très chère.

— Je ne sais comment rejoindre Harl Mern. Pas question de poser des questions à droite et à gauche. Il me faudra peut-être des semaines pour glaner une information. À moins qu'il ne soit devenu un homme public et célèbre, ce qui m'étonnerait vu sa modestie. Il pourrait diriger un zoo, s'il en existe encore. Possible que les gens

aient dévoré les animaux qu'ils contiennent... Je plaisante mais la situation me paraît catastrophique.

On voyait non seulement des enfants mais des adultes mendier le long des quais. Certains montaient dans les trains, proposaient une camelote sans valeur, des souvenirs hideux imitant les antiquités extraites du sous-sol glaciaire.

— Il a été aussi chargé d'examiner les Roux que l'on capture pour les envoyer sur les toits des villes.

— Il y en a toujours, dit Leouan.

Lorsqu'elle avait vu ses frères de race occupés à gratter la glace sur les dômes et verrières, elle l'avait mal accepté. Ils paraissaient très misérables, très faméliques. Leur fourrure virait au marron sale et beaucoup étaient atteints d'une sorte de pelade certainement due à la malnutrition et à des parasites internes.

— On les pourchasse pour utiliser leurs muscles mais on ne les nourrit pas convenablement.

— Je sais qu'ils sont au-dessus de moi, disait-elle, et je n'arrive pas à l'oublier.

On approchait néanmoins de la capitale avec des arrêts prolongés en pleine solitude ou dans des voies de garage des confins, près de la partie

verticale des dômes ou des coupoles. La chaleur y était inexistante et il faisait facilement moins dix dans ces faubourgs. Les gens y étaient hâves, hallucinés, et peu après les petits vendeurs à la sauvette, les mendiants arrivaient pour assiéger le train de luxe immobilisé. Le personnel veillait et défendait l'approche des sas avec des lances à eau chaude. Mais il y avait toujours deux ou trois malins pour se faufiler. Ils vendaient souvent une boisson chaude baptisée café et qui avait un goût bizarre. Parfois ils s'offraient eux-mêmes sans hésiter. Une fillette leur fit des propositions effarantes, les supplia de la cacher dans leur compartiment jusqu'à Grand Star Station.

— Là-bas je gagnerais dix dollars par jour, dit-elle. Ils cherchent des filles de mon âge pas encore nubiles. Si vous me gardez, vous ne paierez rien et toute la nuit vous pourrez m'utiliser à tour de rôle ou en même temps.

Lien Rag lui donna dix dollars mais elle partit furieuse. Elle voulait gagner G.S.S. et, sans la protection d'un couple qui pouvait passer pour ses parents, n'y parviendrait pas.

La fois suivante on fit pénétrer le train dans une sorte d'enclos protégé par de l'épais grillage pour éviter les bandes de solliciteurs et de prostitués.

Même au wagon-restaurant de ce train ils ne trouvaient plus tout ce qu'ils désiraient. Le pain, la viande manquaient une fois sur deux, le café était clair, infect et on ne pouvait vraiment manger que des produits à base de soja ou de la viande fossile.

— Y a-t-il eu des révoltes ? demandait Leouan en désignant des quais aux maisons mobiles saccagées.

Des vitrines avaient éclaté et les blindés de la Sécurité devenaient plus nombreux.

— Nous aurons des contrôles rapprochés, disait Lien, et je risque de ne pas toujours passer au travers.

— Tu as connu beaucoup de gens dans cette grande ville ? demandait Leouan.

— Encore assez.

— Des filles ? Yeuse est en Panaméricaine mais il y en a eu d'autres, n'est-ce pas ?

Il y avait eu Floa Sadon, la fille extravagante du gouverneur de la 17^e province. Lien Rag avait failli l'épouser et avait vécu avec elle dans le palais paternel de River Station où il avait découvert des documents sur les Roux dans la bibliothèque. Des faux, bien sûr, mais à cette époque il l'ignorait. Floa Sadon était une fille dangereuse, nymphomane. Un jour elle avait même séduit

Yeuse et s'était entichée d'elle.

— On nous dit toujours que nous approchons de Grand Star Station, mais j'ai plutôt l'impression que nous tournons autour comme s'il était impossible ou interdit d'approcher la capitale pour le moment.

Il devait y avoir quelque chose dans ce goût-là car le personnel du train ne savait plus comment justifier leur retard. Ce train de pèlerins fortunés aurait dû déjà arriver depuis quatre jours et il flânait d'une voie de garage à une station perdue en bout de réseau secondaire.

Dans une de ces petites stations à la verrière baroque qui enchantait Leouan ils découvrirent que les gens étaient aussi démunis que dans les grands centres. Ils produisaient soja, légumes secs et viande de porc mais, s'ils ne crevaient pas de faim, ils étaient loin d'être prospères. Les réquisitionneurs de la Compagnie devenaient féroces et exigeants, ne cessaient de rappeler aux fermiers qu'il y avait la guerre, que d'autres souffraient sur les différents fronts.

Le chauffage était réduit à presque rien puisque tout le méthane produit par fermentation organique servait exclusivement à maintenir les serres hydroponiques et les étables à bonne

température. C'était tout juste si on avait assez chaud pour transformer la glace en eau courante.

Dans un petit restaurant qui servait une nourriture simple mais abondante, les passagers et le personnel se gavaient avec entrain, néanmoins ils durent garder leurs fourrures tout le long du repas.

— Il y a cinq ans, disait le patron, on travaillait en bras de chemise et la petite centrale charbonnière de la station voisine nous alimentait. Maintenant on ne sait même plus où part le courant.

— On se croirait presque en Patagonie, disait Leouan, quand Lady Diana a commencé à suspendre la fourniture du courant.

— Toujours cette folie ici ou là-bas.

Enfin ils pénétrèrent dans G.S.S. et apprirent que pendant deux jours des soldats révoltés du centre mobilisateur avaient refusé d'embarquer pour le front et que toute la ville avait été mise en état de siège. On n'avait pas hésité à quadriller les rues et à abattre une douzaine de recrues pour démoraliser les autres. Puis on les avait entassés dans des wagons à bestiaux à peine climatisés, en général on prévoyait cinq degrés pour les rennes par exemple, et on les avait envoyés on ne savait

trop où.

— La guerre tourne mal. Les Sibériens sont plus combatifs, paraît-il, et la Transeuropéenne répand le bruit que la Panaméricaine leur fournit du ravitaillement et des armements.

En descendant du train de pèlerins, Lien Rag connut quelques minutes difficiles. Dès qu'il passait près des gardes de la Sécurité Militaire il avait l'impression qu'ils le suivaient du regard. Il y avait des contrôles, mais on les traita avec respect grâce à leur passeport.

Ils trouvèrent un hôtel moyen pas trop onéreux. Lien était réellement chargé d'une mission exploratrice commerciale par le Mikado mais les crédits n'arriveraient que plus tard et restaient limités à un million de dollars.

— Regardez aussi si vous trouvez des antiquités rares, lui avait demandé le gros pacha.

Dès le lendemain il essaya d'établir un programme avec des priorités.

— D'abord retrouver ton ethnologue, je suppose, dit Leouan. Tu penses qu'il en est arrivé aux mêmes conclusions que toi sur l'intoxication des Néo-Catholiques ?

— Je l'espère.

— Il faut remonter jusqu'au dernier endroit où

il a été vu.

— Siding Station, un camp de regroupement pour les Roux capturés. Il est possible que ce camp existe encore. Il dépendait du gouverneur de la 17^e région mais j'ignore si Sadon est toujours en place. Il avait un grand nombre d'ennemis et trafiquait sur tout, notamment sur les Roux.

— Tu peux toujours téléphoner anonymement. Ou veux-tu que je le fasse en me faisant passer pour une parente par exemple ?

— C'est peut-être une bonne idée. Mais auparavant je vais essayer d'aller au zoo. Peut-être que là-bas on pourra me renseigner efficacement.

— N'oublie quand même pas ta mission commerciale et ton correspondant de Kross Station.

— Je sais qu'il ne m'attend pas si tôt. Je dispose donc de quelques jours pour retrouver Harl Mern.

CHAPITRE XV

Yeuse se réveilla brutalement vers deux heures du matin, ne comprit pas ce qu'elle faisait dans le salon avec le vieux Pavie qui dormait la bouche ouverte, renversé dans un fauteuil. Puis elle se souvint, se leva en toute hâte et se précipita vers la cabine de Jdrien. La couchette était vide et elle s'agenouilla devant en pleurant.

— C'est de la folie, gémit-elle, ils ne comprennent donc pas que c'est un gosse.

Réveillé en sursaut, le vieux mineur de fond la rejoignit et l'aida à se relever avec beaucoup de gentillesse, la ramena, la fit se coucher et la couvrit avec la fourrure blanche.

— Voulez-vous boire quelque chose ? Je peux aller préparer un peu de lait bouillant. Ça calme

énormément.

— Ils vont le tuer.

— Ne vous inquiétez pas. Y sont avec lui et y veillent sur sa santé au fiston. Z'avez qu'à prendre patience.

— Ils ne savent pas ce que c'est que le froid. Ils peuvent supporter un moins cent degrés sans même frissonner. Lui peut mourir à cause de ce sang d'Homme du Chaud qui coule dans ses veines. Il n'a pas autant de cryohormones qu'eux, son métabolisme basal...

— Scusez, mais vous devenez difficile à suivre... Je suis qu'un pauvre mineur réformé qui va aller vous chercher du lait chaud. À moins qu'un peu de vodka...

— Non, rien... Je voudrais aller là-bas.

— On n'est pas invité, savez ?

— Juste s'approcher.

Pavie hocha la tête. Il n'était pas très emballé, d'autant plus que le vent commençait à souffler en tempête. Quatre à cinq cents mètres à faire dans ces conditions pouvaient se transformer en tragédie.

— Je vous en prie, venez... On va enfiler des combinaisons isothermes par précaution. Je veux

quand même me rendre compte.

— Bon, d'accord, en route pour l'enfer.

C'était l'enfer. Le vent était tel qu'ils durent descendre de l'autre côté pour éviter qu'il ne s'engouffre dans le sas et ne le bloque. Ils furent ensuite repoussés une fois le dernier wagon dépassé.

— Croyez-moi, c'est pas la peine d'essayer... hurlait le vieux dans les écouteurs. On va avancer de deux pas, reculer de huit et nous faudra toute la nuit pour aller jusqu'à eux... Le vent n'est pas loin des deux cents maintenant. Regardez le train comment qu'y se balance.

Elle dut se rendre à l'évidence et ils retournèrent dans le salon. Le vieux se servit une vodka et timidement elle lui en demanda. Il la lui apporta jusqu'au divan.

— Que veulent-ils, qu'il les suive ?

Pavie devait avoir réfléchi à cette question car il répondit plus rapidement qu'à l'ordinaire.

— À mon avis certainement pas. Un Dieu qui se balade avec vous c'est plus un Dieu, pas vrai ? C'est un copain, le petit gars comme tous les autres petits gars... Si le fiston y veut garder son auréole de mystère, faut pas qu'y suive ces rigolos à fourrure. Devrait réapparaître de temps en

temps, à l'économie. Un coup oui un coup non un coup je te vois un coup je t'espère... Un an ou deux puis deux ou trois apparitions successives puis à nouveau le vide, le désert... Si j'étais Dieu, tiens comme je les ferais mariner, mes fans... Y aurait de quoi se marrer, j'vous le dis.

Il comprit qu'il choquait Yeuse et se tut.

— Vous n'y croyez pas, à son origine divine ? demanda-t-elle un peu plus tard.

— J'vous l'ai dit, pas tellement. Y a comme une magouille dans tout ça et pour moi quelqu'un a intérêt à ce que ça se passe comme c'est en train de se passer. Le fiston y peut diriger un train n'importe où en se foutant pas mal des interdictions. Y peut lire dans votre cerveau, vous envoyer même une petite douleur au besoin ou vous en calmer une... Moi, y sait me faire du bien au rhumatisme. Mais c'est pas un Dieu ni un Enfant-Dieu. Il est au-dessus de nous mais parce qu'il a des dons... Faudrait peut-être chercher chez les Roux. Doit y en avoir d'autres mais comme ils vivent dans des conditions pires que des animaux faut pas s'étonner qu'on le sache pas. Le fiston l'a été élevé par des gens du Chaud, choyé, bien nourri. On lui a refilé pas mal d'amour, de confiance, et peut-être bien aussi des éléments

nutritifs qui leur manquent aux autres, ceux du Froid. Et voilà que son cerveau sort de son sommeil paresseux... L'a suffi de tout rassembler pour et le miracle s'explique.

Yeuse hochait la tête, impressionnée.

— Vous pourriez bien avoir raison.

Une rafale secoua le wagon avec une telle force que la bouteille de vodka bascula, mais Pavie veillait et la rattrapa au vol.

— Ouais, se pourrait bien. Y a pas mal de temps que je fricote ça dans mon crâne, savez ?

CHAPITRE XVI

En quatre ans, beaucoup de choses avaient changé et le despotisme de la Compagnie ne se dissimulait plus sous la bonhomie d'autrefois. Les gardes de la Sécurité Militaire semblaient toujours sur le qui-vive, prêts à intervenir brutalement. Les Cheminots choyés par le conseil d'administration multipliaient les arrogances et imbus de leurs privilèges, bien nourris, bien chauffés, considéraient le reste de l'humanité comme des sous-hommes.

Malgré son titre de la Mikado Company qui le mettait sur le même pied que les autres ambassadeurs, le glaciologue avait un mal fou à s'imposer, à obtenir des rendez-vous, des sauf-conduits. Par exemple l'accès de Kross Station devenait une affaire d'État. On ne comprenait pas

qu'il veuille se rendre dans cette station où se tenait le plus grand marché aux bestiaux de la Transeuropéenne. On y traitait surtout les rennes élevés tout autour dans des stations-étables immenses. L'administration considérait Lien Rag avec méfiance, comme s'il complotait de racheter toute la viande sur pied disponible pour l'expédier à l'autre bout du monde.

Il avait pu avoir son correspondant Joy Norvik au bout du fil. Ce négociant en gros importait de la viande et de l'huile de baleine pour les vendre à des conserveries. Lorsque Lien Rag lui fit part de ses difficultés, il observa sur-le-champ un silence prudent puis affirma vaguement que tout s'arrangerait très vite.

— Je vais téléphoner aux Services du ravitaillement. Vous verrez, ils comprendront l'importance de votre voyage.

La Compagnie ne faisait aucun effort pour cacher les exactions de sa Sécurité Militaire ou de sa Police des chemin de fer et en contrepartie elle déployait une grosse propagande pour ses réalisations les plus surprenantes. Ce qui ailleurs était soigneusement caché, comme la fabrication de bâtiments de guerre, le gaspillage de l'énergie et de la nourriture dans certains conflits intérieurs

ou aux frontières était ici expliqué avec un triomphalisme déconcertant.

Un soir Leouan rentra profondément bouleversée et lui apprit ce qu'elle-même venait de découvrir :

— Siding Station, ce camp de concentration pour les Roux, tu disais qu'il était difficile de s'y rendre et qu'on ignorait même son emplacement ?

— Il y a quatre ans c'était ainsi.

— C'est devenu le plus grand marché-gare pour Roux non seulement de la compagnie mais peut-être de la planète. N'importe qui peut aller choisir ses sous-hommes. À la condition qu'il en achète au moins six et qu'il indique à quel usage il les destine. On dit qu'il y a eu là-bas jusqu'à cent mille Roux. Ils vivraient dans des parcs en plein air, des parcs comme ceux des bestiaux bien sûr. On leur distribuerait entre douze et quinze cents calories de nourriture. Ce qui m'étonnerait puisque ce n'est même pas la ration journalière des Hommes du Chaud. On mélangerait des produits génésiques pour accélérer les accouplements. En fait c'est un véritable centre d'élevage avec un service vétérinaire très important qui veille à la bonne santé générale, on vient de partout acheter des Roux. Même de Zone Occidentale. Mes amis de ce

territoire arrivent chaque mois pour acheter une centaine de Roux des deux sexes qu'ils ramènent chez eux pour les libérer bien entendu.

— As-tu entendu dire qu'Harl Mern était mêlé à ce trafic officiel ?

— J'ai pu consulter une liste du personnel... Il n'y figure pas. Nous devrions aller là-bas.

Lien Rag ne cacha pas ses réticences.

— J'irai seul, dit-il.

— Tu as peur de mon émotion ? Je suis assez endurcie pour la maîtriser. Chaque jour je les vois là-haut, faméliques, exténués, à bout de force.

Elle pointait son doigt vers le plafond de leur chambre-cabine et parlait assez fort.

— Je t'en prie, dit-il. On peut t'entendre à côté. Nous ne sommes sûrs de rien depuis que nous logeons dans cet hôtel. J'ai dû fournir mon adresse exacte chaque fois que j'ai rempli des formulaires et ils peuvent avoir placé des micros.

— Je veux aller là-bas.

— Je vais demander deux sauf-conduits.

On les lui accorda plus facilement que pour Kross Station mais il refusa de signer l'engagement d'acheter au moins six Roux adultes des deux sexes.

— C'est juste pour ma documentation, s'escriyait-il à expliquer au chef de service des autorisations de circulation, un cheminot Maître-Aiguilleur. Je veux visiter ce marché-gare. Ma mission est surtout exploratrice.

— Vous avez des Roux dans votre compagnie ?

— Non, mais il est possible que nous en ayons besoin, mentit Lien Rag.

— Pourtant, je crois savoir que votre voisine, la Compagnie de la Banquise, accueille les tribus et les considère même comme des habitants comme les autres.

— Pour l'instant je suis représentant de la Mikado, pas d'une autre compagnie.

— Voulez-vous repasser cet après-midi ?

Finalement il obtint les sauf-conduits à titre exceptionnel sans engagement d'achat mais on lui fit comprendre que c'était tout à fait inhabituel et qu'il ne pourrait récidiver.

Le même jour il retourna à la Sécurité Militaire pour obtenir l'autorisation de louer un loco-car pour ses déplacements privés. Le lieutenant qui s'occupait de son dossier était terriblement tatillon. Il ne comprenait pas que ce M. Cadwell, puisque tel était le nom d'emprunt de Lien Rag, ait besoin d'un véhicule personnel. Puisque de toute

façon il n'obtiendrait aucune boîte de priorité et devrait chaque fois obtenir un sauf-conduit à de rares exceptions près.

— Vous ne pouvez pas obtenir un vapeur. Un loco-car électrique ne vous avantagera pas. Vous serez soumis à la règle générale et vous passerez des heures, voire des journées à poireauter sur des voies de garage, sur des voies non prioritaires. On vous fera faire des détours quatre fois plus longs que la distance entre votre point de départ et votre destination. Les convois de marchandises, les convois militaires occupent la plus grosse part du trafic. Vous seriez mieux à bord de nos trains de voyageurs. Ils sont très confortables et de toute façon plus rapides qu'un loco-car.

Il souriait avec beaucoup d'amabilité.

— Les autres ambassadeurs ont compris très bien cette réalité quotidienne. Même l'ambassadeur de la Panaméricaine circule dans des convois de ligne. Il loue un wagon entier pour sa suite et est très satisfait de cette solution. Elle est même beaucoup moins onéreuse. Dois-je annuler votre demande ?

Lien Rag secoua la tête.

— Je la maintiens. Je désire un loco-car à vapeur et une boîte marron de priorité.

— Vous n'avez même pas droit à la rouge, soupira le lieutenant excédé.

Lien Rag se leva et appuya ses deux mains sur son bureau, se pencha. C'était un geste tellement inusité dans cette Concession, que le lieutenant tâta la présence de son pistolet à son côté droit comme s'il redoutait une agression.

— Vous ne devriez pas me décourager, lieutenant. Je peux servir d'intermédiaire pour vous fournir des centaines de milliers de tonnes d'huile de baleine et de viande également. Vous crevez de faim dans cette Compagnie, je m'en suis rendu compte, figurez-vous, et j'ai décidé de faire quelque chose pour vous tous, par sympathie, par esprit de solidarité. Nous vous achèterons des produits dont vous regorgez et qui ne sont ni stratégiques ni énergétiques et nous vous enverrons de la nourriture. Vous voudriez par votre intransigeance empêcher cette bonne affaire ?

— Je vous en prie, murmura l'officier. Ne vous fâchez pas, mais ce que vous demandez est vraiment impossible.

— Très bien, je vais m'adresser directement à d'autres personnages. Il se trouve que je dois rencontrer une actionnaire importante.

À peine avait-il lancé cette phrase stupide dans le feu de son exaspération qu'il la regrettait. Il n'était pas censé connaître une importante actionnaire, il pensait à Floa Sadon, et ne tenait pas à ce qu'elle le reconnaisse. Il y eut un silence gênant et il se rassit.

— Je vais voir ce que je peux faire mais je pense que ce sera long, dit le lieutenant pincé.

En sortant, Lien lut le nom de cet officier sur la porte car il ne parvenait pas à le retenir : Okhotskla.

Ils durent prendre un express pour River Station, capitale de la 17^e province où le glaciologue avait vécu. Il était nerveux en descendant sur le quai puisqu'ils devaient emprunter un autre convoi pour Siding Station.

Dans leur nouveau compartiment on regarda avec curiosité cette jeune femme qui accompagnait son mari au marché-gare de Siding Station. Il y avait deux acheteurs étrangers, un Africain de couleur blanche et un Australasien d'une petite compagnie familiale comme il y en avait dans la Fédération. Lorsqu'il sut que « John Cadwell » travaillait pour le Mikado, il devint très prolixe et ne cacha pas son désir d'être un jour embauché par le gros homme.

— Chez les Ludwig d'Australasie je ne m'occupe que de Roux et j'en ai ma claque. Je viens en acheter dix mille que je suis chargé de convoier jusque là-bas. Vous parlez d'une rigolade. Ils puent, ils ne supportent pas certaines nourritures... J'ai hâte de trouver autre chose. J'irais bien à Kamenopolis mais là-bas on considère ces animaux comme des humains et ça je ne peux vraiment pas l'encaisser. Si vous voulez, on peut déjeuner ensemble. Vous restez longtemps à Siding Station ?

— Non, certainement pas, dit Lien qui sentait que Leouan commençait à bouillir.

— Le Mikado ne trafique pas de Roux. Comment se fait-il que vous veniez ici ?

— Conscience professionnelle. Je me renseigne sur les possibilités offertes par la Transeuropéenne.

L'Australasien, il se nommait Monty, cligna de l'œil.

— Tous ces Roux qui fourmillent à l'est de votre concession, y a de quoi se remplir les poches. Vous savez qu'on les achète huit cents dollars ici ? À condition d'en prendre un très gros lot, sinon, c'est mille.

— Qu'en fait la Compagnie Ludwig ?

— Ils les revendent par petits paquets et jusque dans l'Antarctique.

Autrefois Siding Station avait été une très importante gare de marchandises qui avait peu à peu perdu de son utilité jusqu'à ce qu'on commence à y interner des Roux. Avec la guerre contre la Sibérienne on avait de plus en plus besoin des Roux pour toutes sortes de travaux. En même temps, les Hommes du Froid avaient commencé à désertir les toits des villes, les mines, les entrepôts d'ordures pour essayer de rejoindre leur nouveau pays, la Zone Occidentale. Il avait fallu les chasser pour les ramener de force sur leur lieu de travail. Le gouverneur Sadon avait alors utilisé cette ancienne gare de marchandises comme centre de regroupement. Et peu à peu la chasse aux Roux devenant encore plus efficace, on avait commencé à les vendre aux étrangers. Le secret féroce qui entourait l'existence de ce camp avait fini par tomber et son accès était ouvert dans des conditions bien précises, comme Lien avait pu le constater.

Sur les quais on ne se doutait de rien et le couple, pour essayer de se débarrasser de Monty, se rendit dans une cafétéria. Ils longèrent des boutiques où l'on vendait des objets fabriqués par les Roux, ce qui était une sorte d'escroquerie. La

plupart des tribus n'avaient presque pas d'objets usuels ni de tradition artistique à l'exception des mélopées qui servaient de mémoire collective.

Ils prirent un déjeuner puis se rendirent dans les grands tunnels transparents pour visiter les lots. Un véritable labyrinthe de tubes en plastique qui permettait d'aller dans les parcs où étaient entassés les Roux. Ils étaient vaguement classés par origine mais les plus beaux, ceux des zones lointaines de l'Arctique par exemple, étaient vers le milieu.

Une autre épreuve les attendait, celle du marchandage entre les acheteurs et les vendeurs, tous fonctionnaires de la Compagnie.

— Des maquignons, fit Leouan entre ses dents.

Lien était lui-même contracté, prêt à commettre une imprudence folle au moindre incident.

— Essayons d'aller au service vétérinaire, dit-il.

Tous les acheteurs y allaient pour vérifier l'état sanitaire des lots. Ils découvrirent avec horreur que depuis quelque temps on vaccinait les Roux contre la rage. Un bruit stupide avait dû courir qui risquait de ralentir l'empressement des acheteurs et désormais chaque spécimen était garanti protégé contre cette maladie.

— Une chance encore qu'ils ne puissent vivre dans le chaud, sinon ils seraient achetés comme esclaves domestiques, et on en ferait des bonnes, des hommes à tout faire, des nourrices, qui sait.

Au service vétérinaire, l'organigramme figurait sur un immense tableau et Lien Rag repéra le nom de Juan Serda qui était le grand patron du service.

— Je crois que Harl Mern m'en a parlé naguère dans une lettre. Oui, c'est bien ce nom.

— Tu vas aller le trouver, chuchota Leouan. Tu penses que c'est prudent ? Pourquoi un Australasien s'occuperait-il de cet ethnologue ?

Il y avait de gros risques à courir. Lien ne savait même pas comment son ami avait lui-même évolué. Peut-être que le vieux savant croulait sous les honneurs et le dénoncerait dès qu'il se présenterait à lui.

— Je vais risquer le coup. Je suis quand même une sorte d'ambassadeur, non ?

— Je ne te laisserai pas y aller seul, dit-elle.

CHAPITRE XVII

Ils attendaient d'être reçus par le directeur du service lorsque Monty, l'Australasien de la Ludwig, entra dans la salle d'attente et se précipita vers eux.

— Vous allez voir le grand manitou ? Qu'est-ce que ça veut dire ? La Mikado va faire comme les autres, trafiquer du Roux ?

Mi-plaisantant, mi-agressif, il finissait par les mettre mal à l'aise. Il s'était rendu compte que le couple le fuyait et devait penser qu'ils le snobaient.

— Je viens de vérifier mon lot. Mille d'un coup. Vous comprenez que je ne me presse pas. Je vais rester une semaine pour regrouper les dix mille dont j'ai besoin. Ils ont déjà essayé de me refiler des bêtes malades.

Leouan se pencha :

— Je croyais que vous achetiez des Hommes du Froid.

— Mais... Ah ! parce que j'ai dit bête. Vous êtes marrante, vous. Je parie que vous venez de la Compagnie de la Banquise où on les traite comme des hommes ? Non, mais vous avez vu où nous sommes ? Dans un centre vétérinaire. Dites-moi, si c'étaient des hommes il y aurait peut-être un médecin, non ?

Par chance, on vint chercher le couple pour les conduire chez Juan Serda, un homme encore jeune, empâté, aux joues bleues de son récent rasage. Il devait avoir du mal à paraître toujours rasé de près.

— Je suis surpris. Votre fiche m'apprend que vous n'êtes pas acheteur. Vous représentez une compagnie de l'Australasienne... Oui, c'est ça... La Mikado...

— Nous nous renseignons seulement, dit Lien Rag avec amabilité. Notre voisine a une population rousse et de ce fait nous en subissons forcément certains effets... Nous voudrions connaître un peu mieux ces Hommes du Froid.

— Oui, le relaya Leouan avec plus d'aisance. Nous ignorons tout de ces Roux. Avez-vous publié des études médicales, existe-t-il des documents

sur leurs mœurs, leurs habitudes, leurs règles de vie, enfin tout ce qui fait une ethnie primitive ?

Le vétérinaire les regarda avec une légère stupeur :

— J'ai pondu quelques rapports vétérinaires mais ils ne sont pas diffusés dans le public... Je peux vous en procurer un exemplaire mais je ne m'occupe que de leur santé. Ils arrivent souvent mal en point et mes équipes les remontent, s'occupent de les vacciner et de surveiller les femelles pleines. Nous avons un centre de mise bas aussi perfectionné qu'une maternité de luxe et dans ce camp le taux de mortalité infantile est à peine de huit pour mille, bien plus bas que pour les femmes.

— Vous n'étudiez pas leur comportement ?

— Nous ne sommes pas des ethnologues, si je puis utiliser ce mot.

— Il n'y a jamais eu d'études ?

— Écoutez, pendant deux ans un ethnologue travaillait ici. Il avait des théories tellement peu scientifiques que nous avons dû demander à la compagnie de le rappeler. Il considérait les Roux comme des êtres humains et sa façon de les traiter ainsi provoquait des troubles. Certains surveillants commençaient soit à avoir des scrupules, soit au

contraire à vouloir bousculer le vieux prof... Et les Roux flairaient ces dissensions et essayaient d'en profiter. Il fallait sévir, utiliser des calmants à haute dose. Nous avons même eu une tentative de révolte que nous avons calmée avec des seringues hypodermiques lancées avec des fusils à air comprimé.

Lien Rag s'efforça de ne pas poser tout de suite la question qui lui brûlait les lèvres. Il continua à interroger le vétérinaire sur les Roux. Lui demanda même si au besoin il accepterait de venir faire un voyage en Australienne pour discuter de ses propres expériences.

Juan Serda le regarda avec un sourire stupéfait :

— Mais je n'obtiendrais jamais l'autorisation de partir.

— Ce ne serait que pour quelques mois, tous frais payés bien entendu.

— Je comprends très bien. Mais puisque vous n'avez pas de Roux dans votre concession, je ne vois pas quel est votre problème, même si dans la concession voisine ils abondent. Que craignez-vous, une invasion ?

— En quelque sorte.

— Eh bien, capturez-les et revendez-les à la

Ludwig qui envoie son représentant jusqu'ici pour en acheter dix mille d'un coup. D'ailleurs je vous demande de m'excuser mais je dois maintenant recevoir ce M. Monty.

Ils se levèrent et au dernier moment Lien Rag demanda comme par hasard où il pourrait rencontrer le vieux professeur Harl Mern.

— Ce vieux fou, se mit à rire le vétérinaire. Il est extravagant mais très gentil dans le fond. J'ai dû, à regret, le faire partir mais je lui ai trouvé une bonne place auprès du gouverneur de cette province. Il fait des recherches historiques. Vous savez, c'est très à la mode chez nous et surtout d'une importance vitale. De cette façon on retrouve des stocks de matières premières, des mines, des puits de pétrole, des sources d'eau chaude... Nous avons trop négligé l'histoire préglaciaire.

— Ce vieil ethnologue est donc...

— À River Station dans le palais du gouverneur Sadon. Je pense que vous pourrez le rencontrer aisément. Il a tellement agrandi la bibliothèque du palais que celle-ci est énorme. Il a fait entreprendre des fouilles en différents endroits pour retrouver de très anciens gisements de livres. Ils arrivent parfois par train entier et toute une

équipe de scientifiques les trie.

— La bibliothèque est indépendante du palais, donc, fit Lien Rag soulagé.

— C'est-à-dire que, lorsque le palais roule vers une autre ville, la bibliothèque reste désormais sur place mais elle est dans le même coin que le palais.

Ils se retrouvèrent silencieux devant une bière dans la cafétéria du quai principal. Lien Rag réfléchissait aux dangers que représentait une visite à l'ethnologue, même si Harl Mern était resté fidèle à leur ancien idéal.

— Tu as des craintes ?

— Oui, la fille du gouverneur. Elle se souviendra de moi malgré cette barbe, cette couleur de cheveux et ma prise de poids. C'est une fille dangereuse.

— Donne un rendez-vous à l'ethnologue.

— Ne te fais pas d'illusions. Ce charmant vétérinaire, à la fin de la journée, se souviendra de notre conversation. C'est un fidèle de la Compagnie dont il défend les intérêts avec vigueur. Il va se demander pourquoi nous voulons voir Harl Mern et, à tout hasard, préviendra la Sécurité Militaire qui, elle, a un dossier accusateur contre le vieux prof. Ils le feront surveiller et lorsque je me présenterai ne manqueront pas

d'intervenir. Rapidement ils sauront que je suis Lien Rag, glaciologue de première classe condamné pour déviationnisme, désertion, fornication avec une Femelle Rousse et j'en passe.

— C'est moi qui irai voir le vieux monsieur.

— C'est aussi risqué pour toi que pour moi.

— Je peux toujours dire que je suis chargée de la question des Roux dans la Mikado. La réflexion de Monty tout à l'heure, m'accusant d'être originaire de la Banquise, peut expliquer la chose. Pendant que j'irai chez le vieux savant tu pourras conclure quelques affaires à River Station. Pourquoi ne pas demander à ton Joy Norvik s'il ne peut pas t'y rejoindre ?

Mais une mauvaise surprise les attendait à River Station. Ils ne pouvaient séjourner dans cette ville sans autorisation. Celle de se rendre à Siding Station ne suffisait pas. Ils devaient retourner à Grand Star Station et déposer une demande pour River Station. Ici la Sécurité ne pouvait rien faire.

Ils reprirent l'express pour la capitale et dans le fond de lui-même Lien Rag était soulagé d'avoir le temps de réfléchir avant cette visite à son vieux compagnon de clandestinité. Leouan, plus combative, n'était pas de son avis.

— Nous allons perdre un temps précieux. Imagine que cette visite que nous allons attendre peut-être huit jours ne donne rien, que feras-tu ?

— Je chercherai ailleurs.

— Tu n'as aucune nouvelle de Jdrien et il est impossible d'en obtenir depuis ici. Tu vas te ronger. Les Roux ont dû atteindre l'ancienne côte Ouest de la Panaméricaine. Que va-t-il se passer à partir de là ? La réaction de Lady Diana risque d'être brutale. Jdrien doit être attiré vers l'ouest, il doit, d'après ce que nous savons, percevoir des ondes, essayer d'entrer en communication avec les Roux. Lady Diana le capturera à nouveau. Elle n'est pas idiote, cette bonne femme et comprendra qu'il possède des pouvoirs extrasensoriels.

Une fois à Grand Star Station le portier du train-hôtel les avertit que le sauf-conduit pour Kross Station les attendait dans les bureaux du service de la Circulation. Il était trop tard pour s'y rendre ce jour-là.

Le lendemain, une fois le document en main, ils prirent le premier express pour le marché-gare des bestiaux mais comme naguère Lien Rag put constater que les mêmes retards s'accumulaient sur les réseaux. Et celui-là pourtant très vaste, on parlait de plusieurs centaines de voies, était

toujours saturé par les trains de marchandises, les convois militaires. Ils furent bientôt relégués sur une voie lente avec des arrêts multiples un peu partout. N'ayant prévu aucune provision, et le wagon-restaurant étant fermé faute de ravitaillement arrivé à temps, ils mouraient de faim parmi tous ces gens qui sortaient furtivement des aliments de leurs bagages.

Dans une station minuscule, un gamin leur vendit des sortes de beignets très gras et comme ils pensèrent trop tard qu'ils étaient faits avec de la viande fossile ils ne purent terminer le premier.

Une vieille dame assise en face d'eux parut en faire son régal et en échange leur prêta une couverture qu'elle prit dans son sac :

— Je suis prévoyante. Ils coupent toujours le chauffage sur ce réseau. J'emporte une couverture en surplus. Je la loue ou j'échange son usage contre quelque chose. Mes moyens sont très limités. J'ai un sauf-conduit pour aller voir mon fils qui a une bonne situation sinon... Là-bas je peux acheter de la poudre d'œuf et de la poudre de viande. Je fais du troc.

Elle leur tendit un sac en toile qui contenait des objets polis roses, bleus et jaunes.

— Ce sont d'anciens galets de bord de mer, fit

Lien qui en avait déjà remonté du sol lorsqu'il faisait des sondages.

— Exactement. Mon mari travaillait au fond, sur une ancienne plage d'un lac, je ne sais plus lequel, je m'embrouille dans ces noms anciens. Je les vends assez bien comme objets de décoration, mais si seulement j'avais des livres anciens. En ce moment c'est une folie. N'importe quel ouvrage même avec des photographies immorales. Des sommes folles.

Joy Norvik les attendait à Kross Station avec une draine personnelle, électrique, dotée d'une boîte de priorité rouge.

— Mais j'ai de la chance, dit-il jovialement.

Il leur fit faire un détour pour qu'ils voient les immenses parcs à bestiaux de la ville. Tout à fait comme ceux qui recevaient les Roux à Siding Station mais pour l'instant ils étaient vides.

— Ils se rempliront dans la nuit. Dans deux heures. Tout se vend selon le prix fixé par la Compagnie. Plus personne ne peut gagner correctement sa vie. Par contre, pour l'huile et la viande de baleine, pas de problèmes. J'aimerais bien qu'on multiplie les importations.

— Tout est possible, dit Lien Rag.

— La Mikado travaille en parfait unisson avec

cette nouvelle Compagnie de la Banquise ?

— Je peux vous obtenir des quantités accrues. La chasse va être intensifiée et vous pourriez signer un bon contrat.

— Je suis enchanté de votre visite, dit le grossiste, et quoi que vous souhaitiez je ferai le maximum pour vous le procurer. Pour l'instant le commerce du renne est fichu. L'armée a besoin de toute la production.

Joy Norvik possédait une très belle maison mobile et une famille nombreuse.

CHAPITRE XVIII

Ils attendaient la lumière du jour depuis deux heures. Yeuse avait fini par dormir un peu, mais la pensée de Jdrien la réveilla en sursaut. Pavie était à côté d'elle au hublot. La cuisinière avait apporté du café véritable, et du café d'orge, de quoi déjeuner copieusement mais ni l'un ni l'autre n'avaient faim. Chaque matin d'un jour glaciaire était une épreuve désespérante. Chaque goutte de lumière éclaircissait imperceptiblement la nuit mais il fallait attendre avant de distinguer des formes, découvrir la banquise bleutée.

— Je crois que je le vois.

— Non, disait Pavie. Il est beaucoup plus loin. C'est une boule de glace que le vent a laissée là.

Le vent soufflait avec moins de rage. Et d'autres gouttes de lumière délayaient la nuit. Yeuse se

souvenait de son effroi récent lorsqu'elle avait vu l'horizon saigner à l'ouest au moment où les Rénovateurs du Soleil essayaient de ressusciter l'astre.

— Cette fois je le vois. Il est toujours assis.

— Le conseil d'administration se prolonge.

— Comment a-t-il pu tenir aussi longtemps ? Il n'a pas mangé depuis trente-six heures et ne porte qu'une fourrure.

Pavie, malgré la fatigue de ses yeux, distinguait l'enfant, les deux vieillards et le jeune Roux assis sur la gauche. Il avait l'impression que la rencontre allait se terminer. Juste comme il le pensait, Jdrien se leva et vint s'agenouiller auprès du cadavre de sa mère. L'embrassait-il ?

— C'est chez nous qu'il a appris le baiser, dit Yeuse. Eux ne doivent pas embrasser.

— J'en sais rien, dit le Vieux, j'en ai jamais bien vu de près.

— Voilà qu'il revient. Enfin.

Pavie la retint.

— Pas de drame, hein. Ce qu'il a fait est normal pour lui. Ce que nous autres on pense c'est pas intéressant pour lui.

Elle fixa Pavie avec agacement puis inclina la

tête.

— C'est d'accord. Je pense qu'il voudra peut-être se baigner. Je vais remplir la baignoire.

— O.K. On fait comme si qu'on n'était pas au courant. Moi je vais me taper le déjeuner.

Il était en train de manger lorsque Jdrien entra dans la salle à manger et s'assit en face de Pavie.

— Salut, fiston, t'es de retour ?

— Donne-moi à boire.

— Du lait ?

Il lui servit un bol.

— Yeuse n'est pas là ?

— Elle prépare ton bain comme chaque matin.

L'enfant but son lait, prit une tranche de pain et de viande salée :

— Je vais me baigner.

Yeuse lui sourit en faisant un effort, le regarda se déshabiller et tâter l'eau.

— Trop chaud...

— J'ai pensé...

Puis elle fit couler l'eau froide sans terminer son explication. Il se fourra dans l'eau, commença à manger son pain et sa viande.

— Tu veux que j'aille chercher un plateau ?

— Oui, avec de la confiture, du miel et du beurre, du chocolat aussi.

Elle alla chercher tout ça à la cuisine. Le personnel s’y trouvait avec des yeux pleins de fatigue et de curiosité. Yeuse pensait qu’ils avaient tous mal dormi, certainement à cause de la présence de ces milliers de Roux. Peut-être aussi parce qu’ils étaient inquiets pour Jdrien, mais elle n’en était pas absolument persuadée.

— Elle était belle, dit Jdrien quand elle revint.

Elle posa le plateau à côté de la baignoire, prépara une première tartine.

— Elle l’est toujours.

— J’en suis heureuse, dit Yeuse.

— Je comprends que mon père l’ait aimée. Tu as vu les deux vieux, tu sais qui c’était ?

— Ram... Mais l’autre ?

— Celui à la main coupée, c’est Jdrui. Il était de la tribu de ma mère et c’est lui qui l’avait placée dans la glace après sa mort.

— Il a eu le temps ? s’étonna Yeuse. Je croyais qu’ils avaient été encerclés par les chasseurs. Ta mère a voulu se révolter et un de ces malfaisants l’a tuée. On lui a laissé le temps de l’enterrer ?

— Oui. Il y avait aussi Ram-Ou, le fils de Ram,

qui est allé chercher ma mère en Transeuropéenne et qui l'a traînée sur des peaux de loup puis de phoque jusqu'ici.

— Il a parcouru les trois quarts de la Terre, murmura Yeuse impressionnée.

— Ils marchent tous très vite. Aucun Homme du Chaud ne pourrait les suivre.

Il s'interrompt pour manger goulûment puis fit couler un peu d'eau chaude. Il sourit à Yeuse et désigna le pain et le miel.

— N'oublie pas le beurre. Pavie est en train de manger lui aussi. Va lui dire de venir.

Le vieux mineur s'assit sur le rebord de la baignoire et laissa tremper sa main dans l'eau tiède.

— Tout à l'heure vous viendrez voir ma mère, dit Jdrien. Le vent va s'arrêter complètement et vous pourrez sortir jusque là-bas.

— Comment sais-tu que le vent va s'arrêter ?

— Je le sais, dit simplement Jdrien.

Elle l'essuya avec soin, huila sa fourrure et la brossa longuement. Pavie s'était rendu à l'étable pour traire les animaux, la chèvre, la vache. Il soignait aussi les poules. Il aimait ramasser les œufs frais et parfois en gobait un. De temps en

temps, il regardait par le hublot. Les Roux étaient toujours là-bas mais avaient brisé le demi-cercle pour s'asseoir, s'allonger, marcher sur la banquise. Cependant ils respectaient toujours la même distance avec le cadavre de la jeune femme.

Ils accompagnèrent Jdrien jusqu'au corps de sa mère et furent saisis par sa beauté intacte. On lui avait épilé le visage selon la coutume et sa peau était couleur du bronze.

— Voila, dit Jdrien. Elle va repartir avec eux maintenant.

— Repartir ? demanda Yeuse.

— Je leur ai commandé de retourner là où ils étaient avant de venir jusqu'ici. Ram et son fils vont revenir au Dépotoir. Moi aussi, dit-il.

Deux heures plus tard la morte et les dix mille Roux avaient disparu en direction de l'ouest.

CHAPITRE XIX

Dès qu'ils rentrèrent de Kross Station, deux jours plus tard, Lien Rag alla déposer une demande de sauf-conduit pour River Station et l'obtint presque sur-le-champ. Il en tira la conclusion que la Compagnie essayait malgré tout de masquer sa pénurie de nourriture en détournant les étrangers de villes comme Kross Station. Il avait pu voir les parcs à bestiaux remplis de rennes mais ce n'étaient que des bêtes jeunes qui ne fourniraient que la moitié de poids en viande d'une bête ayant quelques mois de plus. Joy Norvik lui avait laissé entendre que les bêtes étaient de plus en plus jeunes et très mal engraisées. Ils avaient traité sur la base de cent mille tonnes de viande de baleine et de la même quantité d'huile. À un prix avantageux pour la Transeuropéenne. Mais il fallait qu'elle fournisse à

la Mikado des appareillages divers. La décision était maintenant entre les mains du Conseil d'administration.

— Nous pouvons partir pour River Station, dit-il joyeusement à Leouan en agitant leurs laissez-passer.

— Et pour le loco-car, rien de nouveau ? fit-elle rebutée à l'avance par les difficultés du voyage.

Cette fois ils emportèrent vivres et couvertures mais se trouvèrent ridicules lorsque leur express couvrit la distance dans le temps prévu.

— Je vais essayer de rencontrer Harl Mern, dit Leouan, du moins d'obtenir un rendez-vous.

— Autant descendre à l'hôtel de la Compagnie, dit-il. Histoire de nous rendre moins suspects si jamais nous sommes surveillés.

— Tu devrais essayer de te débarrasser de cette obsession, dit-elle avec insistance. Tu es un chargé de mission commerciale venu de l'autre bout du monde pour vendre de la viande de baleine à un prix compétitif. Ils sont trop heureux de l'aubaine, je pense, pour te chercher des histoires.

Elle ne s'attendait pas à un tel bâtiment lorsqu'on lui indiqua la bibliothèque. Il se composait de dizaines de wagons à étages et occupait une série importante de voies de garage.

Au moins une vingtaine sinon plus avec les annexes.

— Vous voulez voir le bibliothécaire en chef ? s'étrangla l'hôtesse de réception. Harl Mern ? Mais c'est impossible... Il a des rendez-vous qui attendent des semaines... Vous devez remplir un formulaire qui suivra la voie hiérarchique.

— Non, dit Leouan fermement. Je viens de très loin pour le rencontrer et je ne dispose pas de beaucoup de temps.

Elle sortit son passeport et la jeune fille déchiffra péniblement l'origine du document. Visiblement elle n'avait jamais entendu parler de la Mikado. Leouan lui affirma que c'était une des multiples compagnies composant l'Australasienne et lui conseilla de se renseigner.

— Nous venons vous vendre de la viande de baleine pour vous empêcher de crever de faim. J'estime que la moindre des politesses, c'est de me donner satisfaction. Demain nous déjeunons avec une partie du conseil d'administration et je voudrais avoir toutes les raisons d'être satisfaite de mon séjour.

La fille comprit et disparut pendant près d'une demi-heure puis revint avec un homme jeune, très prétentieux à première vue.

— Je suis Wang, le secrétaire de Harl Mern. En ce moment il est très occupé et...

— Je me suis fait mal comprendre, dit Leouan. Je reviendrai demain et entre-temps on vous aura appelé depuis G.S.S. J'en suis désolée pour vous. Nous venons de nous engager à fournir cent mille tonnes de viande de baleine. Cent millions de kilos, de quoi nourrir votre population durant quinze jours. Croyez-vous que ce soit peu de chose ? Ça vaut bien une ou deux heures du précieux temps de Harl Mern.

— Si encore vous me disiez... fit le secrétaire général inquiet.

— Je le dirai au professeur.

Enfin elle pénétra dans un bureau qui occupait un wagon entier à l'origine mais les livres réduisaient l'espace à une sorte de chenal étroit au fond duquel le vieil homme travaillait. Il la regarda approcher et fronça ses sourcils blancs. Leouan sut qu'il avait reconnu dans sa démarche, son apparence, qu'elle était d'origine rousse. Il avait tellement étudié ses frères de race qu'il gardait un œil exercé.

— Je comprends votre insistance, murmura-t-il. J'étais braqué contre vous, maintenant je comprends. Que voulez-vous de moi ?

— Lien Rag, vous souvenez-vous ?

Harl Mern resta impassible mais ses yeux allèrent de droite à gauche, vers le plafond.

— Je me souviens vaguement... Vous le cherchez ?

Leouan ne répondit pas.

— Nous pourrions aller faire un tour... J'aime me dégourdir les jambes et il se trouve que depuis quelques jours la ville est mieux tempérée. Nous avons eu des mois avec zéro nuit et jour. Allons faire quelques pas.

Une fois dehors il parut apprécier qu'elle lui prenne le bras.

— Vous savez très bien que Lien Rag est devenu un personnage important de la Panaméricaine. Vous ne me trompez pas, vous savez. Je sais déjà que votre mère était une Rousse. Alors si vous en veniez directement au but ?

— Si Lien Rag revenait pour vous rencontrer un de ces jours, que risquerait-il ?

— Avec un passeport panaméricain ? Rien du tout. Ils ont trop besoin de cette grande compagnie pour leur saleté de guerre.

— Lien est à nouveau en dissidence contre la Panaméricaine.

Harl Mern eut un hennissement de cheval. Il paraissait ravi de cette révélation.

— Lien est mon fils spirituel. Il ne supporte les choses qu'un temps puis il entre en conflit. Maintenant, je suis trop vieux et, en me donnant cette bibliothèque, ils savaient que je m'y consacrerai entièrement. Je fais faire des recherches passionnantes. Pour l'économie bien sûr puisque c'est ça surtout qui les tracasse. Mais en même temps je puise dans la mémoire mondiale et, ça, personne ne l'a fait avec rigueur depuis trois siècles. J'ai constitué des dizaines de départements et tout est enregistré sous différents classements, encyclopédiques mais aussi par analogies... Je ne vais pas vous faire un cours.

— Lien Rag pourrait donc vous rencontrer ?

— Il est ici, n'est-ce pas ? Il avait peur, il se demandait si je n'avais pas retourné ma veste... Une vieille expression que je viens de lire dans le journal politique de 1983 qui s'appelait *Le Monde* écrit en français. Une langue en partie disparue au profit du panaméricain... Vous pouvez lui dire que je suis toujours le même mais il faut qu'il fasse attention... Je vais préparer un rendez-vous pour demain... Trouvez-vous vers dix heures du matin au *Bar des Horloges* dans le centre. Quelqu'un

viendra vous chercher et vous conduira en lieu sûr.

CHAPITRE XX

Le train personnel de Lady Diana se trouvait depuis la veille à San Diego Station et toute la province tremblait, se demandant la raison de ce voyage impromptu. Lady Diana ne quittait pas sa salle des opérations et restait en constante liaison avec l'avisos *Kim* commandé par l'enseigne Miller. Grâce à son équipement spécial l'officier pouvait suivre depuis la veille le grand rassemblement des Roux sur la banquise, face au Cancer Network. L'avisos était camouflé derrière des congères énormes entassées sur l'une des voies de garage à proximité. On avait coupé les moteurs et, depuis, le bâtiment vivait sur ses réserves électriques dans un silence total. Les Roux possédaient une ouïe spéciale et auraient pu entendre les sons les plus inaudibles à l'Homme du Chaud.

— Nos réserves sur batteries sont au plus bas, avait déjà prévenu le jeune officier. Dans le bâtiment la température avoisine le zéro et nous avons dû revêtir les combinaisons isothermes.

— Où en sont-ils ?

Durant la nuit, grâce à des équipements d'infrarouge, ils purent transmettre des images de la réunion étrange qui se tenait entre l'enfant et trois hommes des tribus. En arrière-plan les huit à dix milliers de Roux ne dormaient pas mais psalmodiaient sans trêve. Les grands écouteurs de l'avisos avaient même pu capter ces mélodies que Jdrien et ses interlocuteurs ne devaient même pas percevoir.

— Incroyable, disait Lady Diana. Cet enfant est dehors par une température et un froid intenses. Dire que je l'avais en ma possession et que j'ignorais ses pouvoirs. Il est là depuis la moitié de la journée... Et le cadavre de cette femme...

Le commandant de l'avisos lui dit qu'ils ne pourraient pas tenir encore longtemps.

— L'enfant tient, lui.

— J'ai deux hommes malades. Nous ne sommes pas en nombre suffisant pour ce travail. La masse de glace qui nous entoure nous donne encore plus froid et le jour n'est pas encore levé.

— Le train privé ?

— Rien de particulier. Sa machine fonctionne. Il sort de la vapeur qui se transforme en pointes de glaçons. Mais personne ne paraît. Cette nuit, je crois que deux personnes ont essayé de sortir, d'après notre spectrographe. Mais le vent soufflait à deux cents à l'heure. Des congères errantes sont venues s'ajouter aux autres et nous en avons même sur le pont.

— Ainsi vous êtes invisibles.

— Eux aussi ont dû recevoir ces sortes d'énormes boules... Je me demande comment ils ont pu rester ainsi toute la nuit. Ah, je crois qu'on voit quelque chose.

Elle se fit apporter un déjeuner complet et suivit en direct le retour de la lumière et des détails sur cette réunion entre trois Roux adultes et un enfant que l'on considérait comme un Dieu.

Ces gens-là avaient traversé la plus grande banquise au monde pour venir rejoindre leur petit Messie. En moins de trois mois de marche incessante. Cent kilomètres par jour. Ils avaient vu le soleil qui les grillait, la banquise qui commençait à fondre, à se morceler. Ils avaient perdu la moitié des leurs, ils crevaient de faim et pourtant ils restaient dans la tempête en demi-

cercle.

Elle était très impressionnée et gardait un œil sur l'écran qui diffusait cette image extraordinaire. Sur un autre elle découvrait la vie dans l'avisos, les hommes d'équipage frigorifiés, essayant de boire du café ou du thé.

L'enfant venait de se lever et Miller n'avait même plus la force d'annoncer l'événement. Pourtant c'était peut-être la fin de leurs souffrances. Le petit retourna ensuite vers le train d'Yeuse et l'attente continua.

— Nous ne mettons toujours pas en route ?

— Non, attendez.

— Nous pourrions nous dégager lentement de cette masse et partir sans qu'ils nous voient.

— Encore un peu de patience, que diable ! Ils ne vont pas rester ainsi encore des jours et des jours.

— Mais s'ils nous grillent ? Si le train repart vers l'inlandsis ?

— Nous verrons alors.

Jdrien ressortit avec deux personnages en combinaison isotherme. Yeuse et ce vieux mineur de fond certainement. Ils allaient s'incliner sur la dépouille mortelle de cette femme.

— Miller, commencez à mettre les diesels en

route mais avec précaution.

— Avec plaisir, Lady Diana.

Et puis les Roux s'agitèrent une fois Jdrien et les deux autres revenus dans leur train. Ils approchèrent de la morte et deux hommes se mirent à tirer la peau de phoque.

— Mais ils vont vers l'ouest ! s'écria Miller.

Il fallut attendre une bonne heure pour que le mouvement se généralise. Lady Diana fut soulagée que ces dix mille Roux repartent vers la banquise.

— Miller ? Voici ce que vous allez faire maintenant.

CHAPITRE XXI

Ils n'avaient jamais vu ça. Un train de marchandises de quatre-vingt-cinq wagons entièrement remplis de livres jetés à la fourche. On avait retrouvé le plus grand stock de livres au monde dans les environs de l'ancienne ville de Paris. Un entrepôt immense que quelques aventuriers exploitaient pour le papier à recycler et la vente aux antiquaires depuis une vingtaine d'années. Il avait fallu leur racheter la concession et on avait dû creuser un tunnel dans la glace, installer une voie pour qu'un train puisse aller chercher tous ces livres. Peut-être des milliards, mais sûrement des centaines de millions.

Harl Mern était installé dans un de ces wagons comme un rat dans son fromage. Il prit Lien Rag dans ses bras et pleura silencieusement durant

quelques secondes. Le jeune garçon qui les avait pilotés depuis le *Bar des Horloges* s'éclipsa discrètement.

— Des années que j'attends ça... Quand on me disait que vous étiez l'âme damnée de cette Lady Diana j'enrageais. Et je viens d'apprendre votre nouvelle révolte, votre entrée en dissidence. C'est une nouvelle tellement belle.

— On ne risque rien ici ?

— Les livres effrayent les gens d'aujourd'hui. On dit qu'ils pourraient contenir des microbes d'autrefois. Il a fallu les faire dégeler avant de les charger à la fourche mais certains sont dans un piteux état. Et dans certains wagons c'est plus de la pâte à papier que des livres lisibles. Vous savez ce que sont ceux-ci ? Des romans de science-fiction... Je vous expliquerai ce qu'ils représentaient exactement. Asseyez-vous. Racontez brièvement votre vie puis vous me direz la raison de votre visite. Vous prenez des risques puisque vous n'avez pas de passeport panaméricain.

L'ethnologue écouta avec attention le récit de Lien Rag qui parla surtout de Jdrien, d'Yeuse, de Leouan, mais revint sur l'aventure étrange qui arrivait à son fils pris pour une sorte de messie.

— Je ne connaissais pas cette prophétie, dit l'ethnologue. Quand j'étais à Siding Station, cet affreux marché-gare pour Roux, j'ai pu étudier toutes les ethnies à peu près connues. J'ai enregistré les mélopées à deux et quatre notes et je peux vous dire que dans ces chants qui sont la mémoire collective de ce peuple il n'y a aucune prophétie de ce genre. Mais évidemment il reste de par le monde plus de Roux que je n'ai pu en rencontrer.

Il sourit à Leouan :

— Vous-même n'avez jamais entendu une telle chose, je suppose.

— Je suis inquiet, très inquiet. Je soupçonne une sorte de machination obscure.

— Les Roux se fabriquent des légendes mais je ne les crois pas capables d'avoir inventé celle-ci. Non qu'ils soient stupides mais elle ne va pas dans le sens de leurs intellections, excusez ce mot pédant. C'est-à-dire l'acte par lequel l'esprit conçoit.

— Mais alors il y a quelqu'un qui connaissait mon histoire avec Jdrou et qui, à partir de là, a tout agencé diaboliquement... Vous savez, je ne crois plus que c'est Oun Fougé, ce savant fou mythique, qui a fabriqué les Roux à partir de

quelques humains.

L'ethnologue hocha la tête.

— Je n'y crois plus non plus... La Voie Oblique, tous ces ouvrages, certains apocryphes...

— Et j'en arrive à accuser les Néo-Catholiques de m'avoir toujours manipulé habilement.

— Je suis aussi leur victime, dit Harl Mern qui sortit un « bout rouge » et l'alluma en dépit des risques d'incendie.

Il avait toujours fumé ces petits cigares euphorisants.

— Mais quel serait leur intérêt ?

— Déjà, en premier lieu et en ce qui nous concerne, cacher l'origine des Roux.

— Soit. Mais pourquoi susciteraient-ils un messie ? Qui viendrait faire concurrence à leur Dieu ? Difficile à admettre.

— Leur Dieu n'a jamais été bien adopté par les Roux malgré les missionnaires qui essayent de les christianiser.

Harl Mern ramassa un livre et regarda avec un sourire mystérieux le dessin de couverture qui représentait un étrange appareil fuselé.

— Je voudrais accéder à la bibliothèque de la Nouvelle Rome.

— Rien que ça, s'exclama l'ethnologue, mais c'est un rêve fou que caressent les hommes depuis près de deux mille ans. On y découvrirait les grands mystères de l'humanité. Tout ce qu'on a jugé bon de cacher et aussi les crimes, les génocides... Certaines inventions jugées dangereuses... Tenez, savez-vous que la machine à vapeur existait sous les Égyptiens et que soi-disant les plans ont disparu lors de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie en 340 ? Je parle du deuxième incendie. Le premier remontant à César. Mais pour accéder à celle du Vatican une seule solution, vous faire élire pape.

— Je sais que c'est un rêve absurde, mais je suis certain que nous pourrions y découvrir la vérité sur les Roux. Ceux-ci n'existaient pas sur Terre avant 2050... Du moins tout le prouverait... Et deux cents ans plus tard ils sont déjà très nombreux. S'ils avaient été créés par Oun Fougé voici environ un siècle ils ne pourraient pas être des millions, même avec huit générations par siècle.

— C'est le genre de réflexion que je me suis fait également.

Lien Rag empilait machinalement des livres et soudain tout bascula d'un côté. Sans même s'en

rendre compte il recommença son entassement.

— Une adaptation spontanée au froid de certains hommes et femmes au moment de la Grande Panique ?

— Peu crédible et ça n'a rien de mystérieux.

— Et si l'Église avait toujours tenu ces Roux en réserve quelque part ?

— Dans les caves du Vatican ! s'esclaffa Harl Mern.

D'abord vexé Lien se mit à rire à son tour.

— Vous avez raison. C'est peut-être absurde. Vous devez penser que je suis obsédé mais c'est l'avenir de Jdrien qui est en jeu et je ne veux pas qu'il soit considéré comme un Dieu. Il n'y a rien de vrai dans cette prophétie et je le lui prouverai. C'est la seule façon de l'empêcher de devenir à moitié fou de gloire et de puissance dans quelques années.

— Je vous comprends parfaitement. J'ai été un passionné des Roux une partie de mon existence et ça m'a valu d'être persécuté pendant des années.

— Vous ne l'êtes plus, passionné ? demanda Leouan.

— Si, mais désormais j'ai un second objet de recherches. Je n'oublie pas les Roux. Je voulais

vous faire part de ce que j'ai découvert à force de fouiner dans des milliers de livres, de revues et de documents. Du moins parmi ceux que la Censure me laisse utiliser car on brûle pas mal de livres et de journaux. Ce que j'ai découvert est tout simplement stupéfiant.

CHAPITRE XXII

Le train privé roulait à vitesse moyenne en direction l'inlandsis panaméricain. Jdrien se trouvait dans la cabine de pilotage en compagnie de Dsang, Yeuse venait de sortir mais reviendrait. Personne n'en avait parlé mais on s'attendait à ce que Lady Diana dresse des obstacles infranchissables sur le chemin du retour. Tout le personnel savait qu'on retournait à Kamenepolis par l'est avec la perspective de parcourir les trois quarts de la planète mais, avant toute chose, il fallait traverser la Panaméricaine, atteindre la banquise de l'Atlantique où veillaient les bâtiments colossaux de la VI^e Flotte. Puis ce serait l'Africana, d'autres banquises, les réseaux des petites compagnies australasiennes où régnaient des employés ferroviaires tatillons et souvent corrompus. Mais on n'en était pas là.

Yeuse revint avec une Thermos de café pour le chauffeur qui la remercia d'un hochement de tête lorsqu'elle lui tendit le gobelet.

— Ce Cancer Network ne possède pas une régulation très sophistiquée et pour cause, il n'est plus guère fréquenté. Même pas dix convois par jour, des rames légères, courtes. Quelques aiguillages, quelques croisements, plates-formes tournantes. C'est en approchant de la Glace Dure que nous devons être en alerte. J'espère que tout ira bien, ajouta-t-il avec un regard inquiet pour Jdrien assis en face de la boîte à schémas.

— Tu t'es bien reposé, mon chéri ? Tu penses que tout ira bien ?

D'une pensée affectueuse Jdrien apaisa ses angoisses. Il avait confiance. Il était heureux de retourner à Kamenepolis, de revoir le Kid, et surtout son père Lien Rag. Enfin il était libre de toutes responsabilités envers les Roux. Jamais, depuis qu'elle l'avait retrouvé en compagnie du vieux Pavie, elle ne l'avait senti aussi joyeux, redevenu enfant, tendre, presque insouciant. On n'attendait plus de lui qu'une dernière démonstration de ses dons, qu'il déverrouille les installations électroniques, qu'il sature de sa volonté les mini-ordinateurs.

— Nous aurons besoin de charbon liquide, annonça Dsang. Pour traverser la Panaméricaine nous devons nous ravitailler au moins deux fois, trois pour affronter la Banquise. L'enfant peut nous ouvrir les réseaux, nous donner la priorité absolue mais lorsque nous devons nous immobiliser pour le ravitaillement nous serons très vulnérables et vous le savez. Il n'est pas possible de songer à attaquer un dépôt ou à voler le carburant. Comment envisagez-vous de faire ?

— Je n'y ai pas songé, avoua Yeuse. Je pensais discuter avec Lady Diana, engager des négociations.

La grosse femme avait une dette élevée envers le Kid qui, pensait-elle, avait mis fin aux activités meurtrières des Rénovateurs du Soleil. Lorsque ces savants irresponsables avaient commencé à s'attaquer à la croûte qui masquait le soleil, Lady Diana était prête à toutes les concessions. Dès qu'elle avait appris de la bouche de ses propres scientifiques que les Rénovateurs opéraient depuis une zone perdue de la Compagnie de la Banquise elle avait contacté le Kid. Par radio, malgré les difficultés techniques que cette liaison nécessitait. Par exemple, alors que la banquise de l'Atlantique fondait, commençait à se craqueler de fissures effrayantes, un avis de la VI^e flotte était resté en

plein milieu pour servir de relais. Il avait fini par couler mais l'équipage avait pu être sauvé.

— Elle est ingrate, dit Jdrien qui avait suivi le cheminement des pensées de la jeune femme.

Yeuse tressaillit, se demanda si l'esprit de Jdrien parvenait à atteindre Lady Diana quelque part en face d'eux.

— Oui, dit Jdrien, elle est là-bas au bout du Réseau, tapie comme une bête méchante. Un loup.

Il paraissait effrayé mais c'était surtout par l'évocation du fauve.

— Elle va essayer de nous empêcher de passer. Je sens les rayonnements méchants qu'elle diffuse désormais.

— Nous avons encore une journée et une nuit avant d'atteindre l'ancienne cité, dit le chauffeur. Cela représente environ près de deux mille kilomètres. Je vais encore réduire la vitesse pour économiser du carburant. Nous devrions essayer de nous procurer de l'huile de baleine. Un simple changement de brûleur nous permettrait de passer sur cette énergie-là.

— Il y a beaucoup d'huile pas très loin d'ici, dit Jdrien. Je peux essayer d'influencer les chasseurs pour qu'ils nous en fournissent.

Même Yeuse restait sceptique.

— Si, j’y arriverai, répliqua Jdrien agacé sur un ton d’enfant capricieux.

Il avait tout simplement reçu leurs doutes et ne pouvait le supporter.

— Il y a effectivement une station baleinière... Non, phoquière à deux heures environ, dit Dsang... L’huile de phoque est aussi bonne... Il faudra simplement lui faire subir un circuit de filtrage car ces fonderies sont assez primitives. Les nouvelles installations de la Guilde des Harponneurs chez nous permettent d’obtenir un produit de meilleure qualité.

Sa fierté cocardière se communiqua à Jdrien qui retrouva sa gaieté.

— Le Kid est le plus fort, déclara-t-il.

Dès qu’ils approchèrent de la station phoquière, les deux adultes n’éprouvaient plus le même enthousiasme mais Jdrien restait confiant. Il dérouta le convoi, le fit pénétrer dans le sas primitif de cette station et l’immobilisa sur le quai principal. Un gros homme, portant l’uniforme de chef de station, sortit en gesticulant armé d’un vieux revolver à poudre, mais, d’un seul coup, il se mit à tirer vers la verrière sans pouvoir se contrôler. Jusqu’à ce que le barillet soit vide. Ses employés le regardaient avec stupeur.

Jdrien souriait, amusé, et Yeuse apprenait par télépathie que le gros homme avait un esprit très influençable parce qu'il buvait trop d'alcool. Elle apprit de la même façon par le relais de Jdrien que les chasseurs de phoques fabriquaient de l'alcool à partir du glycogène qu'ils trouvaient dans le foie et certains muscles des animaux. Tout le monde en buvait dans cette station en le parfumant avec des extraits naturels.

Tous ces esprits embués par une alcoolémie chronique se mirent au service des voyageurs, oubliant les interdictions répétées de la Compagnie et de la province de San Diego en particulier. Seul le sous-chef de station conservait assez de lucidité pour tenter de s'opposer à la livraison d'huile de phoque, mais une sorte de mastodonte adipeux le repoussait sans brutalité chaque fois qu'il voulait s'interposer. On remplit le tender de la loco-vapeur, on accepta les dollars que Yeuse tendit et Dsang put repartir deux heures plus tard.

— Tous des ivrognes, disait le chauffeur dégoûté. Ailleurs nous aurions eu des ennuis.

Yeuse se le demandait. Jdrien avait su à l'avance que la population de cette station était intoxiquée par l'alcool de glycogène. Plus tard elle

apprit que le foie d'un phoque pouvait en contenir près de vingt pour cent et qu'on l'obtenait en faisant macérer les viscères dans une solution alcaline. Certaines stations phoquières ou baleinières de la banquise fabriquaient ainsi le sucre dont elles avaient besoin mais n'avaient jamais songé à le fabriquer en grande quantité pour en tirer un profit.

— Nous n'aurons pas les mêmes facilités une fois sur la concession de la Panaméricaine, fit Dsang.

— Vous êtes un pessimiste, dit la jeune femme.

— Je ne crois pas que les miracles puissent se poursuivre indéfiniment. Trop, c'est trop et en quelques jours je suis passé d'un monde très ordinaire à une sorte d'univers en folie. Je me demande comment mon psychisme le supporte.

— Voulez-vous un sédatif quelconque ?

— Je tiens à rester lucide jusqu'au bout. On ne sait jamais. Peut-être que cette loco-vapeur de trente tonnes va soudain quitter les rails et se mettre à voler comme un albatros ou un goéland. Je ne voudrais surtout pas rater ça...

Yeuse comprit tout de suite que Jdrien n'appréciait pas ce genre de réflexion lorsque d'un seul coup la loco se mit à vibrer terriblement.

— Le servofrein, dit Dsang... Il a dû tomber en panne...

Puis il comprit ce qui se passait.

— Je suis désolé, mon garçon... Je ne voulais pas vous offenser... Mais je suis un peu nerveux.

D'un seul coup les vibrations cessèrent et le convoi roula normalement. Le chef de train arriva affolé :

— Que se passe-t-il ? Les rails sont déformés ?

— Tout va bien, soupira Dsang, tout va vraiment très bien. Surtout que personne ne s'inquiète et ne s'étonne.

Yeuse incita l'enfant à aller dormir. Le réseau ne deviendrait sans doute dangereux qu'à l'approche de l'inlandsis.

— Tu crois ça, dit Jdrien moqueur. Eh bien, tu te trompes. Depuis un moment je décèle sur le réseau une masse qui roule dans le même sens que nous. Je ne sais pas à combien de kilomètres elle se trouve mais elle garde la même vitesse que nous et l'écartement est toujours pareil. Lorsque je suis revenu de cette réunion avec mes frères j'ai vaguement senti une présence, des pensées confuses mais j'étais trop fatigué pour pouvoir essayer d'en savoir plus. Ensuite quand j'ai été reposé je n'ai plus rien soupçonné et j'ai pensé que

je m'étais trompé. Ils devaient être à quelque distance de nous durant tout le temps où nous sommes restes immobilisés en face des Roux.

— Je crois que l'enfant dit vrai, ajouta Dsang. Il y avait de très grosses congères à un endroit et les boules de glace qui errent sur la banquise par grand vent venaient s'ajouter à cet entassement. Chose curieuse, quand nous sommes repartis tout s'était écroulé et je crois avoir vu des traces de coups de laser en plusieurs points. J'ai eu le tort de ne pas y prêter attention mais...

— Non, dit Jdrien moqueur, vous aviez hâte de quitter cet endroit.

— D'accord, reconnut Dsang. J'en avais plus qu'assez et je n'étais pas le seul dans ce train.

— Du calme, fit Yeuse sèchement. L'important c'est qu'il y ait un autre engin mobile sur le réseau, qui nous précède. Certainement une unité de la flotte ou des garde-côtes panaméricains.

— Je vais dormir, dit Jdrien. Mais surveillez attentivement vos instruments.

— Il faudra bien que je me fasse remplacer, dit Dsang. C'est le chef de train qui doit assumer ce remplacement mais jamais plus de deux heures à la file.

— Faites-le venir sur-le-champ, dit Yeuse, tant

que ce n'est pas trop nécessaire d'être vigilant.

Le chef de train ne paraissait pas enchanté de rester seul à conduire le train et il demanda que Wark, le mécanicien homme à tout faire, vienne le seconder. C'était une excellente solution et Yeuse entraîna Jdrien jusqu'à sa cabine, le borda avec tendresse. Une minute plus tard l'enfant dormait. Elle rejoignait sa chambre lorsqu'elle vit de la lumière dans le salon. Le vieux Pavie était éveillé et lisait son éternel grimoire.

— 'Soir, dit-il... Non, j'ai pas sommeil... À mon âge, savez, c'est toujours un luxe que de dormir plus de trois, quatre heures... J'ai beau chercher dans ce sacré bouquin je trouve pas la recette... J'avais jamais pensé que le foie d'un animal contenait du sucre que l'on pouvait ensuite utiliser pour fabriquer de l'alcool... C'est quand même un truc terrible, trouvez pas ? Y z'y ont jamais pensé, les grands cerveaux des Compagnies ?

Souriante, elle alla se coucher et s'endormit assez vite. Elle pensait n'avoir fermé l'œil que quelques minutes lorsqu'une main la secoua. Il y avait de la lumière dans sa cabine et Pavie lui tapotait l'épaule :

— Devriez venir... Z'avons déjà réveillé Dsang mais y a quelque chose de pas ordinaire pas très

loin d'ici.

— Que se passe-t-il ?

Il détourna la tête parce qu'elle sortait du lit et qu'elle ne portait rien.

— J'vous attends là-bas.

La cabine de pilotage était très encombrée. Elle avait remarqué la vitesse très réduite du convoi, à peine dix à vingt à l'heure.

— Le radar, le sondeur viennent de donner l'alarme. Il y a un obstacle important sur le réseau.

— Vous voulez dire la voie ? Il suffit peut-être de changer...

— Le réseau, madame, tout le réseau. Est-il possible de réveiller le gosse ? demanda humblement Dsang qui ne faisait plus d'ironie facile.

Elle alla chercher Jdrien qui se réveilla dès qu'elle effleura son front.

— J'ai reçu une image dans mon rêve. Il y a quelque chose qui va nous empêcher de passer.

Yeuse pensait à un nœud ferroviaire complètement verrouillé. Lady Diana avait pu faire changer quelques éléments, peut-être même des micro-ordinateurs. L'enfant aurait peut-être du mal à s'y reconnaître au début mais en une

heure ou deux il parviendrait à faire sauter les inhibitions électroniques.

C'était autre chose en effet puisqu'au même instant l'indicateur de la continuité des rails venait de s'éclairer en rouge tandis qu'un signal spécial couinait de façon très désagréable.

— Nos rails sont coupés, dit Dsang.

— Il n'y a pas d'aiguillages qui permettent de sauter sur une autre voie, annonça Jdrien.

Il concentrait ses efforts sur la boîte à schéma mais paraissait en difficulté. Il leva les yeux et ils découvrirent une sorte de panique dans ses prunelles.

— Je crois... dit-il.

Émus, ils avaient la certitude qu'il allait se mettre à pleurer de désespoir.

— C'est ça... Elle a carrément coupé le réseau... Au laser. Il n'y a plus un seul rail sur une largeur de cent mètres. Il n'y a même pas de banquise du tout.

CHAPITRE XXIII

Harl Mern avait sorti de la poche de sa veste en peau fourrée un très ancien journal plié en quatre. Le papier avait été congelé, puis certainement dégelé dans des conditions désastreuses. On avait eu beau pulvériser dessus une sorte de vernis plastique, il était en partie définitivement endommagé.

— C'est tout ce que j'ai mais c'est énorme. Vous n'ignorez pas que depuis que nous avons mission de retrouver les « gisements économiques diversifiés » que nous appelons les G.E.D., la Sécurité Militaire a créé un département de la censure. Nous n'avons pas personnellement le droit de fouiller directement dans les Gisements Intellectuels de Documentation. Les G.I.D., c'est-à-dire bibliothèque, discothèque, ordinateurs,

banque de données anciennes... Tout est trié par la Censure et je puis vous dire que le travail est très bien fait. Ils utilisent des méthodes ultra-modernes. Un journal comme celui-ci daté du 2 novembre 2015 n'aurait jamais dû arriver entre mes mains. Je ne vais pas vous faire l'historique de ce miracle mais disons qu'il était glissé dans une liasse de documents économiques ceux-là. D'une très grande importance puisqu'ils traitaient de stocks d'uranium entreposés dans le sous-sol français. Il fallait traduire les documents au plus vite et situer l'endroit exact. L'industrie de l'armement avait besoin de cet uranium pour les moteurs de ses nouvelles forteresses du rail. Bref j'ai eu ce journal congelé et comme je me méfiais de mes collaborateurs j'ai dû le remettre en état à la sauvette sans pouvoir utiliser notre matériel sophistiqué.

Il le déplia et le plaça sur une pile de livres. Ils se penchèrent et découvrirent une grande photographie en partie abîmée.

— On dirait un missile, dit Lien.

— C'est un missile, énorme... Un vaisseau spatial. Grâce à la spectrographie, les infrarouges, la lumière noire, et jusqu'aux compteurs de radioactivité carbonique j'ai pu reconstituer le

texte que vous ne sauriez lire ainsi. Ce missile a été construit dans l'espace entre 2010 et 2015 mais il n'était pas encore terminé à cette époque. Il devait l'être vers 2017... C'était un véhicule énorme de près d'un kilomètre de long, en orbite autour de la Terre et qui devait transporter, tenez-vous bien, deux cents familles de colons et tout leur équipement jusqu'à la planète Mars.

— Attendez, dit Lien, la planète Mars, j'ai dû lire quelque chose là-dessus. Un texte interdit, bien entendu... Je ne savais pas qu'on pouvait y vivre.

— Croyez-vous qu'on puisse vivre sur les Glaces ? Il y a trois siècles personne ne le pensait et nous sommes huit cents millions désormais.

— Il y a des humains au-delà de la Croûte, fit Leouan interdite.

L'ethnologue soupira d'agacement :

— Ce n'est pas une croûte. C'est une couche de poussière, des strates de poussières lunaires qui glissent les unes sur les autres à la faveur de l'électromagnétisme et de tas d'autres conditions... Je ne suis pas un physicien... Bref, oui. Il y a des colonies humaines au-delà de cette couche de poussière... D'après l'article, ces colons allaient en rejoindre d'autres...

— C'est incroyable, dit Lien. Mais vous croyez qu'ils ont pu survivre ?

— Ils emportaient non seulement de quoi produire énergie, nourriture etc., mais devaient exploiter les richesses de la planète, les métaux rares, les matières radioactives... La colonisation était certainement en cours depuis une dizaine d'années, peut-être même un peu plus.

C'était frustrant de ne pouvoir lire le texte qui accompagnait la photographie. D'abord il était écrit en français et Lien ne connaissait que quelques mots de cette langue. Ensuite aucun mot n'apparaissait entièrement lisible et il avait fallu des semaines à Harl Mern pour décrypter l'ensemble.

— Ce n'était qu'un article courant. Même pas une information exceptionnelle. La construction de ce vaisseau dans l'espace était une vieille histoire qui ne devait qu'intéresser médiocrement les gens. Le quotidien en question ne devait ce jour-là avoir aucune information prioritaire et a passé ce vieux reportage.

— Et vous n'avez jamais pu avoir confirmation de cette nouvelle ? demanda Leouan.

— Non, jamais. Mais je ne perds pas l'espoir. Tôt ou tard je trouverai une référence. On ne

construit pas impunément un tel engin sans faire appel à des techniques variées, complexes. Depuis que j'ai ce fragment de journal je vérifie avec soin toutes les données sur la période entre 2000 et 2015 environ, même au-delà. Je sais qu'un jour je découvrirai, dans les archives d'une petite entreprise d'autrefois, le contrat de marché pour la fourniture d'une certaine catégorie de matériel. Ça peut être n'importe quoi en fait. Pourquoi pas des distributeurs de boissons chaudes ou des caleçons spécialement conçus pour l'espace ? Le Département de la Censure est très efficace mais certaines informations G.I.D. ne peuvent être entièrement détournées sans risquer de laisser ignorés les G.E.D. Autrement dit si telle usine fabriquait du matériel astronautique en même temps que des véhicules terrestres, la Censure prendra le risque de nous laisser dépouiller l'ensemble des archives. Quitte par la suite à nous empêcher d'aller plus loin dans nos déductions. D'abord nous sommes étroitement surveillés, bien entendu.

Il les rassura cependant.

— On me prend toujours pour un excentrique et comme personnellement je suis plutôt spécialiste du mode de vie des gens d'autrefois, pour détourner encore l'attention de ces super-flics, je

me consacre au mode de vie rural d'avant le cataclysme de 2050. Et j'ai quand même peu de chance de trouver des précisions sur des sujets interdits lorsque je reconstitue minutieusement l'intérieur d'un éleveur de cochons dans l'ancien pays du Danemark, que je m'efforce de retrouver ses objets usuels, ses vêtements, ses moyens de déplacement.

— Vous pouvez tomber sur un éleveur de porcs qui se passionne pour l'astronautique, fit remarquer Lien.

— Bien sûr, mais ça, ce serait le coup de chance. Les Censeurs ne paraissent pas y songer. Alors que j'ai autant de possibilité avec ce paysan qu'avec une collection de journaux d'époque.

Leouan s'éloigna parmi les entassements de bouquins et Lien comprit qu'elle n'était que moyennement intéressée par la découverte du professeur. Que lui importait que des hommes vivent sur une autre planète, les mêmes que ceux du Chaud, alors qu'elle espérait tant découvrir enfin d'où venait son propre peuple. Il avait déjà remarqué qu'elle se sentait beaucoup plus Rousse que fille du Chaud. Peut-être par tendresse pour sa mère alors qu'elle n'avait jamais connu son père.

— Je comprends, dit Mern, qu'on ne soit pas

très emballé mais, pour ma part, je me demande si ces colonies en dehors de notre Terre ne pourraient pas être en définitive bénéfiques.

— Après trois siècles ? fit Lien désabusé.

— Trois siècles vraiment décisifs. Soit leur implantation a réussi et ils ont évolué dans la recherche d'une meilleure technicité à tous les points de vue, soit ils ont décliné, ont subi une décadence par manque de relations suivies avec la planète d'origine et sont en voie de disparition. Je préfère penser qu'ils sont en pleine évolution sur tous les plans. Qu'ils maîtrisent mieux les techniques, qu'ils n'en font pas un usage pernicieux. Je souhaite que leur recherche du bonheur ait été leur seule préoccupation.

— Vous les voulez heureux et égoïstes, s'étonna Lien Rag.

— Pas tout à fait. J'espère que leur curiosité est restée en éveil et qu'ils essayent de trouver le moyen de venir voir sur la Terre ce qui se passe. Leur arrivée serait un choc salutaire. On découvrira qu'il est possible de vivre différemment que par le rail et les glaces. Que l'on peut se déplacer dans les airs par exemple alors que tous les savants actuels affirment que c'est absolument impossible.

— S'ils reviennent, les Compagnies les feront disparaître, fit Lien exaspéré par la nouvelle marotte de son vieil ami.

Il était terriblement déçu, aurait pensé que le professeur durant ces quatre années aurait accumulé des découvertes sur les Roux.

— Vous m'en voulez un peu, n'est-ce pas ? murmura Harl Mern. Vous vous dites que j'ai perdu mon temps.

— Je l'ai perdu aussi en travaillant pour la Panaméricaine. Pendant des années j'ai été irresponsable... Par chance j'ai trouvé Leouan et elle est assez lucide pour fouetter ma paresse intellectuelle quand c'est nécessaire.

— Une fille superbe, dit Harl Mern en regardant la silhouette de la jeune femme au fond du wagon.

— Vous ne pouvez pas me fixer un programme de recherche ? Je veux faire quelque chose mais je manque de rigueur scientifique. Je me suis un peu trop fixé sur les Néo-Catholiques et les bibliothèques du Vatican... Après tout ils ne sont peut-être pour rien dans l'apparition des Roux.

Le savant replia son journal, le remit dans sa poche, prit familièrement le bras de Lien :

— Il y a deux ans, avant que je ne quitte le camp de regroupement de Siding Station, cet horrible

marché-gare pour Roux, j'ai rencontré un personnage étonnant. Un psychologue qui venait régulièrement vérifier notre santé mentale. La Compagnie craignait qu'au contact de milliers de Roux nous ne devenions bizarres. Elle avait surtout peur que nous soyons trop attentifs à leur sort, trop pleins de pitié. Vous savez ce que prétendait ce psychologue qui se nommait Guillon ?

Il se baissa pour ramasser un livre épais qui n'était qu'une édition populaire de la Bible. Il l'ouvrit et grimaça. L'intérieur grouillait de sortes de vers blancs :

— Curieux mais ils ont survécu, congelés pour se réveiller une fois dans un milieu humide. On en trouve partout et c'est la plaie. Mais déjà on pense en faire l'élevage pour obtenir des protides.

— Pour nourrir les hommes ?

— Du moins les volailles.

— Ce psychologue, que prétendait-il ?

— Que les Roux n'étaient autre que la matérialisation de nos fantasmes. Voilà pourquoi ils ne seraient apparus qu'une fois les rescapés de l'ancien monde installés dans une vie acceptable, dans un confort certain. Tant que l'homme a dû lutter contre le froid, pour se nourrir il avait

d'autres préoccupations en tête. L'installation dans des villes chauffées, la mainmise des Compagnies ferroviaires sur les corps et sur les cerveaux a favorisé le développement de ces désirs secrets. Guillon soutenait que l'Homme du Chaud n'avait jamais admis ses nouvelles conditions de vie et qu'il avait besoin de savoir que des êtres pouvaient supporter le froid intense et la nourriture la plus élémentaire. Il avait aussi besoin de mépriser, de se sentir supérieur. Avant il y avait des races, des couleurs de peau, des religions différentes. Tout a fini par se brasser et je connais des gens qui sont à la fois noirs, juifs, musulmans et qui vont à l'Église Néo-Catholique. C'est un cas extrême mais ça existe. Tout le monde noir, blanc, jaune, athée, croyant est obligé de vivre à l'abri du froid, dans des trains chauffés, sous des dômes, des coupoles, des verrières, des igloos, enfin ce que vous voulez, mais au moins dans une température au-dessus de zéro. Ce besoin de chaleur rend les gens à peu près égaux, du moins dans leur esprit.

— Les Roux permettent de supporter la vie misérable que nous menons. Mais comment serions-nous assez perturbés, comment nos sens nous abuseraient-ils jusqu'à pouvoir les toucher, les caresser, les aimer ? Enfin je fais l'amour avec

Leouan, je ne me masturbe pas dans le vide en mimant l'accouplement.

— Jamais Guillon ne m'a fourni une réponse satisfaisante, bien sûr. Mais il pensait qu'on avait très bien pu nous conditionner voici un siècle et que nos cerveaux asservis auraient fabriqué ces images de Roux. Nos sens seraient pervertis également.

— Et les métis ? Jdrien ? Mon fils ? Il pleure, il a faim, il crie, il rit. Il a même des dons exceptionnels.

— Un fantasme pour Guillon, un fantasme que l'amour, le besoin de protéger un être fragile nous fait développer en nous.

— Où est-il, ce Guillon ?

— Dans un train psychiatrique. Pas comme thérapeute mais comme malade.

CHAPITRE XXIV

Dans la cabine de l'hôtel de la Compagnie qui était un vaste ensemble fonctionnel et confortable, Leouan se dénuda dans la minuscule salle d'eau et se présenta ainsi à Lien :

— Suis-je un beau fantasme ?

— Très beau, fit-il en souriant. Ça te chagrinerait de n'être qu'une projection de nos psychismes pervers ?

— Ça m'inquiète. Une chance que ce psychothérapeute soit dans un hôpital. Imagine que sa théorie se répande. Les gens du Chaud se seraient crus autorisés à n'importe quels défoulements puisque nous n'aurions pas existé.

— C'est tout de même étrange, dit Lien en passant sous la douche. Les hypothèses se succèdent sur vos origines, les plus effarantes

comme les plus raisonnables mais aucune ne me satisfait pleinement. Il y a un complot pour que la vérité nous échappe totalement. Pourquoi, sinon parce qu'elle pourrait provoquer une rupture dans la situation normalisée que nous connaissons depuis cent cinquante ans environ. Depuis que les grandes compagnies dominent la terre.

Il ne put trouver le sommeil alors que Leouan dormait paisiblement dans la couchette voisine. Cette entrevue avec le professeur Harl Mern s'avérait négative. Ni l'un ni l'autre n'en avaient retiré de satisfaction. La découverte de l'ethnologue sur l'existence de colonies humaines en dehors de la Terre n'avait pas vraiment enthousiasmé Lien et de son côté le vieux savant ne comprenait pas son désir obsessionnel d'ôter à son propre fils son caractère divin.

Ils avaient promis de se revoir mais sans prendre rendez-vous et le couple ne pouvait s'attarder à River Station sans risque d'intriguer. Lien Rag avait vécu des mois dans cette ville et il estimait à une cinquantaine le nombre de personnes qui pouvaient le reconnaître sur les quais. Son déguisement n'était pas très difficile à percer.

Le lendemain, il se rendit dans un service du

ravitaillement et du commerce extérieur et proposa ses services. Il expliqua qu'il représentait la Mikado et la compagnie de la Banquise, qu'il avait déjà signé un protocole de contrat sur cent mille tonnes de viande et la même quantité d'huile.

— Nous sommes surtout intéressés par du matériel technique, des composants électroniques par exemple.

— La Compagnie de la Banquise va mettre sur le marché des quantités de plus en plus grandes de silicium ainsi que du verre de silice qui a un excellent pouvoir d'isolation. Nous envisageons de construire des wagons dans cette matière très résistante, d'autres véhicules également.

Il n'y avait que le silicium qui paraissait les intéresser, mais ils devaient en référer à l'administration provinciale qui elle-même prendrait la décision.

— Nous pouvons vous vendre de l'armement, lui dit le haut fonctionnaire qui le recevait. Nous fabriquons d'excellents blindés légers pour le maintien de l'ordre.

— Nous n'avons pas ce genre de problèmes, dit Lien Rag.

— Des bâtiments de guerre, genre avisos

patrouilleurs, garde-côtes.

— Non, c'est sans intérêt pour nous. Notre police est à peine existante.

Visiblement on ne le croyait pas, on n'imaginait pas qu'une compagnie puisse survivre sans police et sans armée. On estimait qu'une telle société n'avait aucune importance politique. Il s'en moquait. Ces entrevues servaient de couverture. Il négociait des échanges commerciaux à long terme, ne signait que des projets, non des contrats. Et constamment on ramenait les discussions sur les Roux.

— Nous avons organisé le marché de façon unique, lui dit ce haut fonctionnaire. Aucune compagnie n'a nos méthodes ni notre programme. Nous pratiquons l'élevage de ces êtres et nous sommes de plus en plus satisfaits du rendement. Nous pouvons vous livrer n'importe quelle quantité.

— Nos lois désapprouvent ce trafic, dit Lien avec diplomatie mais sans chercher à leurrer plus longtemps son interlocuteur.

Ce dernier fit la grimace.

— Vraiment ? Vous les considérez peut-être comme des êtres humains ? Pour nous ils ne sont que des animaux supérieurs, entre les

anthropoïdes que l'on peut voir dans de rares musées et nous.

— Aucun organisme, aucune loi morale ne les protège ?

— Nous les traitons humainement, protesta le haut fonctionnaire. L'Église catholique peut s'en porter garante.

D'un seul coup, Lien Rag ne regretta pas cette visite qu'il avait envisagée comme une corvée ennuyeuse.

— Les Néo-Catholiques sont favorables à ce commerce ?

— C'est une affaire de compagnie. Les évêques de la Transeuropéenne ont adopté à une très large majorité un texte qui proclame que les Roux n'ont pas d'âme et qu'il n'est pas raisonnable d'en faire des chrétiens. De ce fait il n'y a plus de missionnaires dans les tribus qui existent encore çà et là. En contrepartie, notre centre de Siding Station est contrôlé par des religieux. Un groupe habite d'ailleurs là-bas en permanence...

— Est-ce que l'Église a des intérêts dans le marché-gare ?

Le haut fonctionnaire pontifiant et trop satisfait de sa personne tomba dans le panneau et précisa que l'Église avait effectivement investi dans

l'agrandissement du marché-gare et qu'elle recevait un petit pourcentage sur chaque vente de Roux.

— Mais comment ça se passe avec les Roux et la Zone Occidentale par exemple ?

— Ah ! Vous en avez entendu parler ? Nous avons dû échanger des diplomates... Enfin si j'ose dire... Ils viennent régulièrement acheter des lots à Siding Station et les ramènent chez eux. La Compagnie a décidé que seuls les métis seraient admis. Il était impossible qu'un Roux même habillé d'un uniforme puisse prendre nos trains, se promener dans nos cités. D'ailleurs ils ne pourraient supporter la température. Avec les métis il n'y a pas de problèmes. Et quand il s'agit de quarterons c'est encore mieux car ils n'ont que d'imperceptibles signes de leur roussitude.

Un nouveau terme qui n'existait pas quand Lien Rag vivait en Transeuropéenne.

— Nous recevons de plus en plus de délégations étrangères pour l'achat de Roux de pure race. Pour l'instant c'est l'essentiel de notre commerce extérieur, celui qui fait entrer le plus de devises étrangères.

À l'hôtel, Leouan était très anxieuse et lui montra ce qu'elle avait reçu.

— Une invitation au palais du gouverneur pour ce soir. Tu ne crois pas que c'est un piège ?

CHAPITRE XXV

Avec le jour ils découvrirent l'ampleur de cette interruption du réseau déjà signalée par les instruments. Les rails avaient été découpés au laser. On avait ensuite tranché dans la banquise un énorme rectangle que l'on avait fait fondre jusqu'à ce que les tronçons de voies ferrées s'abîment dans l'océan. Un rectangle large de cent mètres et s'étirant sur la profondeur du Cancer Network.

— Cette fois, dit Yeuse, nous allons devoir négocier.

— Il ne peut pas construire mentalement un pont et une ligne, ricana le chef de train.

Sur la droite ils découvrirent un aviso de garde-côte qui pointait vers eux ses missiles et son petit laser.

— Peut-être qu'il essaye d'entrer en communication avec nous, dit Dsang qui brancha le haut-parleur.

Il n'y eut qu'un grésillement. Yeuse prit des jumelles et examina l'autre rive de la brèche, ne découvrit aucun autre véhicule. Le réseau, les fonds brumeux, c'était tout.

— Nous sommes coincés...

— Et on va devoir payer, ajouta le chef de train presque satisfait.

Yeuse ne put en supporter davantage :

— Si vous persistez dans votre attitude, je vous débarque. Vous n'aurez qu'à demander l'asile politique à cet aviso là-bas, compris ?

Effrayé, le chef de train quitta la cabine de pilotage. C'est alors que l'avisos leur parla :

— Ici l'enseigne de première classe Miller commandant le garde-côte *Kim*. Vous avez enfreint toutes les lois en vigueur dans cette Compagnie et également les lois découlant des Accords de NY Station. Nous avons dû faire cette brèche dans le réseau pour interrompre votre violation continue des signaux et des verrouillages électroniques. Le Conseil d'Administration m'a chargé de vous mettre en demeure de ne plus bouger, sinon je serais autorisé à faire feu sur

votre train. Pour commencer je peux d'un seul missile perforer votre chaudière et vous empêcher de rouler. La représentante du conseil d'administration vous demande de vous rendre. Vous serez bien traités à bord de mon bâtiment malgré son exigüité. Dès que vous serez à mon bord, des engins spéciaux viendront réparer la banquise et le réseau. Ce sera fait en moins de douze heures et dès demain vous serez transférés à San Diego Station.

— Nous pouvons refuser ces conditions, dit Yeuse et attendre d'autres propositions.

— Je regrette mais ces conditions sont uniques.

— Elles vont à l'encontre des promesses de Lady Diana à mon président-directeur général de la Compagnie de la Banquise, qui ne manquera pas d'être informé de ce coup de force contre un de ses agents diplomatiques.

Miller ne sut que répondre sur le coup. Il reprit la parole en leur donnant une heure pour se rendre.

— Ben voilà, dit Pavie en faisant crisser son menton rugueux dans sa grande main déformée. Fallait bien en finir par un machin de ce genre, non ?

Yeuse quitta le poste de pilotage en compagnie

de Jdrien, s'enferma dans le salon.

— On va rejoindre les Roux, dit-il.

— Ils ne sont pas très éloignés mais ensuite ?

— On doit pouvoir rejoindre Kamenepolis par la banquise.

— Non. Autrefois peut-être mais c'est terminé. Avec le dégel de ces derniers mois les rails sont sous une trop épaisse couche de glace. Nous n'avons pas assez d'énergie pour la faire fondre au laser.

— Il y a des stations phoquières et baleinières.

— Sur deux ou trois mille kilomètres peut-être mais ensuite c'est le désert de la Banquise pour cinq à six mille kilomètres. On dit que le Cancer Network rejoint celui du 160^e méridien mais nul n'a jamais refait ce voyage depuis un bon siècle, peut-être cent cinquante ans. Il doit y avoir des ruptures de rail.

— On peut passer. Les Roux ont traversé le réseau en plusieurs fois. Ils croyaient qu'ils en avaient croisé plusieurs mais d'après Ram c'était toujours le même. Les Roux avaient peur de passer mais lui et Jdrui leur montraient qu'il n'y avait pas de danger.

— Nous devons discuter avec Lady Diana.

— Elle veut m’asservir. Elle fait préparer une sorte de cage électronique qui annihilera ma volonté. Lorsque j’aurai épuisé mes forces elle me fera examiner par des médecins, des chirurgiens spécialistes du cerveau et des systèmes nerveux. Est-ce ce que tu souhaites pour moi ? Qu’elle me supplicie et fasse rechercher l’origine de mes dons ?

— Elle n’osera pas. Elle a prêté serment et...

— Elle le fera. Elle a déjà oublié ces huit jours de dégel d’il y a trois mois, elle veut reconquérir toute sa puissance, aller encore plus loin. Lorsque les Roux apprendront que je suis emprisonné ils reviendront et voudront me délivrer. Ils n’ont aucune chance. Vers l’ouest nous pouvons essayer de passer. Il y aura toujours les Roux pour nous aider, nous protéger. Dès que je le pourrai, j’appellerai mentalement le Kid et mon père et ils mettront tout en œuvre pour venir à notre secours. Les machines du Kid peuvent construire vingt kilomètres de voies en une journée pour un véhicule léger. Et une partie du réseau est encore en bon état.

— Cela peut représenter des mois, murmura Yeuse. Tu ne pourras les appeler que lorsque nous serons à mi-distance et encore...

— Ce ne sera pas un appel mais ils sentiront brusquement la nécessité de s'intéresser au Réseau du Méridien.

C'était de la folie de laisser cet enfant de quatre ans agir ainsi sur sa propre volonté. Il communiquait plus en pensée qu'il ne parlait. Il exprimait mieux la réalité des choses. Lorsqu'il parlait de rails elle les voyait vraiment comme elle voyait le Kid, Lien, les Roux, des véhicules, des machines poseuses de voies. Par le langage il n'aurait jamais pu exprimer que le quart de ces idées parfois abstraites.

— Nous ne pouvons pas entraîner tout l'équipage dans cette folie.

— Va leur parler.

— L'avis nous tirera dessus, détruira la chaudière.

— Non. Ça je peux l'empêcher.

Yeuse réunit tout l'équipage et le personnel dans le salon et leur dit qu'elle n'envisageait pas de répondre aux sommations, qu'elle voulait gagner du temps mais qu'elle autorisait tous ceux et toutes celles qui le désiraient à quitter le train privé.

— Que pensez-vous faire ? dit Dsang.

Avec effroi elle réalisa que si le chauffeur les

quittait ils auraient le plus grand mal à piloter la loco-vapeur.

— Cet enfant est trop menacé pour que j'accepte ces conditions. Nous restons ici tous les deux.

— Tous les trois, dit Pavie, pensez quand même pas que j'veais arrêter de vous empoisonner l'existence.

— Je pars, dit le chef de train. Nous sommes en infraction avec les lois de NY Station. Je suis couvert par l'immunité diplomatique et je demanderai mon rapatriement.

— Je pars, dit aussi l'aide-cuisinière.

Finalement la cuisinière dit qu'elle préférerait ne pas rester à bord. Ainsi que deux autres employés. Si bien qu'il ne restait avec le trio que le chauffeur, le mécanicien Wark et un employé nommé Indirah, un homme paisible qu'on n'entendait jamais. Il s'occupait de multiples tâches peu exaltantes mais nécessaires.

— Ils vont vous faire sauter, dit la cuisinière très inquiète et pleine de remords. Je vous en supplie, venez avec nous. Ils nous emprisonneront un peu et puis nous relâcheront. Ça ne peut pas se passer différemment.

Yeuse avertit Miller qu'une partie de l'équipage

et du personnel allait sortir.

— Et le reste ?

— Nous irons jusqu'au bout du délai imparti avant de prendre une décision.

Jdrien désigna le lance-missiles de gauche :

— C'est celui-là qui est armé. Son ordinateur de visée et de déclenchement est déjà programmé. Il n'y a pas beaucoup de difficulté à le mettre en panne. Le temps qu'ils préparent l'autre nous pouvons être hors de portée. Je ne peux pas le saturer tant qu'il n'est pas activé.

CHAPITRE XXVI

À priori cette soirée dansante dans le palais du gouverneur ne ressemblait en rien à un traquenard. Sans être fastueuse, elle n'en était pas moins très chic et devait regrouper une centaine de personnes. Lien Rag avait appris qu'elle clôturait une série de réunions des dirigeants économiques de la Province et que quelqu'un s'était souvenu qu'il était chargé de mission économique et avait joint son nom à la liste.

— Si Floa est présente je suis cuit, avait-il averti.

— Tu représentes un pays lointain, répondit Leouan.

Un huissier les annonça comme Mr et Mrs Cadwell, mais leur arrivée ne provoqua pas le remous de curiosité qu'il avait tant redouté.

— Pan sur ton amour-propre, murmura Leouan en saluant gracieusement les gens qui formaient une haie jusqu'à l'endroit où se tenait Sadon, en habit de gouverneur, culotte bouffante, longue jaquette aux manches décorées de parements dorés, jabot de dentelle noire et blanche. (Il était parfaitement ridicule. Par contre la femme qui l'assistait était très belle, très impériale. Lien apprit que le père de Floa était remarié depuis peu.)

— La compagnie du Mikado, comme c'est amusant, dit Sadon en regardant Leouan avec gourmandise.

Elle était la seule femme non décolletée. Sa robe du soir dissimulait soigneusement jusqu'à ses épaules.

— On est donc si pudique chez le Mikado, fit Sadon en espérant faire rire.

Il y réussit.

— Pas plus qu'ailleurs. Excellence, répondit-elle, mais chez nous c'est un signe d'élégance que de ne pas montrer ses seins.

La nouvelle femme du gouverneur avec sa poitrine presque nue se sentit visée et fixa l'impertinente de ses yeux verts.

— Et qu'est-ce qui est impudique alors ?

— De dépasser un certain poids, répliqua Leouan.

Le gouverneur rougit et regarda Lien Rag avec sévérité. Pendant cinq secondes le glaciologue attendit la petite lueur différente qui annoncerait dans la prunelle grise le début de ses ennuis mais Sadon ne le reconnut pas.

— Tu exagères, souffla-t-il alors qu'ils se dirigeaient vers le buffet.

— On n'imaginera jamais qu'une insolente puisse être en compagnie d'un homme recherché. Ces gens-là croient en des principes bien établis. On ne se rebiffe pas quand on veut se faire oublier.

Ils virent venir Harl Mern qui arborait son éternelle veste brodée trop grande pour lui et dont les couleurs vives étaient passablement défraîchies. Quatre années auparavant Lien Rag la lui avait déjà vue sur le dos lors de leur rencontre dans les mêmes salons de réception du palais.

— Je suis désolé depuis hier, dit l'ethnologue. Nous ne nous sommes pas compris.

— C'est aussi mon impression, fit Lien.

— Il y a quelqu'un que vous pourriez rencontrer à G.S.S. Il fait des recherches sur la Grande Panique. Un ouvrage clandestin bien sûr qu'il publiera sous le manteau. En ce moment c'est d'un

meilleur rapport que la littérature officielle. Je vais vous donner son nom et son adresse puis nous nous séparerons. On nous regarde, je crois.

Lien Rag avait plutôt l'impression que le vieux bonhomme faisait sourire les gens avec sa tenue un peu excentrique et ses gesticulations.

— Lovy Ritz, quai du Suif... Il donne des leçons d'ancien français et traduit les dialogues de vieux films. Comme il a souvent à faire à la Censure, on lui fiche la paix et vous n'avez pas de précautions particulières à prendre.

— Merci. J'irai dès mon retour à Grand Star Station. Nous ne nous reverrons pas de sitôt.

— Je tâcherai d'oublier Mars pour vos amis Roux... Si jamais je peux vous trouver un laissez-passer pour la bibliothèque du Vatican...

— Un dernier mot. Floa Sadon n'est pas à River Station ?

— La fille du Gouverneur ? Je l'ignore. Elle est mariée depuis deux ans, je crois.

Il s'éloigna et se mêla à la conversation d'un groupe de responsables économistes. Le haut fonctionnaire que Lien avait rencontré ce matin se précipita sur le couple :

— J'ignorais que vous connaissiez Harl Mern, dit-il.

— Nous parlions de viande fossile... Il me disait que grâce à de vieux bordereaux on retrouvait des étables d'autrefois, des entrepôts frigorifiques.

— C'est exact, mais cette ressource-là s'épuise. Je pensais qu'Harl Mern vous avait demandé un visa pour votre compagnie.

— Un visa ? s'étonna Lien Rag.

— Une idée comme ça, fit le haut fonctionnaire qui s'éloigna aussitôt.

Leouan pris le bras de son mari et l'entraîna un peu à l'écart.

— J'ai l'impression, souffla-t-elle entre ses dents, que le haut fonctionnaire a gaffé.

— Harl Mern sur le point d'avoir de graves ennuis ? Et ce type pensait que le vieux prof s'en doutait et essayait d'avoir mon appui.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Le prévenir.

Mais la veste brodée aux couleurs défraîchies n'était visible nulle part. Ils se séparèrent pour chercher puis se retrouvèrent sous le lustre central.

— Il a dû rentrer chez lui.

— Et j'ignore son adresse, dit Lien Rag.

— Si on essayait à la bibliothèque... J'ai vu un

appareil téléphonique quelque part. Si j'appelle d'ici, cela paraîtra tout à fait normal, non ?

— Vas-y, je surveille le reste des invités.

La jeune femme se dirigea vers une sorte de petit salon où quelques dames mûres papotaient. On la regarda avec un peu de surprise lorsqu'elle traversa et atteignit un recoin où l'appareil se trouvait sur un guéridon en marbre. À peine avait-elle décroché qu'une voix résonna à son oreille.

— Central, quel numéro ?

— Le professeur Harl Mern de la part de Son Excellence, murmura-t-elle en surveillant les dames mûres.

— Tout de suite.

Puis une voix obséquieuse, masculine.

— Votre Excellence ? Nous achevons la perquisition. Le vieux fou est embarqué pour le Siège central.

Leouan reposa doucement l'appareil.

CHAPITRE XXVII

Lady Diana reçut l'information comme une gifle et hurla avec fureur, menaçant Miller du peloton d'exécution.

— Vous n'avez pas rempli votre mission, vous serez dégradé, condamné.

— Mais je vous assure... Les mécanismes de pointage et de mise à feu ont été paralysés l'un après l'autre.

— Ils sont loin.

— Ils n'ont que quelques minutes d'avance. Ils foncent vers l'ouest, vers le centre de la banquise. Je peux les poursuivre mais s'ils sont capables de noyauter un système électronique ils vont aussi faire exploser mes diesels.

— Combien restent-ils ?

— Cinq, d'après le chef de train qui raconte des

choses tout à fait stupides. Ils sont tous fous dans ce train privé. Ils courent au suicide en roulant vers l'ouest. Ils ne trouveront rien, même pas de l'huile de baleine ou de phoque, ni ravitaillement. Ils risquent de dérailler, ou tout bonnement de tomber en panne et de mourir au bout de quelques jours.

— Laissez-les.

— Bien, Lady Diana.

— Nous ne les poursuivrons pas, pas tout de suite. Ils finiront par appeler au secours et cette fois capituleront sans condition. Les engins spéciaux vont arriver rétablir le Réseau du Cancer.

— Oui, madame.

Elle se dirigea vers son puissant ordinateur, tapota le clavier, lut l'information qui s'inscrivait sur l'écran, pianota à nouveau et attendit. Les informations commencèrent d'affluer sur l'écran et sur l'imprimante au sujet du Réseau du Cancer. Elle voulait avoir la certitude qu'ils ne pourraient jamais rejoindre le réseau du 160^e méridien.

Elle n'apprenait rien mais voulait se rassurer. Elle savait qu'après la dernière station baleinière de Storm Station personne ne s'était aventuré sur les glaces de la Banquise en dehors de quelques expéditions dont la dernière remontait vers 2310,

soit une trentaine d'années auparavant. Un locovapeur attelé d'un wagon monté par quatre types avait voulu atteindre le 160^e méridien mais avait connu de telles épreuves qu'ils avaient dû faire demi-tour. Ils n'étaient que deux au retour.

— Quelles épreuves en fait ?

Ils avaient manqué d'huile animale pour aller plus loin. Le vent avait soufflé trente jours sans discontinuer, chassant les phoques et les baleines en dehors du réseau. Ils n'avaient pu capturer que des pingouins pour manger. Insuffisamment pour faire fondre le gras et le brûler dans la machine. Pour le retour ils avaient sacrifié le wagon, vivant dans l'habitacle de la loco.

— Depuis plus personne... Mais ça ne veut pas dire que les rails sont détruits. Ce fichu gosse a dû découvrir que l'on pouvait donc passer. Il faudra bien que je le rattrape le plus tôt possible.

Elle repéra Storm Station sur une carte. Trois cents jours de vent par an dont les deux tiers à plus de trois cents kilomètres heure.

CHAPITRE XXVIII

Toute la nuit ils avaient attendu la Sécurité Militaire. En rentrant de la réception, Lien Rag avait dû se raisonner pour ne pas prendre un train de nuit.

— Si seulement nous savions ce que l'on reproche à Mern, répétait-il.

— Si l'on avait des soupçons sur nous, la Sécurité aurait attendu une prochaine rencontre pour nous coincer en flagrant délit.

— Ils finiront par se poser des questions. À cette heure ils ont son passé sous les yeux. Ils le connaissent bien. Le prof n'a jamais cessé de ruer dans les brancards, de s'intéresser à des choses interdites, des sciences suspectes. L'ethnologie, l'astronomie, l'étude des Roux. Ce n'est qu'un épisode de plus.

— Ils ont peut-être trouvé cette coupure de vieux journal sur la construction de l'énorme vaisseau spatial pour Mars. À l'autre bout du fil l'homme a parlé d'une perquisition. Elle se déroulait au moment même où Harl Mern nous parlait. Si nous étions suspects, le haut fonctionnaire du ravitaillement n'aurait jamais fait cette réflexion qui nous a mis la puce à l'oreille.

Ils quittèrent River Station par un rapide aux places très chères mais qui n'était en principe jamais immobilisé ou dérouté. Pendant un temps ils roulèrent bord à bord avec un train immense, aux wagons de voyageurs étranges. Les hublots étaient tous en verre martelé et, à l'arrière, avant le fourgon de queue, la dernière voiture n'avait aucune ouverture et possédait une énorme cheminée qui laissait échapper une fumée noire :

— Un train-hôpital militaire et là c'est le four crématoire.

Il ne se rendit pas tout de suite quai du Suif, préférant observer d'abord son entourage durant quarante-huit heures, rencontrant des responsables économiques, soit des fonctionnaires, soit des grossistes. Ces derniers n'avaient pas beaucoup de marchandises à proposer, beaucoup de produits inutiles que le Kid

et le Mikado pouvaient se procurer ailleurs à moindre prix. Par contre il rencontra un antiquaire qui lui fit visiter ses entrepôts mobiles actuellement exposés pour deux mois dans la capitale.

— Je dois avertir le patron de la Compagnie, dit-il, qui enverra une lettre de crédit à la banque de la Transeuropéenne, mais ça demandera bien une quinzaine de jours. Les relations sont difficiles à partir de Africa. Les télex vont de relais en relais et sont parfois transmis avec des erreurs par les micro-compagnies.

— Faites déjà une sélection d'objets et je tâcherai d'en retarder la vente durant les deux semaines à venir.

Lien Rag était bien embarrassé car en fait tout le contenu des entrepôts mobiles était susceptible d'intéresser le Mikado. Mais il fallait choisir.

— Ma plus belle pièce, c'est un secrétaire Louis XV, mais il y a d'autres meubles aussi beaux et moins chers. Tenez, j'ai un autel de campagne d'un certain cardinal Luccini, secrétaire d'État du Vatican. Un ciboire en or incrusté de pierres précieuses, deux calices en or ciselé, des flacons en cristal taillé, on appelait ça des burettes. Remarquez le bouchon dans lequel est encastré un

rubis.

Lien Rag fit mettre de côté pour cent mille dollars d'objets de valeur. La fortune du Mikado était colossale et il aurait pu dépenser quatre ou cinq fois plus, mais Lien préférait garder la tête froide. Il n'y connaissait pas grand-chose en antiquités et pouvait se faire rouler.

Les fonctionnaires de l'Économie ne cherchaient qu'une chose, lui vendre des Roux par milliers. Contre des dollars. Ils ne cherchaient même pas à les échanger contre du ravitaillement. La Compagnie voulait des devises. Quand ils comprenaient que Lien n'était pas preneur, les entretiens tournaient court.

Lorsqu'il se rendit chez Rizt, quai du Suif, il était certain à quatre-vingt-dix pour cent que nul n'avait percé sa véritable identité.

Il s'attendait à un vieillard et fut surpris de la jeunesse du traducteur. Il se présenta sous le nom de Cadwell, déclara qu'il avait de vieux textes français à faire traduire. Lovy Rizt était en train de visionner un ancien film français et d'en traduire les dialogues.

— J'appelle ça un vieux film pleurnichard... C'est absolument incompréhensible pour nous mais il paraît que c'est ce que le téléspectateur

demande en ce moment. Ça s'appelait *La Symphonie Pastorale*. Mais puisque on me paye pour ça.

— C'est Mern qui m'envoie. Vous n'avez aucune raison de me faire confiance puisqu'il a été certainement arrêté voici trois jours.

— Je ne connais personne de ce nom, dit le traducteur qui se pencha sur la visionneuse et augmenta le son.

Une voix de femme s'éleva et Lien Rag comprit pourquoi Rizt n'aimait pas ça.

— Si je vous dis Lien Rag par exemple, ça vous rassure ?

— C'est exactement ce que j'attendais. Vous êtes sûr que Mern a été arrêté ? Je suis sans nouvelle depuis qu'il a pris rendez-vous pour un certain Lien Rag il y a trois jours. Il devait me rappeler.

— Il sous-estimait les dangers, dit le glaciologue. Il n'aurait jamais dû vous donner ce nom.

— Nous utilisons un code. Un livre nous servait de référence. Un livre très rare dont nous étions les seuls à posséder un exemplaire. Un livre de cuisine. De jadis bien sûr.

Au bout d'une heure Lien Rag était totalement stupéfait de l'œuvre d'historien de Rizt qui avait

dressé le plan de l'ouvrage énorme qu'il comptait écrire.

— Je ne pense pas le mener à terme. Même si j'ai vingt ans devant moi. La Grande Panique s'étend sur une très longue période et j'ai dû me limiter. Pour ce faire j'ai choisi deux dates précises. 2050 bien sûr et 2080.

Lien Rag se demandait où il avait déjà entendu citer cette dernière date.

— Je ne m'occupe que de la Grande Panique en Europe et ma décision est arbitraire. En 2080 c'était encore la grande pagaille. Il n'y avait pas de vie sociale organisée. On comptait des milliers de communautés qui vivaient en autarcie, en utilisant des locomotives pour la chaleur. À vapeur, à pétrole, nucléaire, beaucoup étaient bricolées à partir de vieux modèles. Dans tout ce fatras il s'est alors produit un événement considérable. Vous ne serez certainement pas de mon avis. Vous avez une religion ? Non ? Moi aussi je suis athée. Mais en 2080 une poignée d'évêques survivants ont élu un pape, sous le nom de Pie XV. Il a régné jusqu'en 2088. Entre-temps il y aurait eu quatre souverains pontifes plus ou moins des antipapes.

Lien Rag comprenait pourquoi Harl Mern l'avait dirigé vers cet historien clandestin de la

période la plus extraordinaire de l'Humanité.

— J'ai amassé une documentation unique parce que mon père et avant lui mon grand-père avaient déjà le même projet. Et ils avaient la chance de vivre des temps moins difficiles. Même si le sous-sol était moins fouillé qu'aujourd'hui on pouvait retrouver des documents assez facilement quand on voulait s'en donner la peine. L'ennui, c'est que les gens durant la Grande Panique ont tout brûlé. Pour se chauffer, et en premier lieu les livres, les journaux, les feuilles de papier vierges. Des tas de témoins ont écrit un journal sur cette époque et pas seulement des lettres. Relater au jour le jour les événements devenait une obsession aussi bien chez un ancien professeur que chez un paysan obligé de fuir vers le sud avec ses vaches, rattrapé par les glaces en cours de débâcle.

Il sourit.

— J'ai un journal écrit par un paysan qui s'est réfugié dans les Alpes. Il avait une vingtaine de vaches et quand il a compris que même les hauteurs seraient recouvertes il est redescendu, a tué ses animaux et les a enfouis. Lui et sa famille ont survécu grâce à cette viande congelée, des années.

— Pour en revenir à la papauté, le dernier

pontife au moment de l'explosion de la lune était Grégoire XVII ?

— Oh ! je vois que vous vous intéressez à l'histoire de l'Église.

— J'ai visité la Nouvelle Rome.

— Grégoire XVII a disparu dans le cataclysme... J'ai de bonnes raisons de croire qu'il avait décidé de rester à Rome, mais le Vatican a été attaqué par des hordes successives. On disait que les réserves alimentaires du petit État étaient fabuleuses, que le pape pourrait se chauffer pendant des siècles. Il y avait aussi ce supermarché, l'Annone, qui attirait les convoitises. J'ignore si tout cela était vrai mais le Vatican a été attaqué. On pense que Grégoire XVII a pu s'enfuir avec une partie de son entourage. Ce qui me permet de le présumer, c'est un message du secrétaire d'État à l'évêque de Tunis. Il est daté de 2051 et parle d'une traversée hasardeuse que la Curie envisageait malgré le danger des icebergs et des glaces errantes. La Méditerranée n'était pas tout à fait gelée et il existait des chenaux.

— Grégoire XVII envisageait donc de partir pour Tunis ?

— On croyait alors que jamais les glaces ne descendraient aussi loin. Le secrétaire d'État

soupire sur les deux degrés de température que connaît la ville de Tunis, dit qu'à Rome c'est un hiver polaire. Avec des moins dix moins quinze. Ils n'avaient encore rien vu, les malheureux.

— Le voyage n'a pas eu lieu ?

— Mon père avait pu se rendre à Tunis pour effectuer des fouilles. Il semble que l'évêché ait été lui aussi détruit par des fanatiques musulmans qui pensaient apaiser la colère d'Allah qui leur envoyait ce froid. Il n'a obtenu aucune preuve que le pape soit venu là-bas. La lettre de Monsignor Luccini n'a jamais dû arriver puisqu'on l'a retrouvée dans des archives de l'ancienne Rome.

Lien Rag faillit ne pas prêter attention à ce nom. Il feuilletait le plan de l'ouvrage lorsque soudain sa mémoire réagit.

— Luccini, avez-vous dit ? Un cardinal secrétaire d'État ?

— C'est ça. Il a aussi disparu mystérieusement.

— Je sais où se trouve son autel de campagne. Chez un antiquaire qui a ses entrepôts aux confins de la ville, quai des Messageries Occidentales. Il y a la plupart des objets du culte dans une sorte de boîte en marqueterie qui peut se transformer en table étroite. L'autel est recouvert de velours rouge avec des retombées en dentelles.

— Incroyable, murmura Lovy Ritzt. C'est incroyable. Mais où a-t-on retrouvé ces objets ?

— Je l'ignore mais je peux le savoir. J'ai retenu le lot pour le patron de la Compagnie qui m'emploie.

— Un autel portatif appartenant à Luccini... Si ce n'était pas dangereux j'irais avec vous à ces entrepôts. Je vous en supplie, allez là-bas et essayez de savoir. C'est très, très important pour mon ouvrage.

Lien Rag se prenait soudain à rêver. Luccini n'avait certainement pas quitté le pape durant ces heures sombres et si l'on avait retrouvé son autel de campagne, pourquoi ne découvrirait-on pas des documents écrits de sa main sur la fin de ce pontificat ? L'homme qui pourrait fournir à l'Église des Néo-Catholiques des précisions sur les derniers moments de Grégoire XVII n'obtiendrait-il pas une récompense exceptionnelle ? Par exemple, l'autorisation d'accéder à certaines archives ?

— Avez-vous dans votre plan un chapitre, un paragraphe qui signale une première apparition des Roux ?

Le traducteur parut interloqué, pire, Lien eut l'impression que la question lui paraissait

désobligeante.

— Des Roux lors de la Grande Panique ? Vous n’y songez pas. Je vois que Harl Mern vous a communiqué ses idées fixes.

CHAPITRE XXIX

— Je ne donne jamais l'origine de mes marchandises. Il y a des pillards qui connaissent des cavernes plongeant dans le sous-sol, des mineurs qui à l'occasion améliorent leur salaire, des personnes qui se débarrassent de souvenirs de famille. Je suis désolé...

— J'ai écrit au Mikado, dit Lien Rag qui s'attendait à ce refus. Je lui ai décrit vos merveilles. Je lui conseillé de m'envoyer une lettre de crédit de cinq cent mille dollars par l'intermédiaire de la Banque Panaméricaine qui la transmettra à la banque de votre compagnie.

Calvino resta muet, impassible, ne laissant voir aucune marque de cupidité.

— Je ne poursuis qu'un but intellectuel. Je fais des recherches sur le pape Grégoire XVII. Luccini

était son secrétaire d'État.

— Ce genre d'étude historique est déconseillé par la Censure de la Compagnie.

— Curiosité personnelle.

Lien sorti, le double de la lettre et la lui tendit. Cinq cent mille dollars étaient écrits en lettres majuscules puis une seconde fois en chiffres.

— Un tel homme existe ? murmura l'antiquaire. Même les musées ne m'ont jamais offert une telle somme.

— Je ne bluffe pas.

Calvino lui rendit le double de la lettre :

— Près de trois cents ans. Une gageure impossible. J'ai trouvé ça dans une ferme pas très loin d'ici. Avec d'autres objets de culte. Il y a là-bas une famille ahurissante qui vend ses souvenirs.

À l'hôtel, une convocation de la Sécurité Militaire doucha son enthousiasme et il se vit perdu. Harl Mern avait dû parler. Leouan lui fit constater que la convocation était signée lieutenant Okhotskla.

— C'est pour ton loco-car et ta boîte de priorité.

— Je n'y crois plus.

Pourtant il apprit qu'il pouvait louer à la Compagnie un loco-car vapeur avec une boîte

marron qui lui permettrait de voyager à peu près n'importe où autour de la capitale sur les grandes lignes et les lignes secondaires.

— À l'exception des endroits stratégiques. Versez cinq mille dollars de caution et signez ici, lui dit le lieutenant.

C'était un très vieux loco-car poussif, mal protégé du froid qui avait la forme d'une ancienne automobile avec sa partie haute qui contenait la machine à vapeur et ses deux corps de chaque côté, dans l'un on pouvait dormir sur deux couchettes, dans l'autre faire la cuisine. Le moteur central permettait de se déplacer dans les deux sens en ne donnant jamais l'impression de faire marche arrière. Il y avait une soute pour le charbon liquide. Il avait droit à des bons de carburant qui lui donneraient cent kilomètres d'autonomie par jour.

— C'est merveilleux, dit Leouan en claquant des mains.

Le lendemain, ils quittaient le grand réseau pour une ligne secondaire, puis celle-ci pour une encore moins importante. Ainsi de suite trois fois avant que le loco-car ne roule sur la voie unique qui desservait la ferme des Klauze.

— Regarde, dit Leouan, on se croirait à la

Nouvelle Rome.

Une construction en glace avec des vitraux pour donner du jour. Une sorte d'immense basilique en fait. Lien pensait que l'intérieur serait sombre mais la surabondance des vitraux jaunes donnait au contraire une lumière presque solaire qui leur rappela les huit jours fous où le soleil avait réapparu. Dans cette longue basilique il y avait de vieux wagons alignés, une chaufferie qui alimentait l'ensemble par de gros tuyaux boudinés, informes. Les Klauze avaient utilisé du matériel de récupération pour leurs serres où poussaient des germes de maïs, de blé, de lentilles, de pois, de soja.

— Nous sommes les rois du germe sous toutes ses formes, dit le garçon qui les accueillit. Il y a deux cents ans que nous faisons du germe. Indispensable pour les vitamines B, E et des protéines. L'arrière-arrière-grand-père a tout de suite compris ça à l'époque.

Dans un des wagons d'habitation ils crurent rêver. L'intérieur d'une ferme bavaroise du XX^e siècle était reconstitué dans ses moindres détails. Mais l'une des grand-mères présentes rectifia cette erreur :

— C'est du XIX^e, mon gars. Et nous sommes

toujours des Bavarois. Ici en dessous c'est notre village d'origine, à cinquante kilomètres à l'est de Munich.

Elle secoua ses cheveux blancs.

— Ça ne vous dit rien du tout ? Tant pis pour vous. Vous voulez acheter des objets religieux ? Vous voulez acheter des germes pour l'exportation ? Faudra avoir l'autorisation de la Compagnie, bien sûr. Mais pourquoi pas, après tout ?

Effarés, ils apprirent que la famille se composait de cent soixante-dix-sept membres avec une douzaine de grands-parents, des enfants, des petits-enfants et des arrière-petits-enfants. Ils ne se mariaient qu'entre Bavarois d'origine, au pire des Allemands.

— Pourvu qu'on soit allemand et catholique, dit la grand-mère, mais attention hein ? Pas Néo-Catholique. On n'en veut pas de ceux-là, des usurpateurs. Nous, on est des catholiques traditionalistes.

Lien Rag regarda Leouan. C'était assez inattendu à moins de cent kilomètres de la capitale Grand Star Station que d'entendre ça.

— Mais vous n'êtes pas persécutés ?

— Depuis deux cents ans nous fournissons des

germes, des centaines de milliers de tonnes de germes. Nous travaillons dur, nous n'embêtons personne. Pour le chauffage nous utilisons la fermentation des graines là-bas dans la chaufferie. On ne va pas prêcher notre religion dans les stations. On vit entre nous sans faire de propagande. Sur toute la concession on n'est pas deux mille en tout. Une vingtaine de fermes comme celles-ci.

— Vous avez des objets religieux à vendre ? demanda Lien Rag. J'ai vu dernièrement un autel portatif de cardinal.

— Notre religion n'est pas celle du luxe et des honneurs. Il y a longtemps que nous désirions nous défaire de ces objets puisque le pape Grégoire XVII à la fin de sa vie nous a prêché le dénuement et l'espoir. Oui, jeune homme. Pas à moi, mais à mes ancêtres. Si vous voulez voir l'arbre généalogique. Je suis de la quatorzième génération. Là-bas il y a mes fils et mes filles, mes petits-enfants. Cette dame dans son fauteuil, c'est ma mère. Vous voulez acheter des objets religieux ? ajouta-t-elle avec mépris.

Lien n'osait rien dire, croyait avoir mal entendu. Est-ce que Leouan avait elle aussi entendu prononcer le nom de Grégoire XVII ?

— Alors vous êtes muet ? Ça vous en bouche un coin, hein ?

— Jamais je ne me serais douté... commença-t-il. Vous avez bien parlé de Grégoire XVII ?

— De qui voulez-vous que je parle ? C'était pendant la Grande Panique et il est venu chez mes ancêtres. Il était accompagné de quelques personnes. Mes ancêtres habitaient dans des cavernes de glace, vous savez, pour rester en communication avec leur ferme en dessous. Chaque jour il y avait quelques centimètres de plus, mais ils s'entêtaient.

Que venait faire le pape au nord de l'Europe alors qu'il avait envisagé Tunis ?

— Dans le sud ce n'était plus vivable. Des millions de gens qui voulaient traverser la Méditerranée... Qui s'obstinaient, qui ravageaient tout. Quelqu'un a dû conseiller au pape de remonter jusqu'ici, un brave pays catholique où il trouverait quelques communautés. Si vous n'étiez pas un étranger venu de l'autre bout de la Terre, croyez pas que je vous raconterais tout ça. Les Néo-Catholiques sont à l'affût. Ils se doutent de quelque chose, mais nous on les tient à l'écart.

— Le pape est mort chez vous ? demanda Lien en s'efforçant de paraître d'une curiosité tout juste

polie alors qu'il brûlait littéralement d'impatience.

— Non. Il n'est pas mort chez nous. D'après les journaux de nos ancêtres... Il y a des dizaines de cahiers dans notre bibliothèque. Rien que pour les années de 2050 à 2060... Et des milliers d'autres ensuite. Je disais donc que d'après ces récits il serait mort pas très loin d'ici.

Elle se tut brusquement comme si elle regrettait d'en avoir trop dit. Lien Rag, frustré, essaya de sourire.

— Je voudrais visiter vos installations agricoles.

— Hans va vous accompagner, dit l'aïeule.

Dès que les germes atteignaient la taille souhaitée, on les séparait des grains qui achevaient de fermenter dans des cuves pour produire de la chaleur.

— On pourrait les faire pousser encore un peu mais il n'y aurait plus assez de calories dans le grain pour nous fournir les degrés nécessaires. Avec des pompes à chaleur nous augmentons encore cet appoint. On ne peut pas tellement compter sur l'électricité de la Compagnie qui fait de nombreux délestages sur les réseaux perdus.

— Votre aïeule est passionnante, dit Lien.

— Vous trouvez ? Elle maintient la tradition grégorienne comme nous disons.

— Ce pape est-il vraiment mort dans cette région ?

— Je ne peux pas vous en dire plus, c'est un secret de famille. Nous voulons surtout embêter les Néo-Catholiques en nous taisant. Cette continuité des papes leur serait nécessaire pour prouver leur légalité, si j'ose dire. Mais il leur manque Grégoire XVII et les autres jusqu'en je ne sais plus quelle année.

Lien retint la date de 2080. Pour un étranger sans religion il aurait causé une surprise pleine de méfiance.

— Si la Compagnie acceptait l'exportation de germes nous serions heureux de travailler avec vous. Nous pourrions améliorer encore le rendement.

Le Kid aurait été satisfait de recevoir ce produit nourrissant. Mais Lien ne pensait qu'à Grégoire XVII, le pape disparu.

CHAPITRE XXX

Le récit de Lien Rag faisait ricaner Calvino l'antiquaire.

— La vieille Klauze est impayable. Vœux de pauvreté, vous a-t-elle dit ? Ce qu'il ne faut pas entendre. En fait ils ont besoin d'argent pour s'agrandir. Il faut nourrir cent soixante-dix-sept personnes avec autre chose que du germe de blé, les chauffer, les traiter convenablement si on ne veut pas que la communauté éclate et se disperse. Pendant des siècles les gens étaient tellement terrorisés par les Glaces qu'ils ont accepté ce genre de vie matriarcale avec des règles, des contraintes. Maintenant c'est dur. Les Réseaux se sont étendus partout, recouvrent toute l'Europe ancienne et la vieille Klauze sent que les derniers venus vont lui échapper. Alors elle vend les objets précieux du

culte grégorien. Les autres communautés de catholiques traditionalistes connaissent les mêmes problèmes.

— Je n'avais jamais entendu parler d'eux, dit Lien Rag toujours sous le choc de ces dernières découvertes.

— Ils évitent de se faire connaître pour continuer à vivre paisiblement.

— Vous avez la liste des autres communautés ?

Calvino le regarda de travers :

— Vous m'exploitez à des fins que j'ai du mal à démêler... Vous êtes sûr que ce Mikado va m'acheter pour cinq cent mille dollars d'antiquités ?

— Absolument sûr. Cette liste ?

— Ils ne sont pas tous aussi pittoresques et accueillants que les Klauze. Vous risquez même d'avoir des ennuis. Mais ce sont toutes des communautés agricoles, donc accessibles pour un homme de votre profession.

Il commença d'en visiter deux mais n'obtint de ses membres que des renseignements réduits. Ils ne pratiquaient plus tellement leur religion, souffraient des conditions que leur imposait la guerre. Dix des leurs avaient déjà été mobilisés et ils avaient deux morts et deux blessés à déplorer.

Ils ne possédaient aucun souvenir de ce pape Grégoire qui ait été transmis dans la famille.

— Trois cents ans, disait Leouan le soir dans leur minuscule cabine du loco-car, c'est vraiment beaucoup. Quatorze générations. Quel vertige ! Et avec en plus la Grande Panique. Ce Lovy Ritz la limite à trente ans avec ses histoires de pape mais je suis certaine qu'elle a duré bien plus.

Un soir, ils atteignirent à la nuit une station très écartée des lignes même les moins fréquentées et eurent l'impression qu'elle était abandonnée car nulle lumière n'était visible. Pourtant un sas fait de plusieurs feuilles de plastique les laissa pénétrer au cœur de la petite station normalement éclairée à l'électricité. Un vacarme atroce les assaillit dès qu'ils descendirent sur le quai. L'odeur était intolérable.

— Un poulailler, dit Lien, un immense poulailler. Il doit y avoir des millions de bêtes.

Mais Leouan n'entendait rien. Un homme portant des écouteurs sur les oreilles et un micro-laryngo-phone leur fit des signes. Il les conduisit dans une sorte de tour de contrôle sur rail insonorisée.

— Ouf, dit Leouan, ça fait du bien. Vous communiquez par radio ?

— Sinon on ne s'entend plus. Vous n'êtes pas Transeuropéens, vous ?

— Non, dit Lien qui présenta ses papiers.

Ils sortirent de l'immense poulailler par le fond, suivirent un tunnel transparent mais recouvert de givre et pénétrèrent dans une sorte de serre qui abritait trois wagons d'habitation.

— Vous voulez acheter des œufs ?

Il y avait une quinzaine de personnes dans cette voiture sans compartiments. Un wagon de marchandises transformé en salle de séjour confortable avec fourrures, lumières douces. Il remarqua de jolies filles.

— Sans l'accord de la Compagnie, vous savez...

Ce fut Leouan qui découvrit le portrait sur le mur du fond mais elle ne put le prévenir tout de suite si bien qu'il se trouva nez à nez avec le visage anguleux d'un homme au regard dur qui portait la tiare papale. Lien était en train de parler et il s'arrêta net.

Les autres suivirent son regard et sourirent :

— C'est le pape Grégoire, dit l'un d'eux. Un peu notre ancêtre, quoi.

Il y eut un petit rire dans un coin. Une très jeune fille aux yeux effrontés, assise à même le

plancher, dévisageait Lien sans timidité.

— Votre ancêtre, dit Lien Rag, il était pape ?

— Le dernier pape avant les glaces, dit un vieux bonhomme d'une voix cassante.

— Avez-vous entendu parler d'un procédé pour congeler les œufs avec leurs coquilles ? lui demanda soudain un autre bonhomme très chevelu. Dans la famille, on cherche depuis des générations.

Leouan réprima un rire nerveux. Lien était fasciné par le portrait du pape. Peut-être avait-il fini ses jours dans cette famille et dans un endroit isolé. À la fin on avait dû le considérer comme un vieux parmi d'autres. Mais qu'était devenue sa suite, le secrétaire d'État ?

— On a d'autres photographies si vous voulez, lui dit l'homme qui les avait accueillis dans le poulailler géant. Venez voir. Elles sont craquelées et pour certaines on dirait des peintures.

Il les entraîna dans un petit bureau et sortit une liasse d'un tiroir.

— C'était un homme jeune, dit soudain Leouan. J'avais imaginé quelqu'un de très vieux.

— On dirait en effet.

— Vous êtes catholiques grégoriens ? demanda

Lien.

L'éleveur haussa les épaules.

— C'est bien vieux. Des bêtises. Trois siècles au moins. Je suis bavarois... Je me nomme Hinkel. Nous sommes tous des Hinkel ici. Nous épousons des Muller, des Schmidt, des Klauze.

— Je connais les Klauze, les germes.

— On est en froid. Depuis toujours, en fait. Mais à l'occasion, on fait des mariages. Ils nous en veulent parce que dans chaque génération l'aîné des fils s'appelle Grégoire et ça ils ne le supportent pas. Idiot, hein ?

— Vous avez une industrie de transformation des œufs ?

— Nous en traitons un million par jour. Poudre, œufs en barres, congelés sans coquille, congelés cuits, congelés en omelette, congelés durs, frits... Les Klauze, c'est les germes, les Hinkel, c'est l'œuf. Depuis toujours.

— Vous avez d'autres souvenirs du pape ?

— Ces photographies... On raconte que les autres ont tout fauché et sont partis.

— Les autres ?

— Ses compagnons, je ne sais plus comme on appelait ça.

— La Curie romaine.

— Bah, si vous voulez. Les grands-parents racontent des histoires aux enfants mais on n'écoute pas toujours.

— Ils seraient partis où ?

— Pour moi c'est chez les autres, les Schmidt ou les Klauze. Ceux-là ils ont des tas de trucs que nous on n'a jamais eus. Des objets précieux, des tas de machins de culte.

— Y a-t-il des prêtres catholiques traditionalistes ?

— Quelques-uns. Mais dans notre famille pas depuis soixante ans, je crois. À cette époque y a eu qu'un fils sur une famille de dix enfants. Pas question qu'il se fasse prêtre. Le nom avant tout. Depuis on passe pour des mécréants. Chez les Klauze il y a bien encore quatre ou cinq prêtres. Ce sont les plus dévots ceux-là. Mais les Schmidt aussi ils sont pieux. Le dimanche ils travailleraient pour rien au monde. Nous, on n'est pas comme ça.

— Vous pouvez nous laisser stationner sur une de vos voies de garage pour la nuit ? Nous avons tout ce qu'il faut à bord du loco-car.

— Oh, vous gênez pas. Vous pouvez partager notre repas si vous le désirez.

Lien le souhaitait vivement. Ce n'est que vers la

fin du dîner qu'il osa demander :

— Alors ce pape, qu'est devenu son corps ?

Il souriait tranquillement comme l'ingénu de l'histoire.

CHAPITRE XXXI

Ces Catholiques traditionnels ou grégoriens comme certains se dénommaient formaient des groupes vraiment uniques dans l'organisation de la Compagnie Transeuropéenne. Au point que Lien Rag ne cessait d'y songer, allongé sur sa couchette du loco-car.

— Comment le conseil d'administration arrive-t-il à tolérer cette anomalie ? Partout les familles sont éclatées. Les grands-parents vont vivre dans des quartiers, des stations différentes de celles de leurs enfants, ne les rencontrent pas très souvent. Ainsi l'administration évite la transmission des événements, la mémoire collective de toute la population. Si bien que les gens d'une trentaine d'années ont fini par oublier que voici trois cents ans on vivait différemment, qu'il y avait du soleil,

que la glace, le manque de lumière étaient des phénomènes épisodiques l'hiver. Personne ne sait ce qu'est le soleil en fait et les vieux films qui seraient trop évocateurs d'un bonheur ancien sont présentés au public comme des films de science-fiction. Il n'y a plus que quelques personnes très informées pour garder une vision chronologique de l'histoire récente.

Leouan grogna, à demi endormie, mais il poursuivit sans même y prêter attention :

— Ces Klauze, ces Hinkel, ces Schmidt, etc., conservent les ascendants avec eux, jusqu'à des arrière-grands-parents qui ressassent sans arrêt leurs souvenirs et le souvenir des souvenirs de leurs grands-parents. Malgré les boursofflures dues à l'imagination, les exagérations de certains conteurs de talent, il reste tout de même un dépôt de vérité, et ça c'est exceptionnel, unique. Certainement toléré par le pouvoir pour des raisons que j'ignore.

— Ils ne se montrent que rarement ailleurs, ils ne font pas de prosélytisme et sont assez habiles pour fournir des denrées irremplaçables à des tarifs imbattables. Des germes de blé, du lait, de la viande, des œufs sous toutes les formes comme ici chez les Hinkel.

— D'accord, mais le Conseil d'Administration n'hésiterait pas à les faire disparaître s'ils gênaient vraiment. Il suffirait de les disperser aux quatre coins de la concession au lieu de les tolérer dans une circonscription peu étendue exactement au-dessus de leurs villages bavarois d'origine.

Personne n'avait su ou voulu lui dire où reposait le corps de Grégoire XVII et pourtant il était à peu près certain que le dernier pape de l'ère solaire avait été embaumé et placé dans un lieu sûr dont le secret devait se transmettre d'une génération à l'autre mais pas forcément d'une famille à l'autre. Pourquoi le fils aîné des Hinkel s'appelait-il toujours Grégoire ? Pourquoi les Klauze leur en voulaient-ils pour cette tradition séculaire ?

Il finit par s'endormir et le lendemain ils quittèrent le poulailler géant et les Hinkel pour rouler vers le nord, vers la ferme des Schmidt. Lien avait pu acheter très cher l'une des photographies craquelées de Grégoire XVII et il l'examinait longuement chaque fois qu'ils étaient dirigés vers une voie de garage ou forcés d'attendre un signal vert dans une station perdue.

Les Schmidt « faisaient » de la pomme de terre.

Dans d'immenses serres où régnait une température basse, à peine cinq degrés. Ils cultivaient en hydroponie des plants aériens qui fournissaient des récoltes impressionnantes. En trois siècles de sélection, de soins, ils étaient parvenus à ce résultat. Une pomme de terre ne poussant plus dans la terre et pouvant supporter jusqu'à zéro degré. Trois siècles consacrés à la patate, pensait Lien Rag à peine ironique. Ce Monde des Glaces n'avait jamais produit de grands chefs-d'œuvre artistique, littéraire ou architectural. Il n'avait guère non plus amélioré les sciences médicales, humaines, sociales. Les gens n'étaient pas très heureux dans leur majorité et ils mouraient en moyenne vers cinquante-deux ans. Leur taille s'était réduite de plusieurs centimètres en trois siècles, certains disaient vingt-cinq. Leurs corps s'étaient capitonnés le plus souvent d'une graisse protectrice. Pas de nouveau Mozart, pas de Raphaël ou de Shakespeare, mais des patates aériennes qui supportaient au besoin le zéro Celsius.

— On peut, en effet, vous vendre des plants sélectionnés, leur dit le patron de l'exploitation en les recevant dans son bureau, mais avec l'accord du Conseil d'Administration. Nous en avons vendu plusieurs fois en Panaméricaine et en Africa.

En Sibérienne, avant la guerre bien sûr. Chaque plant est évidemment vendu très cher mais il vous permettra au bout de quelques années d'obtenir une production déjà importante.

— Hier soir j'étais chez les Hinkel, dit Lien Rag. Nous avons vu toute la famille. Nous connaissons aussi les Klauze. Nous ne visitons que les fermes qui ont atteint un très haut degré de technicité et de productivité.

Ce Schmidt-là ne parut pas autrement intéressé par cette précision.

— J'ai appris que vous étiez tous d'origine bavaroise et de religion grégorienne.

— Ça ne veut plus rien dire de nos jours, dit sèchement le producteur de patates, et nous essayons de faire oublier ces deux originalités.

— Vous passez pour des gens très pieux qui ne travailleraient jamais le dimanche par exemple.

— Les Hinkel sont trop bavards, dit Schmidt avec colère. Mais nous observons en effet les rites de l'Église ancienne tels que le pape Grégoire nous les a transmis. C'est tout, il n'y a pas d'autres secrets chez nous.

— Si, dit Lien Rag, qu'est devenu le corps de Grégoire et en quelle année est-il mort ? Je ne m'intéresse à la chose que depuis que les Klauze

m'en ont parlé avec confiance et passion. Sans autre but, croyez-le. Dans un mois je repars à l'autre bout du monde et j'aimerais en savoir plus.

— Je suis désolé, mais je ne me suis jamais préoccupé de cette très vieille histoire. Je vais vous montrer les plants sélectionnés que nous pourrions vous vendre dès que Grand Star Station sera d'accord évidemment.

Plus tard Leouan se mit à rire dans le loco-car qui retournait à G.S.S.

— Il est possible que le corps du très Saint-Père ait servi d'engrais au premier plant de patate expérimental de la famille Schmidt, si bien qu'aujourd'hui encore chaque tubercule renfermerait une infinitésimale partie de son enveloppe charnelle. N'est-ce pas une fin merveilleuse et très morale pour le dernier des pontifes préglaciaires ?

— Tu es vraiment sacrilège, dit-il.

CHAPITRE XXXII

Calvino fut très impressionné par la lettre de crédit de cinq cent mille dollars transmise par la banque panaméricaine à la banque Transeuropéenne.

— Votre Mikado est un homme rare de nos jours. Il me rappelle ces esthètes du passé. J'espère que vous en avez appris davantage sur le pape Grégoire XVII.

— Guère plus, dit Lien Rag. Par contre j'ai découvert l'existence de ces Grégoriens. Comment sont-ils tolérés ?

— C'est très simple, dit l'antiquaire. Si jamais les Néo-Catholiques se montraient trop envahissants, le conseil d'Administration pourrait leur opposer ces traditionalistes. L'origine de la nouvelle Église reste tout de même obscure et les

prêtres ne s'expliquent jamais clairement là-dessus. Pourtant il y a des textes, des archives, certainement des photographies et des enregistrements. Tout n'a pas disparu sous les glaces et aujourd'hui on retrouve des enregistreurs en parfait état de marche ayant plus de trois siècles d'existence.

Lien Rag demanda à voir l'autel de campagne du cardinal secrétaire d'État et une fois devant le contempla en silence.

— Vous l'achetez ? Je vous le cède pour dix mille dollars. Personne n'en veut de nos jours même à titre d'objets de curiosité un peu rétros.

— D'accord, dit Lien Rag. Nous allons faire un premier tri de tout ce que je vais expédier au Mikado. Croyez-vous que sous wagon plombé il a des chances de recevoir ces richesses ?

— J'y veillerai. Je trouverai deux ou trois accompagnateurs qui escorteront le wagon jusqu'à destination. C'est la traversée des petites compagnies appartenant à la Fédération Australasienne qui me préoccupe fort. On dit que certaines rançonnent les voyageurs, pillent les marchandises ou que leurs employés exigent des droits très élevés.

— Le Mikado a acheté un certain nombre de

kilomètres de voies dont je vous fournirai le détail. Il dispose d'une franchise totale sur ces réseaux jusqu'à la limite d'un certain tonnage. Mais il faudra évidemment éviter certaines concessions.

Il allait partir lorsque soudain il demanda s'il pouvait emporter l'autel de campagne.

— Je voudrais le garder auprès de moi avant que vous ne l'emballiez.

— Vous pouvez en disposer pendant quarante-huit heures, dit l'antiquaire.

Depuis l'attribution du loco-car, Leouan et lui stationnaient le plus souvent en face de leur hôtel où ils gardaient une chambre-cabine. Vers minuit ce jour-là, Leouan inquiète quitta sa couchette et l'hôtel pour lui demander pourquoi il ne venait pas se coucher. Elle le trouva devant l'autel de campagne dont il avait décollé le dessus en velours rouge et armé d'une loupe il scrutait le bois.

— Si jamais le Mikado apprend ça, dit-elle, il en tombera raide. Tu sais que ça vaut dix mille dollars ?

— Il y a un texte très long écrit sur ce bois. Par un procédé que j'ignore. Les lettres ont été imprimées mais je ne sens aucun relief. On dirait qu'on s'est servi d'un pochoir, qu'on a promené

une flamme et qu'ensuite on a poncé légèrement. Puis on a collé le velours. À l'origine il n'y avait pas de velours mais de la marqueterie. Pourquoi la dissimuler ?

— Tu arrives à lire ?

— Non. Je crois que c'est du latin. C'est un texte très long qui tiendrait dans une vingtaine de feuilles normales pour le moins.

Le lendemain matin il rendait visite à Lovy Ritz qui parut contrarié.

— Vous ne devriez pas venir aussi souvent. Je crains d'être sous surveillance et les voisins ont vite fait de vous dénoncer.

Il travaillait sur le même film et c'était ce qui le rendait aussi grincheux. Lorsque Lien défit son paquet et commença à installer l'autel de campagne du cardinal Luccini, il tomba presque en extase. Puis il se renfroigna :

— Mais qu'avez-vous fait ? Vous avez arraché quelque chose, un tissu ?

— Un velours. Prenez une loupe et regardez ce qui apparaît sur ces marqueteries cachées.

Ritz le fit et se tut.

— Du latin, n'est-ce pas ?

Le traducteur faisait aller sa loupe d'un

mouvement régulier de va-et-vient. Lien Rag comprit qu'il connaissait aussi le latin et attendit.

— Je n'ai pas tout traduit évidemment. Juste un survol rapide car je ne parle pas couramment cette langue déjà morte il y a trois siècles mais je connais la grammaire, quelques mots. Il me faudra plusieurs jours pour en avoir le sens exact.

CHAPITRE XXXIII

Pendant quarante-huit heures Lien Rag rongea son frein, alla à des rendez-vous, rencontra des personnages importants, négocia des ventes, des achats, mais en oubliant tout une fois rentré dans son hôtel. Sans les mémoires, les bordereaux et les projets de contrat il ne se serait souvenu de rien.

Il devait rendre l'autel portatif et Lovy Rizt avait promis de passer ses nuits s'il le fallait pour obtenir une traduction parfaite.

Il trouva le traducteur en train de boire du café, à la fois fatigué et souriant.

— C'est fait ?

— Oui, c'est fait. Vous allez être stupéfait.

Il prit des feuillets couverts de son écriture régulière, démodée.

— Vous voulez lire ou bien je vous fais un résumé ?

— Le résumé d'abord.

— Bien.

Il reprit sa respiration, parut jouir de ce court instant où il captivait toute l'attention du glaciologue.

— Grégoire XVII est venu dans cette région, autrefois la Bavière, avec sa Curie. Six personnages en tout dont le cardinal Luccini qui a imprimé ce texte latin au moyen d'un appareillage que nous ne connaissons plus. De la photo-impression sur bois. Ils ont préféré remonter vers le nord car au sud la vie était impossible, violente. Ils ont donc, à contre-courant de la migration désordonnée des peuples affolés, atteint en trois mois une communauté qui vivait dans des cavernes de glace, cavernes artificielles qui restaient reliées au sol ancien. Les gens qui habitaient là étaient bons catholiques et le pape a décidé de s'installer provisoirement dans ces lieux pour survivre d'abord et pour essayer ensuite de redonner à la foi et à l'Église une meilleure place en ces temps difficiles.

— Mais ils n'étaient guère nombreux ceux qui s'accrochaient encore à l'endroit où ils avaient

toujours vécu et dont l'accumulation rapide des glaces les éloignait verticalement ?

— Quelques dizaines, d'après Luccini. Des familles éparses surtout qui vivaient misérablement.

— Continuez, je vous en prie.

— En 2052, au mois de mars, soit quinze mois après l'arrivée du pape en Bavière il s'est produit un événement incroyable. Luccini et les deux survivants de la Curie sont partis s'installer ailleurs.

— Mais Grégoire XVII ?

— Il est resté dans une caverne de glace avec quelques personnes, des gens qui s'appelaient Schmidt. Luccini et les deux autres, il cite leur nom et leur fonction, sont allés chez les Klauze. Ils leur ont annoncé la mort de Grégoire XVII qui aurait désigné Luccini comme successeur sous le nom de Grégoire XVIII.

— Mais l'autre pape n'était pas mort ?

— Non seulement il n'était pas mort mais il vivait maritalement avec une fille Schmidt dont il avait adopté le nom. Il a eu des enfants et jusqu'à sa mort a persisté à se considérer comme le seul et véritable pontife. Luccini ne cache absolument rien de cet événement mais tout en se considérant

comme le seul pape légitime bien entendu. Il ajoute que Grégoire XVII est mort au cours d'une période de famine en demandant aux siens de dévorer son corps. Luccini pense que ce fut fait. D'ailleurs il ne condamne ni cette volonté de servir de nourriture aux siens, ni l'acte de cannibalisme et il déclare que, depuis que Grégoire XVII avait cédé aux tentations de la chair, il n'exerçait plus aucune fonction religieuse mais restait un bon chrétien.

Lien Rag s'éloigna de quelques pas. Il avait perdu. Il ne pourrait jamais rendre le corps de ce pape à l'Église et recevoir en échange l'autorisation de fouiller dans certaines archives.

— C'est une découverte d'une importance inouïe pour les Néo-Catholiques. Ils considèrent Grégoire XVII comme un saint qui a péri de façon sublime durant la Grande Panique alors qu'il a fabriqué des héritiers et vécu dans le péché. Luccini a refusé de le marier, entre parenthèses, avec cette très jeune fille qui s'appelait Erna et qui avait quinze ans. Le couple vécut à l'écart dans des conditions très dures. Malgré le cataclysme et le bouleversement total des mœurs et des préjugés, ils restèrent un objet de scandale.

— Il y a donc ambiguïté sur le terme grégorien ?

Il découle aussi bien du premier que du second, c'est-à-dire Luccini ?

— Exactement. Luccini a laissé entendre que l'autre était mort, sans parler de sa conduite qu'il jugeait infâme. Ce n'est que plus tard que les gens ont dû savoir et amalgamer les deux noms. Les Schmidt doivent avoir du sang papal dans les veines mais en définitive les autres aussi. En plus, si les Schmidt sont encore de ce monde, ils le doivent doublement à leur ancêtre. Sur le point de mourir il a levé le tabou de l'anthropophagie comme il avait levé celui de la chasteté des prêtres. Jamais les Néo n'accepteront qu'un texte pareil soit connu.

CHAPITRE XXXIV

Leouan fut catégorique :

— En somme tu vas les faire chanter ? Ou tu révèles le testament de Luccini devenu Grégoire XVIII ou tu n'en fais rien et ils te laissent fouiller dans leurs archives ? Moi je ne pense pas qu'ils cèdent à ce genre de pression. Pour en savoir plus sur notre origine, sur la divinité réelle ou non de ton fils, il te faudra agir différemment.

— Un pape vivant maritalement et qui en même temps renouvelle le sacrifice du Christ en poussant jusqu'au bout le don de son corps. Une Eucharistie absolue. Il y a de quoi ébranler les bases de la nouvelle Église. D'autre part, Luccini ne peut être considéré comme un imposteur. Il a assumé la continuité de la papauté... Mais on ignore la date de sa mort et ce qui s'est passé par la suite.

Cependant la logique et la raison exigeraient des nouveaux maîtres de Rome qu'ils remettent en cause leur propre légitimité. Pourquoi ne pas envisager que Luccini fut un pape excellent, qu'il a pu retrouver des évêques, des cardinaux survivants pour les rassembler en un conclave et conserver un chef à l'Église ? Pourquoi ce Pie XV en 2080, qui l'a élu ? D'où sortaient ces cardinaux au nombre desquels on dit à la Nouvelle Rome que se trouvaient des survivants de l'ancien collègue ?

— Tu vas donc les menacer de ce texte ? Et, s'ils acceptent, tu le laisseras ignoré de tous, tu le détruiras ? C'est un document unique de l'histoire humaine et pas seulement à usage religieux.

— Je n'accepte pas qu'on utilise Jdrien, mon fils pour en faire une sorte de marionnette vaguement mystique. Je veux qu'il redevienne un gosse, tout simplement.

Mais, le même soir, un homme jeune disant se nommer Cario et être envoyé par le Kid se présenta à lui.

— Je suis arrivé depuis trois jours et j'ai eu du mal à vous trouver. J'arrive directement de la Compagnie de la Banquise. Je n'ai mis que huit jours pour effectuer le trajet grâce aux fonds dont je disposais pour louer au besoin un train

particulier.

— Il est arrivé un malheur ? fit Lien effrayé.

— Voici le message du Kid : « Jdrien et Yeuse menacés par Lady Diana ont préféré fuir en direction de l'ouest sur le Cancer Network de la Banquise. En espérant rejoindre le Réseau du 160^e méridien. Sans nouvelles d'eux je vous supplie de revenir pour que nous décidions ensemble de ce que nous pouvons entreprendre. »

Lien Rag hocha la tête.

— C'est bien. Je retourne à Kamenepolis.

Fin du tome 12